

13 LAB? (= ? St Alban)

Je déclare avec surprise que cette version est
une refraîche de la version St Alban, qui n'a
été donnée comme version LAB.

Dans la mesure où ce modèle y a des
variantes, on la considère comme indépendante.

G.T. 4/2010.

Dolt → MH → EG → GT

~~423.~~
~~1312~~
DOCTEUR LACAN - 8 DECEMBRE 1965

*Cet exemplaire est plus net que
l'autre
Tiré dessus*

La dernière fois vous avez entendu de moi une sorte de leçon qui ne ressemble pas aux autres parce qu'il se trouve qu'elle était entièrement écrite aux fins d'être donnée au plus vite à une sorte d'impression et que vous puissiez l'avoir comme repère eu égard à mon enseignement.

Certains en ont émis un regret, disons une déception, la chose vaut qu'on s'y arrête pour y mettre un peu d'humour. Je dirai que la déception qui s'exprimait était quelque chose comme ceci : (je force un peu) on préférerait cette sorte de bagarre, paraît-il, que représente la naissance de ma pensée. Vous pensez si ma pensée naît quand je suis là entraîné de me colleter avec quelque chose qui est loin d'être tout à fait ça. Comme tout le monde, c'est avec ma parole que je m'explique, ça prouve bien entendu qu'elle s'est formée ailleurs.

Vous avez peut-être pu entendre que mon cogito à moi, ce qui ne veut pas dire qu'il est en contradiction avec celui de Descartes, ce serait plutôt "je pense, donc je cesse d'être". Comme je ne cesse pas d'être, ça prouve que ma pensée j'ai moins de raison que d'autres d'y croire.

Il est certain que c'est à ça que nous avons à faire et qui ne rend pas les rapports plus faciles à ceux à qui elle s'adresse plus spécialement, c'est-à-dire les psychanalystes, le fait que les remarques de tout à l'heure me soient venues avec la pointe d'humour tout spécialement de leur côté, est bien ce qui se confirme, que c'est aussi de leur côté qu'on préfère ce que j'appellerai le "zèté numéro" de cette exhibition, ça ne facilite pas les rapports, c'est bien aussi de ce point de vue qu'il faut entendre le fait que j'ai cru à plusieurs reprises dans ce dernier exposé devoir faire allusion à ce qui constitue un certain temps de mes rapports avec les psychanalystes, par exemple que j'ai parlé de l'accueil fait à ce que j'appelle la Chose Freudienne ou tel autre point analytique.

Il ne s'agit pas là de ce que j'ai pu entendre qualifier de vain rappel d'un passé, ce qui est curieux pour des psychanalystes puisque aussi bien ce passé fait à proprement parler partie d'une histoire, de ce qu'il en est de l'histoire, de ce que nous y apportons de contribution essentielle en montrant ce qu'il en est du traumatisme de quelque chose qui se spécifie dans les temps du signifiant et que ce serait vraiment tout à fait méconnaître la fonction que je donne à la parole et telle que je l'ai tout spécialement affirmé si je ne tentais pas de quelque façon d'inclure dans ce que j'enseigne, ce que j'enregistre et constate, l'effet de la mienne et ce qu'il en advient au niveau de ceux à qui elle s'adresse.

C'est pour ça que dans la mesure où nous avançons cette année autour d'un point radical il peut se faire que ceci n'aboutisse pas à mettre en relief quelque chose qui doit donner la clé du passage ou non de mon enseignement là où il doit porter. Il doit y avoir quelque rapport étroit entre ces failles, ces difficultés et ce que précisément je peux dire et avancer concernant le sujet pour autant qu'il se divise entre vérité et savoir.

La dernière fois je n'ai pas pourtant intitulé ce discours : "courtois débat entre vérité et savoir". J'ai parlé du sujet de la science et non pas du savoir, c'est bien là que git quelque chose dont j'ai dit aussi qu'il y a quelque chose qui boite, autrement dit, qui ne s'ébauche pas d'une façon tout à fait adéquate, et aisée.

C'est pour cela que cette leçon a pour véritable titre : le sujet de la science mais comme il doit être mis en vente, la loi d'un objet vendable, c'est que l'étiquette couvre ce que j'appelle la marchandise, et comme il s'agit de la science et de la vérité à condition de mettre le et dans la parenthèse qu'il mérite.

"La science et la vérité" sera le titre de cet exposé, ou si vous voulez, "la science, la vérité".

Ce qu'il y a dans cet exposé est aussi important parce que ça laisse en blanc que par ce que ça contient.

Dans l'énumération des diverses phases, des divers temps, vous verrez que si se poursuivent les voies dites finales, j'ai laissé dans le discret suspens ce qui va être appelé : débat entre psychanalyse et science, le jeu et le rapport des causes matérielles et formelles. C'est de ceci que nous allons avoir aujourd'hui à nous approcher.

Dans ce qui s'obtient comme effet de ce que j'enseigne dans la pratique, de ceux qui le reçoivent, je puis constater une certaine tendance, un certain versant qui est suivi, curieuse conséquence de la forme singulièrement stricte que je tente de donner au terme de sujet, le sujet aboutit à une singulière laxité proprement celle qu'on pourrait qualifier au dehors et selon l'usage ordinaire de ce terme de subjectivisme, à savoir que chacun à tour de rôle et aussi bien suivant je ne sais quel up to date de mode, aurait à user comme repère dans la position qu'il prend dans l'activité analytique successivement de l'être et de l'avoir, du désir et de la demande, je ne les dis pas dans l'ordre où je les ai sortis, voire au dernier terme : le savoir et la vérité. Voilà une des formes d'échappatoire, j'espère qu'elle n'est que mythique, approximative, je ne désigne point là une tendance, voilà bien une des formes d'échappatoire les plus radicales à ce que je peux tenter d'obtenir puisque, quel sens aurait-elle cette formulation que je donne de la fonction du sujet comme coupure laissant peut-être une certaine indétermination dans son choix à l'origine mais dès lors que ^{la} laissant indéterminante, s'il ne s'agissait pas précisément d'obtenir une certaine accommodation de la position de l'analyste à cette coupure fondamentale qui s'appelle le Sujet, ici seulement comme identique à cette coupure de la position de l'analyste, rigoureuse bien sûr, elle n'est pas tenable et ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est Freud. C'est pour ça que pour tenir leur place, les analystes ne la tiennent pas, à ceci, il n'y a pas à proprement parler à remédier, mais à le savoir, ce qui peut être une façon de la contourner. Ici se décèle la différence qu'il y a entre le Wirklichkeit, à savoir la réalisation possible de mes relations avec les psychanalystes qui me laissent pour

autant à la place où je suis et où j'essaie d'insérer un type de formule et la réalité qui est au delà en tant que comme impossible, elle est ce qui détermine notre commun échec. Tout échec n'est pas, contrairement comme on l'a enseigné, et où on continue à le croire, au niveau le plus rampant de la pensée analytique, tout échec n'est pas forcément un signe négatif. L'échec peut être précisément le signe de fracture où se marque le rapport le plus étroit avec la réalité.

Ceci motive et justifie, je le dirai en deux mots : ce pourquoi il me faut la moitié de ces mercredis, les fermer. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ai-je pris cette année le parti de faire moi-même le choix des personnes qui seront invitées à y participer ? C'est pour cette raison très simple : qu'au niveau de l'étude de cette Wirklichkeit il y a un côté dessiné d'échanges directs, un côté de balle passée de la parole, qui ne peut se réaliser que dans certaines conditions de choix, de dosages entre les différents types de participants, ceux qui ont de ma parole à faire un usage analytique et ceux qui me démontrent qu'on peut la suivre dans toute sa cohérence et sa rigueur comme de bien entendu il faut s'y attendre si la praxis analytique mérite ce nom, elle s'insère dans une structure qui vaut même au dehors de sa pratique actuelle. Il faut donc que j'utilise une possibilité d'échanges au niveau de quoi par exemple puissent être étudiés ces termes qui feraient, qui facilitent ce niveau de connaissance commune l'usage de certains termes essentiels pour cette partie de notre praxis qui s'appelle théorie et par exemple que quelque chose, je n'ai aucune idée préconçue, puisse être mis à l'ordre du jour, qui par exemple nous montre ce qu'ont pu déjà approcher de notre vérité les stoïciens par exemple, qui se trouvent d'une part nous apporter au niveau de la logique des références essentielles qui ont cet intérêt pour nous d'être branche commune pour l'usage le plus moderne qui est fait de la logique d'une part, et d'autre part ce qui va y apparaître dans mes leçons de cette année et qui n'est pas une nouveauté pour

l'analyste . Ce qui est impliqué de corporel de cette logique car il ne suffit pas de se souvenir que nous parlons de l'analyse, d'image du corps, d'image de quoi ? baudruche, ballon, qu'on attrape ou pas.

Justement l'image du corps ne fonctionne analytiquement que de façon personnelle, impliquée, découpée dans la coupure logique. Alors ça peut être intéressant de savoir que pour les Stoïciens Dieu, l'âme humaine et aussi bien tout dans le monde, y compris les déterminations de qualité , tout, à part quelques points d'exception dont il ne sera pas sans intérêt de relever la carte, tout était corporel.

Voilà des logiciens pour qui tout est corps. Je ne dis pas que ce soit une étude à laquelle on ne pourrait pas en préférer quelque autre meilleure, on pourrait aussi étudier pourquoi Aristote a tout à fait loupé la question de la cause matérielle. Pourquoi la matière en fin de compte chez lui, n'est pas cause du tout puisqu'elle est un élément purement positif, on peut prendre les choses où on veut si on a une praxis comme la nôtre on doit toujours retomber sur les points vifs. Mais ce choix ne peut se faire qu'en commun, puisque c'est un choix très spécial et je ne peux pas laisser se répandre que j'évous prêche une psychanalyse stoïcienne.

Nous tâcherons donc de mettre au point ce choix commun. Je crois que le travail commun est un travail qui puisse être communiqué à l'ensemble, à ceux qui poursuivront de leur assiduité les deux premiers mercredis du mois.

Ces remarques étant closes, non sans intérêt pour les points qui ont émergé dans mon discours : le rappel de certaines questions sur la cause, sur ce qu'il faut entendre par la matière.

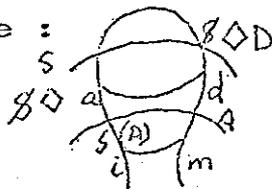
Je reprends encore ceci : c'est que si mon enseignement a un sens, s'il est cohérent avec le structuralisme qu'il met en valeur , s'il a pu se poursuivre et s'édifier d'an en an, il me semble qu'il est normal de considérer qu'il a trouvé faveur dans ceci : que la formulation structuraliste pour se fonder, rappelez-vous ceux qui le peuvent, mon premier graphe échafaudé pendant

toute une année, ce rapport en réseau de fonctions déterminantes de la structure du langage et du champ de la parole, si cette structure en réseau par exemple a un avantage, c'est précisément d'appartenir à ce que j'appellerai au premier monde, ^{près} à un monde topologique, ce qui veut dire où les connexions ne se perdent pas parce que le fond est déformable, souple, élastique, ce n'est pas nouveau. Même les gens rebelles ont compris de quoi il s'agissait. De sorte que c'est ce qui permet que l'édifice ne s'effondre pas en raison des modifications des proportions de la métrique de l'ensemble quand j'apporte de nouveaux termes.

Après l'être, l'avoir, je parle du désir et de la demande, il s'agit d'apercevoir où la structure les branche, ces 4 termes, l'un sur l'autre. Il ne semble pas que ce soit à proprement parler possible, il y a le rappel de 4 de ces réseaux structuraux.

Le trou : qui désigne ce dont je vais parler aujourd'hui?

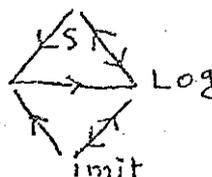
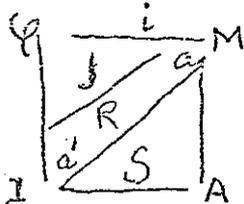
Le graphe :



La fonction de la parole pour autant que ceci différencie l'énonciation de l'énoncé.

Puis quelque chose comme un lambeau carré, un champ où ceux qui me lisent (encore que je n'en apprenne jamais rien) on peut relever au début d'un article qui s'appelle :

"Question préliminaire à tout traitement de la psychose"



Il est frappant que depuis le temps (il y a déjà 4 ans) que j'ai inscrit au tableau pour mon auditoire psychanalytique, précisément l'année de mon séminaire sur l'identification, le schéma topologique de ce que j'ai introduit sous le terme de cross-cap, à ce moment de mon enseignement il n'est jamais venu à l'idée de personne de s'apercevoir que la bande de Möbius

en tant qu'elle est découpable dans ses plans projectifs qu'elle est inscrite là, et qu'elle vous attendait depuis longtemps. Les lettres que j'avais inscrites : i - M - I m ce n'est pas pour le plaisir de faire Mimi, que je les ai mises, elles pouvaient peut-être faire soupçonner quelque chose, à savoir cette fonction d'application que je donne à la bande de Möbius pour faire saisir ce qu'il en est de la coupure constituante de la fonction du sujet. Il y a un nouveau petit graphe que je vous donne comme objet de réflexion, qui est à proprement parler utile pour saisir les rapports de ce que j'ai appelé le contenu, de faire fonctionner comme le signifiant avec ce qui nous sera utile de considérer cette année, son fonctionnement de ce qui est non seulement le langage, je vous ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, ce qui implique que la logique (qu'est-ce la logique ? si ce n'est une tentative de méta-langage, la logique en est une chute,) elle ne se conçoit, prend, que le considérer comme tel, de ce schéma il y a ce que j'ai écrit : phone - phonème - l'élément proprement phonématique du signifiant, quelque chose qui apparaît aux pôles inférieur et supérieur comme symbole indicatif que je puis avancer maintenant, j'ai pu vous montrer l'année dernière ce qu'il en est de sa fonction centrale, de cette fonction d'indication, le type en est le shifter, le trou du sujet, du sujet de l'énonciation au pôle inférieur, le symbole (le terme va peut-être vous surprendre, c'est précisément que je ne peux l'introduire dans toute sa crudité qu'à ce point de libération) le symbole imitatif.

Le phonème vous renvoie au pôle de la combinaison logique qui est à saisir au bout de la ligne horizontale.

Avec les index, les termes lexicaux dont je puis fort bien admettre les éléments d'imitation, c'est toute l'affaire de la logique en tant qu'une logique est constitutive de la science, il n'y a pas de méta-langage.

(cf l'article sur la lettre volée, vous avez un certain nombre de concotonations concernant la chaîne signifiante qui s'écouleront de ce dans quoi nous allons avancer cette année).

Alors il s'agit de partir du sujet de la science, tel que nous avons cru pouvoir le pointer en cette expérience de Descartes, signe d'un point d'évanouissement, mais aussi bien dans l'effort logique de Frege par où il nous désigne où le 1 doit surgir si nous voulons en donner le fondement purement logique, c'est-à-dire au niveau de l'objet zéro. C'est deux rappels de l'année dernière ne suffisent-ils pas à rendre étonnante et significative l'écoute que je rencontre, que tel se soit montré surpris de l'accent que j'ai pu mettre sur l'objet de la science. Ce ne sont pas là, remarques vaines à étudier ce qu'il en est de certaine surdité momentanée d'ailleurs, justement parce que Freudiens, nous ne nous satisfaisons pas du terme de scotomisation, à savoir que pour nous le trou ne peut pas être dans la perception, connerie sur laquelle on a édifié beaucoup de choses, toute la psychiatrie anglaise pendant des années n'a parlé que d'hallucinations... Il suffit de lire l'article de Freud Feticchismus : spaltung, la division de la réalité elle-même dans le sujet dit pervers à l'occasion, c'est bien pour ça qu'il est intéressant de pointer de tels accidents, en tant que j'ai le bonheur... Après tout, ça ne paraissait pas un bonheur pour mon ami Merleau-Ponty au moment où je recueillais à Ste Anne les désarrois divers de mes propres auditeurs...

Repartons du trou.

Il y a longtemps que je suis donc quant au fonctionnement de l'ordre symbolique la fonction essentielle ai-je besoin de rappeler, un certain meeting, congrès, attroupement, vous verriez ce qui s'est passé à Royaumont avec le rapport sur la cure, ses principes et son pouvoir, je leur ai parlé pour la stupéfaction d'un journaliste, du pot de moutarde en partant du fait d'expérience confirmé au déjeuner que le pot de moutarde est toujours vide. Il n'y a pas d'exemple où on ouvre un pot de moutarde et où on en trouve dedans. Ce pot de moutarde c'est la création symbolique par excellence, tout le monde le sait depuis longtemps, s'il n'y a

avait pas d'être qui parle il y aurait peut-être des creux dans le monde, des flaques, des dépressions, des choses qui retiennent, il n'y aurait pas de vase, on aurait tort de croire que ce n'est pas pour rien que ça fait partie des reliefs essentiels à retrouver de la civilisation, qu'il ne nous reste que ça, ça devrait nous tirer l'oreille et bien d'autre chose encore ! Il ne suffit pas de tirer l'oreille pour le faire entendre. Evidemment, il y avait d'autres choses avant, les premiers gisements historiques, les amas de détritrus, nous avons le petit a. le vase n'est pas un objet a. Ca a servi à exprimer quelque chose depuis très longtemps, quoi ? Est-ce que c'est une leçon de théologie ? Dieu le grand ouvrier, de même dit-on au catéchisme qu'il faut un potier pour faire un pot, de même que n'en avons-nous mieux profité ? Ca ne dit pas du tout ce dont ça cherche à nous convaincre .

Ca dit quoi ? Deus gravita mundum, ex nihilo, qu'est-ce que ça veut dire ? Ca veut dire que le vase il le fait autour du trou. Que ce qui est essentiel, c'est le trou et parce que c'est essentiel que ce soit le trou, l'énoncé, juif que dieu a fait le monde de rien est à proprement parler ce qui a frayé la voie à l'objet de la science.

On est nempétré, on reste collé à toutes les qualités quelles qu'elles soient, à l'impulsion, la couleur, la perception, au morceau de craie auquel la progéniture socratique reste collée comme sur du papier à mouche depuis 2.000 ans, à savoir la peau, à spéculer cette apparence, il faut arriver à savoir aussi comment est la réalité. C'est comme ça que la science et la philosophie ont pris de solides tangentes.

Le bout de craie devient objet de science à partir du moment et dès le moment où vous partez de ce point qui consiste à le considérer comme manquant. C'est ce que je vais essayer de faire sentir. Je ne veux pas perdre l'occasion d'agrafer au passage ce que signifie la cause matérielle, si vous êtes philosophe. Aristote. Je vous dirai que la matière, que la moutarde, c'est-à-dire remplit le vide. Aristote qui était pourtant si bien orienté dans sa conception de l'espace était fort loin de cette étendue terrible-

ment glissante qui est véritable problème à toujours reposer dans notre progrès, dans les sciences mathématiques ou physiques, il avait bien vu que le lieu c'était ce qui permettait de donner de l'espace, une conception qui ne s'épendant pas indéfiniment, ne nous mettrait pas à la question de ce faux infini après être si bien parti que d'avoir défini le lieu comme le dernier contenant, le dernier étant celui qui est non nu, parce qu'il était grec, il n'avait pas lu la bible, il n'a pas pu admettre qu'il y ait un vide séparé des objets, alors il a rempli le pot de moutarde, c'est pour ça qu'on y est resté pendant un certain nombre de siècles !

Est-ce à dire que la cause matérielle c'est le pot création divine comme toute création de la parole, ce qui est dit strictement dans le texte de la genèse, mais non c'est là la remarque que je voulais pointer en passant des pots, nous en trouvons des tas dans les tombes partout où règne ce qu'on appelle les cultures primitives, à des dessins précis, à savoir que les collectionneurs futurs ne puissent pas les donner comme pots de fleurs à leur petite amie, à seule fin que ces pots de conserve les gens qui les déposent dans les sépultures y font un trou au fond, ce qui vous prouve que c'est bien du côté du trou qu'il faut chercher la cause matérielle.

Si vous prenez le sommet de l'élaboration scientifique qui est en même temps la clé de voute et la cheville essentielle, vous obtenez ce qu'on appelle l'énergétique, ce n'est pas ce qui s'oppose à une théorie structurale de la psychanalyse comme le dit un auteur, il s' imagine que l'énergétique c'est ce qui pousse.

Si vous vous reportez à quelqu'un d'aussi autorisé que Fayman (je ne saurais recommander meilleure lecture, je n'ai pas attendu qu'il ait le prix Nobel pour le lire) lecture exhaustive, il est possible de recouvrir la chose de la physique en un nombre de leçons qui ne pèse pas plus d'un kilo et demi, il met l'auditeur au parfum de ce qu'est l'énergétique. Ce n'est pas moi qui ai inventé ça pour servir mes thèses, je me suis souvenu que j'avais lu ça il y a 1 an 1/2 (cf 1er paragraphe - chap. 4)

Pour en donner l'idée à des auditeurs supposés vierges de la physique (puisque'ils n'ont reçu d'enseignement que d'incompétents),

je suppose qu'un petit morveux on lui donne 28 petits dés à jouer en platine, indestructibles, indéformables, il faut savoir ce que fera la maman chaque fois, que discrète comme il convient, c'est-à-dire pas américaine, quand elle rentre dans la chambre du bébé et qu'elle ne trouve que 23 blocs ou 22, il est clair que ces blocs se retrouveront toujours, soit dans le jardin (passés par la fenêtre) soit par une différence de poids (dans une boîte qu'on n'ouvrira pas) soit parce que l'eau de la baignoire aura monté, comme l'eau est trop sale c'est par cette légère élévation de niveau qu'on saura où sont les blocs.

L'auteur pointe qu'on retrouvera toujours le même nombre constant de blocs à l'aide d'une série d'opérations qui consisteront à additionner un certain nombre d'éléments par exemple : la hauteur de l'eau divisée par la largeur de la baignoire à additionner au nombre total de blocs restants, à faire cette chose qui est incluse dans la moindre formule scientifique qui est, que non seulement on additionne, mais qu'on soustrait, qu'on divise, qu'on opère de toutes les façons avec quoi ? avec les nombres grâce à quoi on additionne communément des torchons avec des serviettes. Qu'est-ce qu'on apprend aux enfants ? On leur dit le contraire, grâce à quoi ils sont définitivement barrés aux mathématiques. Faymann conclut : voilà l'exemple, un chiffre va toujours sortir constant : 28 blocs, eh bien, dit-il, l'énergétique, c'est ça. Seulement il n'y a pas de blocs, ceci veut dire que ce chiffre constant qui assure le principe fondamentale de la conservation de l'énergétique, le seul frémissement à la base, suffit à mettre le physicien dans la panique absolue. Ce principe doit être conservé à tout prix, c'est la condition même de la pensée scientifique. Qu'est-ce que ça veut dire la constante ? Qu'on retrouve toujours le même chiffre, tout est là. Il ne s'agit que d'un chiffre. Ça veut dire que quelque chose qui manque comme tel, il n'y a pas de blocs, est à retrouver ailleurs dans un autre monde de manque. L'objet scientifique par sa constance, son métabolisme (métonymie, mais attention...) de l'objet comme manque, à partir de là beaucoup de choses s'éclairent, nous nous reportons à

ce que nous avons pu mettre en évidence de la fonction du 1. Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que le premier surgissement du 1 concernant l'objet, c'est celui de l'homme des cavernes pour vous faire plaisir, qui rentre chez lui où il y a beaucoup de provisions et qui dit : "il en manque 1", c'est ça l'origine du trait unaire, un trou. On peut pousser les choses plus loin, remarquez que ceci prouve que notre homme des cavernes est déjà au dernier point des mathématiques, il connaît la théorie des ensembles, il co-note, il en manque un. La collection est déjà faite, le véritable point intéressant c'est évidemment le 1 qui dénote, là il faut le référent, les stoïciens nous serviront.

Il est évident que la dénotation est quoi ? sa parole. C'est-à-dire la vérité qui nous ouvre elle, sur le trou, à savoir : pourquoi 1. Car cet 1, ce qu'il désigne c'est toujours l'objet comme manque, où serait la fécondité qui est caractéristique de l'objet de la science qui peut toujours être quantifié.

Est-ce que c'est seulement par un parti-pris incroyable que nous choisissons de toutes les qualités de l'objet seulement celle-ci : la grandeur, à quoi nous appliquerons ensuite la mesure dont on se demande d'où elle nous vient, du ciel bien entendu.

Chacun sait que le nombre, c'est ainsi que Cronsquer s'exprimait : le nombre entier est un cadeau de Dieu. La question n'est pas là, c'est justement de rester collé à cette notion que la quantité c'est une propriété de l'objet, qu'on le mesure, qu'on perd le secret de ce qui constitue l'objet scientifique, ce qui se mesure à l'aune de quelque chose qui est toujours quelque chose d'autre sont les dimensions multiples de l'objet comme manque. La chose est si peu sensible que nous saurions nous apercevoir que la véritable expérience qu'on fait dans l'occasion est celle-ci : à savoir que le nombre ne soit pas du tout un appareil de mesure, la preuve nous a été donnée au lendemain même des inspirations pythagoriciennes où on a vu que le nombre ne pouvait pas mesurer ce qui lui permet de construire, c'est-à-dire donner un nombre commensurable, diagonal du carré

qui n'existerait pas sans le nombre.

Si j'évoque ceci, c'est parce que ça a d'intéressant : le nombre pour nous s'il est à concevoir comme fonction du manque, si cette simple remarque que je fais à propos de la diagonale commensurable nous indique quelle richesse nous est offerte à partir de là, car le nombre nous fournit, si je puis dire, plusieurs registres de manque, je précise pour ceux qui ne se sont pas spécialement intéressés à cette question : qu'un nombre dit irrationnel, pourtant à considérer comme réel, n'est pas un nombre qui consiste en quelque chose qui peut s'approcher indéfiniment, il n'est plongeable dans la série des nombres réels qu'à faire intervenir une fonction : la coupure, ça n'a rien à faire avec un but qui se résulte comme : $33,33$ nombre commensurable : tiers de 10.

Pas un de ces chiffres n'est prévisible jusqu'à la fin des fins. Ceci n'a d'intérêt que de vous faire envisager que peut-être les nombres nous fourniront quelque chose d'utile pour structurer ce dont il s'agit pour nous : la fonction du manque.

Nous voici donc devant la position suivante : le sujet n'a pu fonctionner qu'à le définir comme une coupure. L'objet comme un manque, je parle de l'objet de la science autrement dit : un trou. Les choses allent si loin que je pense vous avoir fait sentir que seul le trou en fin de compte peut passer en ceci : qui nous importe comme ayant la fonction de cause matérielle, voici des termes entre lesquels nous avons à serrer un certain noeud puisque je ne peux aujourd'hui avancer mon propos aussi loin que je l'espérais, compte tenu du fait que les choses n'étaient point écrites, puisque aussi bien je ne peux pas espérer dans 8 jours faire à ma description le choix nécessaire, je ferai le 3ème mercredi de ce mois, par exception, le même séminaire ouvert où vous êtes conviés pour pointer ce dont il va s'agir, je ferai l'opposition, quel rapport concevoir de l'objet à de la psychanalyse avec cet objet de la science, tel que je viens d'essayer de vous le prouver. Il ne suffit pas de parler du trou, alors que pourtant il me semble pour les plus vifs que la solution doit déjà vous apparaître pointer à notre horizon, la fonction du manque, je n'ai pas dit l'idée. Cette idée

nous savons comment elle a attrapé Platon par la cheville et qu'il ne s'en est point dépêtré; la fonction du manque, nous la voyons se produire, la fuite nécessaire par la chute de l'objet a et c'est ce que ces dessins amenés aujourd'hui sont faits pour vous faire toucher du doigt quelle structure est nécessaire pour qu'une coupure détermine le champ d'une part du sujet tel qu'il est nécessité comme sujet de la science et d'autre part, le trou où s'origine un certain monde d'objets, le seul à retenir, celui qui s'appelle objet de la science et comme tel peut-être cette sorte de cause sur laquelle je laissais ce point d'interrogation, est-elle comme il apparaît seulement la forme des lois ? Ou bien s'accroche-telle cette voie matérialiste par laquelle peut-être justement désignée la science, c'est bien en ce noeud de la fonction du manque que se trouve et qu'est recelé ici le point tournant de ce qui est en question.

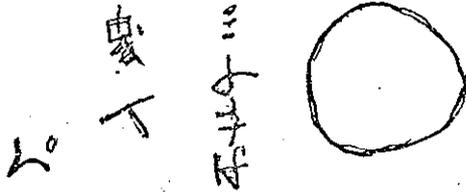
qu'allons-nous avoir en ce point qui est un point de béance, nous l'avons vu l'année dernière à propos de la Genèse freyenne du du nombre 1, c'est pour sauver la vérité qu'il faut que ça fonctionne, sauver la vérité ce qui veut dire : ne rien vouloir en savoir.

Il y a une autre position qui est de jouir de la vérité, c'est la pulsion épistémologique, le savoir comme jouissance avec l'opacité qui entraîne dans l'abord scientifique de l'objet, voilà l'autre terme de l'antinomie, c'est entre ces deux termes que nous avons à saisir ce qu'il en est du sujet de la science, c'est là que je compte reprendre pour vous emmener plus loin.

Entendez bien, qu'à parler de cette fonction radicale, je n'ai rien fait encore surgir de ce qu'il en est de l'objet a, mais vous devez bien sentir que le même schéma que je n'ai pas reproduit celui des deux cercles au temps où je vous ai dépeint l'aliénation comme telle, la bourse ou la vie, la vie ou la mort, je vous ai expliqué que le schéma de l'aliénation c'est cela, un choix qui n'en n'est pas un on perd toujours quelque chose, ou bien vous jouissez de la liberté qui jouit ? puisque vous n'en savez rien. Cet objet d'intersection qui vous échappe là est le trou, vous avez ce savoir amputé.

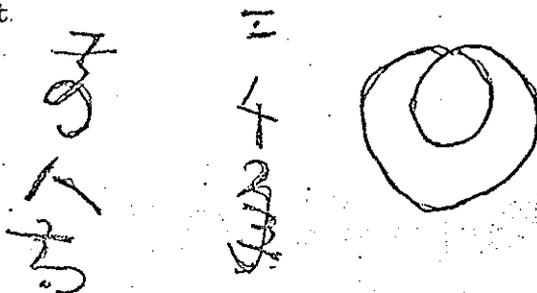
sanscrit actuellement considéré comme fondamental de sa main, qui n'a pas moins de mille volumes, c'est dire que ce n'était pas un fainéant !

Ce que vous voyez ici est typiquement la trace de ce quelque chose



qui je dirai, s'est fait en quelque point, sommet d'une méditation et n'est pas sans rapport au moins de semblance avec ce qui s'obtient de certains de ces exercices ou plutôt de ces rencontres qui s'échelonnent sur le chemin de ce qu'on appelle le Zen. J'aurais scrupule à avancer ce nom ici, à savoir dans un auditoire où une partie duquel est pour moi trop peu sûre, quant à la façon dont j'ai pu être entendu, pour avancer une référence qui n'est certes pas un secret, qui traîne les rues. Le Zen ne représente pas quelque chose qui irait jusqu'à l'abus de confiance, je vous dirai de vous méfier de toutes les sottises qui s'empilent ici, mais pas plus que sur la psychanalyse elle-même. Je suis tout de même forcé de vous dire que les caractères tracés d'un coup de pinceau dont il n'est pas sûr que vous puissiez apprécier la figure particulière, pourtant^{pour}, un oeil exercé, assez frappant, c'est sur lui que je vais fixer votre attention pour supporter ce que j'ai aujourd'hui à avancer sur le chemin que nous avons à faire. Il n'est pas douteux qu'il est dans la position propre qui est celle que je définis pour être celle du signifiant qu'il représente pour un autre signifiant, ceci est assez assuré par le contenu de l'écriture qui ici, souligne et se lit comme écriture chinoise qu'elle est, je vous le répondrai en caractères japonais et non chinois : chi yen che.....

"Dans 3.000 ans, combien d'hommes sauront", sauront quoi ? sauront qui a fait ce cercle. Quel est ce qui ? quand il s'agit d'un homme dont j'ai cru devoir vous indiquer l'empan entre le plus extrême, le plus pyramidal de la science et un mode d'exercice dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte ici, comme fond de ce qu'il nous laisse ici décrit.



Dans 3.000 ans combien d'hommes sauront ce qu'il y a au niveau de ce cercle tracé ? Je me suis permis dans ma propre calligraphie, de répondre : dans 3.000 ans, bien avant, les hommes sauront. Bien avant 3.000 ans, puisque, après tout, ça peut commencer aujourd'hui. Les hommes se souviendront peut-être que le sens de cette trace mérite de s'inscrire ainsi, malgré la différence apparente, c'est topologiquement la même chose. Supposez, que ceci que j'ai appelé cercle, soit un disque, ce que j'ai tracé de ma main est aussi un disque bien que sous la forme de deux lobes dont l'un recouvre l'autre, la surface est d'un seul tenant, limitée par un bord qui, par déformation continue, peut se développer de façon à ce qu'un des bords recouvre l'autre. L'homéomorphie topologique est évidente. Que signifie alors, que je l'ai tracé d'une façon différente et que ce soit là-dessus que j'ai maintenant à attirer votre attention. Un tracé que j'ai appelé un cercle et non pas un disque, laisse un suspens la question de ce qu'il limite pour voir les choses là où elles sont tracées sur un plan, ce qu'il limite c'est peut-être au dedans et peut-être aussi au dehors. A la vérité, c'est là qu'il nous faut considérer ce qu'il peut y avoir d'original dans la fonction de l'écrit, quittons un instant ce que nous avons sous les yeux et que je propose plutôt assurément à un expérimentu-mentis, à un exercice de l'esprit, qu'à une adhésion intuitive car si je vous emmène dans le champ de la topologie, c'est pour vous introduire à une sorte de disciplu-sum mentis d'un exercice mental concernant des figures qui ne sont pas sans doute sans pouvoir être appréhendées de quelque façon intuitive, mais dont il vous suffira d'essayer au moins pour ce qui est des moins prévenus, de me suivre sur les "effets" que j'essaierai de vous y démontrer; par le tracé de certaines coupures vous verrez que vous aurez assez de peine pour ces choses simples que pour votre usage j'ai préparé, pour que vous vous aperceviez que ce n'est pas pour rien, que ces constructions que j'appelle (j'en ai assez usé et abusé) : bouteille de Klein, plan projectif. Le tore se trouve par rapport à ce qui est la structure, les coordonnées habituelles de notre intuition qu'il faut s'y appliquer pour s'y retrouver aisément. C'est en ceci, je m'excuse auprès de ce que j'ai pu avoir dans mon auditoire de mathématiciens, d'avoir expliqué les choses par des oppositions si massives et qui laissent échapper une part de la rigueur de ce qui sera la présentation actuelle de ce qu'il en est de ce chapitre où apparaissent ces figures, dans un livre moderne de topologie.

Je n'ai pas trop à m'en expliquer, mais si ces difficultés qu'on qualifie d'intuitives concernant le champ de la topologie ont été éliminées de l'exposé mathématique de ces choses, si elles n'y pèsent pas un instant plus que les formules combinatoires assurées dans leurs prémisses, dans leurs lois, sont avancées, s'il s'en reste pas moins que quelque chose garde sa valeur dans les difficultés qu'ont présenté ces choses à être décantées, à finir par trouver leur statut logico-mathématique et que c'est trop aisé de s'en débarrasser en disant qu'il y avait là des restes d'impuretés intuitionnistes, que tout serait dans le fait qu'on s'est laissé trop longtemps encombrer par une vue en quelque sorte liée à l'expérience dans un espace à trois dimensions; qu'il fallait arriver à le penser, le construire à partir de ces données de l'expérience en édifiant une combinatoire généralisée.

On se contente de cette critique et de cette référence, mais je pense qu'on manque là quelque chose, si le nombre négatif pour nous en tenir à une des apories historiques qui nous paraissent les plus élémentaires; qui est ce qui se tourmente à propos de l'existence du nombre négatif ? Outre qu'elle ne recouvre rien de bon, qu'elle est néanmoins utile pour ne pas se poser de question inutile. Cette tranquillité ne dure pas depuis plus d'un siècle.

Je parlais récemment avec un mathématicien fort érudit qui connaît admirablement son histoire, encore au temps de Descartes le nombre négatif, cette grandeur au-dessous du zéro, ça les tourmente, ils ne sont pas tranquilles, les nombres. ça croît, ça décroît aussi, mais quand ça dépasse la limite en dessous où est-ce que ça va ? C'est assez légitime, s'ils prenaient les choses en ces termes, qu'ils s'en soient tourmentés.

J'évoque ces choses simples, il me serait facile d'en évoquer d'autres. Le nombre irrationnel. Le nombre qu'on appelle imaginaire, la fameuse racine $(\sqrt{-1})$ là encore les mathématiciens oublient un peu aisément que ce nombre imaginaire a été pendant des siècles : 5 ou 6 environ, depuis qu'il est apparu à propos d'une racine hors du champ du concevable de la très simple équation du second degré, depuis ce temps jusqu'au début du XIXème siècle, on ne savait qu'en faire du nombre imaginaire, conceptuellement, et si maintenant les choses sont assurées à partir du fondement du nombre complexe, l'extension des ensembles numériquement auxquels on a fini par donner son statut, il n'est pas trop aisé aux mathématiciens

de faire remarquer que le terme imaginaire reste attaché et que c'est un nombre aussi bon qu'un autre, il n'est pas plus imaginaire qu'un autre.

C'est sur ce point que j'avancerai une objection, il me semble que tout ce qui a constitué ainsi le point d'arrêt, de scansion dans la maîtrise d'une conquête, l'obstacle n'est pas à mettre sous le registre de l'équation, ce voile de fermeture qui résulte de ce que ne peut être visualisé quelquesupport de ce dont il s'agit dans la combinatoire, je tiens au contraire que nous sommes portés à quelque chose de plus primitif qui n'est rien d'autre que ce que nous essayons de saisir comme la structure, la constitution de par le signifiant, du sujet, c'est en tant que ces diverses formes de l'expression numérique se trouvent reproduites à divers temps de scansion, je dis reproduit temporellement, mais nous ne sommes même pas sûrs que c'est du même manque toujours qu'il s'agit dans cette reproduction, il faut y aller voir, en d'autres termes, il y a peut-être des formes structurales de ce manque constitutif dusujet qui diffèrent les unes des autres, et que peut-être n'est-ce pas le même manque qui s'exprime dans ce nombre négatif à propos duquel - il faut bien ^{dire} que l'introduction par Kant de ce nombre dans le champ de la philosophie est du caractère le plus navrant, peut-être est-ce un grand mérite qu'il ait tenté cette introduction, mais le résultat est d'une incroyable patageage. Ce n'est pas le même moment où le manque structural du sujet peut être qui se supporte, je ne dis pas le symbolise ici, il est identique à ce qu'il cause, c'est-à-dire le manque du sujet. J'éy reviendrai. Il y a à introduire au niveau dumanche, la dimension subjective du manque, je suis étonné que personne n'ait repéré dans l'article de Freud sur le fétichisme l'usage du terme : vermessen, désignant le manque subjectif au sens où le sujet manque son affaire.

Nous voici donc portés sur cette fonction dumanche au sens où elle est liée à ce quelque chose d'originel qui s'appelant la coupure se situe en un point où c'est l'écrit qui détermine le champ du langage.

Si j'ai pris soin d'écrire : fonction et champ de la parole et du langage, c'est que fonction se rapporte à parole et champ à langage.

Un champ ça a une définition mathématique tout à fait précise. La question a été posée dans la première partie d'un article paru cette semaine qui introduit avec une vivacité, un mordant, une verdeur qui lui donne cette portée inaugurale, cette fonction de la portée dans de l'écriture dans le langage. Il pointe, d'une façon

je dois dire définitive, irréfutable, que faire de l'écriture un instrument de ce qui vivrait dans la parole, est absolument méconnaître sa véritable fonction, qu'il faille la reconnaître ailleurs, et structurale au langage même d'une chose que j'ai assez indiquée moi-même et ne serait-ce que dans la prévalence donnée au trait unaire, au niveau de l'identification pour que je n'ai pas à souligner encore, que ceux qui ont assisté à mes anciens séminaires pourront se souvenir de la valeur que j'ai donnée à ceci : que le travail fait sur des tessons pré-dynastiques, antérieurs à la fondation de l'alphabet phénicien, prétendu phonétique, qui étaient là comme marque de fabrique, et j'ai accentué ceci : qu'il ~~me~~ faut au moins admettre même quand il s'agirait d'écriture prétendument phonétique, que les signes ^{sont} venus de quelque part et certainement pas du besoin de signaler et de coder des phonèmes, alors que chacun sait que même dans une écriture phonétique, elle ne code rien du tout, par contre elle exprime la relation fondamentale que nous mettons au niveau de la phonématique et de la phonétique.

Ceux qui liront ceci, y veront mis en question certaines oppositions du signifié et du signifiant, ça va jusque là. Ils y verront peut-être quelque discordance, ça les incitera à lire tel article, il y a toujours quelque chose de délicat dans cette référence fondamentale qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant.

Ecrire et publier ce n'est pas la même chose, que j'écrive même quand je parle, ce n'est pas douteux, alors pourquoi ne publiez-vous pas plus ? Justement à cause de ce que je viens de dire, on publie quelque part. La conjonction, inattendue, fortuite, de ce quelque chose qui est l'écrit et qui a le plus étroit rapport avec l'objet "a" donne à toute conjonction de mon écrit, l'aspect de la poubelle. A l'heure matinale où il m'arrive d'arriver chez moi, j'ai une grande expérience de la poubelle et de ceux qui la fréquentent, rien de plus fascinant que ces êtres nocturnes qui chopent je ne sais quoi dont on a jamais compris l'utilité. Cet instrument essentiel qui a le nom d'un préfet auquel on a donné un nom de rue qui aurait suffi à cette célébration. Ce mot poubelle vient ici à cause de sa parenté avec la "Poubellication" pour revenir à nos chinois, je ne sais si c'est vrai, mais c'est édifiant : on y met jamais à la poubelle un papier sur lequel a été tracé un caractère, les gens pieux, vieillards disons, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire les collectent et vont les brûler sur un petit autel ad'hoc. C'est tout à fait essentiel à délimiter ce champ, cette trace, cette extériorité, que j'essaie de

définir dans la fonction de la poubelle dans ses rapports avec l'écrit.

Ceci n'implique pas l'exclusion de toute hiérarchie, il y a des poubelles plus ou moins distinguées, les poubelles de la rue de Lille.....

Reprenons notre trou, chacun sait qu'un exercice Zen ça a tout de même quelque rapport, encore qu'on ne sache pas bien ce que ça veut dire avec la réalisation subjective d'un vide et nous ne forçons rien en admettant que pour quiconque, contemplateur moyen, qui verra cette figure dira qu'il y a une sorte de moment sommet qui doit avoir rapport avec ce fameux vide mental qu'il s'agit d'obtenir et qui serait obtenu dans ce moment singulier brusquerie qui suit l'attente, jaculation, voire une grossièreté, un pied de nez, il est certain que ces sortes de patatonnades n'ont de sens qu'au regard d'une longue préparation subjective, mais encore le point où nous en sommes venus, si vide il y a, si le cercle est à considérer pour nous comme définissant sa valeur trouante, si vide il y a, trouvant faveur à figurer ce que nous avons approché par toutes sortes de convergences de ce qu'il en est de l'objet "a", que l'objet "a" soit lié en tant que chute à l'émergence, la structuration du sujet comme divisé, c'est là ce qui pour nous, représente le point de la mise en question de ce qu'il en est du sujet dans notre champ.

Est-ce que ce trou, cette chute, cette ptose, pour employer ici un terme stoïcien dont il me semble que la difficulté certes est tout à fait insoluble, qu'il fait au commentateur pour affronter le seul catégorème à propos d'un lekton, en termes mystérieux de la façon la plus grossière. Fragment de pensée. L'une de ces possibilités de fragment de pensée c'est le "docès". Les commentateurs ne manquent pas leur affaire en le traduisant par : sujet logique, ils n'ont pas tort à ce niveau de la doctrine logicienne, mais que nous puissions y reconnaître à la trace cette articulation de quelque chose qui y choit avec la constitution du sujet, nous aurions tort de ne pas nous sentir confortés.

Allons-nous de ce trou nous contenter ? Un trou dans le réel, voilà le sujet, un peu facile, nous sommes encore au niveau de la métaphore, nous trouverons là pourtant une indication précieuse, à savoir : quelque chose d'indiqué par notre expérience, à savoir la fonction de l'inversion du cercle Eulérien, nous serions au champ de l'opération de l'attribution, nous rejoindrions le choix nécessaire à ce que Freud définit comme bejahung, c'est un jugement d'attribution, ne doit

pas préjuger de l'existence, ne dit pas le vrai sur le vrai mais donne le départ du vrai, à savoir quelque chose qui se développera : polos, la qualification, la quiddité, ce qui n'est pas tout à fait pareil.

Nous en avons un exemple dans l'expérience psychanalytique, il est premier pour notre objet d'aujourd'hui, c'est le phallus.

Le phallus à un certain niveau de l'expérience, celle qui est analysée dans le cas du petit Hans, il est l'attribut de ce que Freud appelle les êtres animés. Si ceci est vrai, ceci veut dire que tout ce qui se développe dans le registre de l'animisme aura pour le départ un attribut qui ne fonctionne qu'à être placé au centre, à structurer le champ qui est à l'extérieur et à être fécond, qu'aumoment où il tombe, c'est-à-dire où il ne peut plus être vrai que le phallus soit l'attribut de tous les êtres animés, si j'ai avancé ce schéma je ne l'ai fait qu'entre parenthèses, si mon discours se déroule de la parenthèse reconnaissez-y une fois de plus la structure de l'écriture.

Il ne s'agit pas pour nous de savoir au point où nous portons la question comment le signifiant peritulum le réel, qu'on puisse colorier n'importe quelle carte sur un plan, avec 4 couleurs et que ça suffise, encore que ce théorème soit à démontrer, ce n'est pas ce qui nous intéresse, il ne s'agit pas du signifiant comme trou dans le réel, mais du signifiant comme déterminant la division du sujet. Qu'est-ce qui peut nous en donner une structure ? Aucun vide, aucune chute de l'objet "a" qu'une angoisse primordiale susceptible d'en rendre compte, je vais essayer de vous le faire sentir par des considérations topologiques.

Si je procède ainsi, c'est parce qu'il y a un fait tout à fait frappant, c'est que de mémoire de griffonneur, même si on croit que l'écriture est une invention récente, il n'y a pas d'exemple que tout ce qui est de l'ordre du sujet et du savoir du même coup, ne puisse toujours s'inscrire sur une feuille de papier, je considère que c'est là un fait d'expérience plus fondamental, que celui que nous avons, que nous aurions, que nous croyons avoir, des trois dimensions. Nous avons appris à faire vaciller, il suffit qu'elles vacillent un peu pour qu'elles vacillent beaucoup, le fait qu'on écrive sur le papier et qu'on ne les a pas remplacées par des cubes. Il doit y avoir là quelque chose dont je ne veux pas dire qu'il faille en conclure que le réel a deux dimensions.

Je pense que les fondements de l'esthétique fondamentale sont à reprendre. Une topologie à deux dimensions pour ce qui concerne le sujet aurait cet avantage

rassurant si nous continuons à croire dur comme fer à ces trois dimensions, ça aurait l'avantage de nous expliquer en quoi ce qui concerne le Sujet est de la catégorie de l'impossible et que tout ce qui nous parvient par lui du réel, s'inscrit d'abord au registre de l'impossible, de l'impossible réalisé, le réel dans lequel se taille le patron, la coupure subjective, c'est ce réel que nous connaissons parce que nous le retrouvons à l'envers de notre langage, le réel c'est toujours l'impossible.

Reprenons donc notre feuille de papier, nous ne savons pas ce que c'est que la coupure, ^{que} cette coupure celui qui l'a tracée est suspendu à son effet ("dans 3.000 ans, combien d'hommes auront").

Il faudrait savoir quelle condition doit remplir une feuille de papier, ce qu'on appelle en topologie une surface, là où nous avons fait le trou pour que ce trou soit une cause à savoir : ait changé quelque chose.

Observez que pour saisir ce qu'il en est du trou, nous n'allons pas en supposer un autre, celui-là nous suffit ! Si ce trou a eu pour effet de faire tomber un lambeau, il faut que ce qui reste ne soit pas la même chose, si c'est la même chose c'est ce qu'on appelle un trou avec un coup d'épée dans l'eau.

Si nous nous fions au support intuitif, le plus accessible, le plus familier, le plus fondamental et dont il ne s'agit pas d'apprécier l'intérêt historique, ni l'importance réelle, à savoir : une sphère.

Je demande pardon aux mathématiciens, c'est à l'intuition de mon auditoire que je fais appel. Je n'ai pas à faire appel, je veux simplement dire : en faisant appel, la sphère, ce qui reste autour du cercle n'a pas d'autre bord.

Une sphère avec un trou, c'est la même chose que le couvercle que vous venez de faire tomber, le reste de la sphère a la même structure, le tracé n'a pas d'autre effet que de faire venir à la surface ce qui vient d'être ablationné. En aucun cas, ça ne nous permet de concevoir que quelque chose du sujet soit structural.

M. Brower (personnage considérable dans le développement moderne des mathématiques, a démontré ce théorème topologique qui, topologiquement est le seul à nous donner le vrai fondement de la notion de centre : une homologie topologique.

Ce sont deux figures quelles qu'elles soient, en tant que pourvues d'un bord, qui peuvent être par déformation de ce bord démontra, homéomorphique.

Prenez un carré, c'est topologiquement la même chose qu'un cercle, vous

soufflez dans ce carré il devient un cercle, vous donnez des coups de marteau sur un cercle il deviendra un carré. Ces transformations laissent au moins un point fixe ou un nombre impair de points fixes.

Ca veut simplement vous dire qu'à ce niveau de structure^{de} la surface, la structure est si l'on peut dire : concentrique, même si c'est par l'extérieur que nous passons, je veux dire intuitivement pour percevoir ce qui se rejoint au niveau de ces bords, il s'agit d'une structure concentrique.

Il ya très longtemps que j'ai dit et que je suis encore plus porté à le dire, je ne le dirai pas pourtant : que Pascal était un mauvais métaphysicien.

Ce monde des deux infinis dont on nous casse les pieds depuis notre naissance, est la chose la plus désuète qu'on puisse imaginer. Cet autre topos anti-aristotélicien où le centre est partout et la circonférence nulle part, me paraît être à côté, si ce n'est que j'en ferai sortir toute la théorie de l'angoisse de Pascal.

Si j'en crois des remarques stylistiques apportées par ce grand lecteur qui m'a prié de me référer au texte de Desargue, au grand styliste, nous savons que ces références pouvaient avoir pour Pascal ce qui changerait tout le sens de son oeuvre. Il est clair que sur cette structure concentrique, sphérique, si le cercle peut être pis partout, assurément le centre n'est nulle part, autrement dit il saute aux yeux de n'importe qui, qu'il n'y a pas de centre, ~~xbsxrx~~ à la surface d'une sphère, là est l'incohérence de l'intuition pascalienne.

Là se pose quelque chose à l'extérieur de ce que j'ai appelé cercle, très intentionnellement (il veut ce que vous appelez ordinairement géométrie), je l'appellerai disque ou lambeau, qu'est-ce qu'il faut qu'il y ait au dehors pour structurer le sujet ? Autrement dit, pour que la coupure où résulte la chute de l'objet "a" va apparaître sur quelque chose de fermé, jusque là où rien ne pouvait apparaître, pour faire apparaître une structure satisfasse à ce que nous exigeons de la constitution du sujet comme fondamentalement divisé. Ceci est facile à faire apparaître, regardez la façon dont est disposé ce cercle :



ce tracé devient simplement l'armature de ce qui vous permet de voir soutenu et intuitionnable : une bande de Möbius.

La bande de Möbius a cette propriété majeure, capitale, que je vous ai représentée moi-même à savoir : qu'une bande de Möbius ça n'a aucune surface. Que c'est un pur bord, non seulement il n'y a qu'un bord à cette surface de la bande de Möbius, mais si je la refends par le milieu, il n'y a plus de bande de Möbius, car c'est mon trait de coupure, la propriété de la division qui constitue la bande de Möbius.

La bande de Möbius est une surface telle que la coupure tracée en son milieu soit elle, la bande de Möbius dans son essence, c'est la coupure même. Voilà en quoi elle peut être pour nous le support structural, constitution du sujet comme division. Je vais ici avancer quelque chose dont je vous signale au point topologique strict, l'inexactitude, que je sois pris entre vous expliquer quelque chose d'une façon inexacte, ou pas du tout, voilà un exemple tangible de ce sur quoi nous nous fondons.

En stricte doctrine topologique, ceci est inexact, vous pouvez remarquer que ma bande de Möbius celle qui se dessine sur la monture de cet objet "a", cette monture c'est exactement un lambeau sphérique qui ne se distingue en rien de ce que je vous ai démontré tout à l'heure à propos du trou de Djiu Oun, pour qu'il puisse servir de monture à une bande de Möbius, qu'elle change bien radicalement de nature en se soudant à lui, ce dont il s'agit c'est ~~un tissu~~ d'un tissu de quelque chose de tel que nous ayons la trace d'une certaine coupure, deux éléments distincts, hétérogènes apparaissent l'un une bande de Möbius, l'autre est équivalent à un lambeau sphérique.

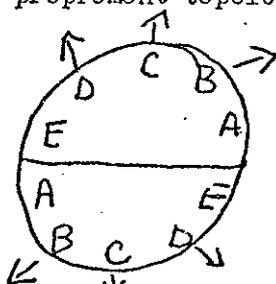
Cette bande de Möbius viendra en cette ligne nécessairement (si la chose est plongée en trois dimensions, c'est là qu'est mon inexactitude, mais qui ne suffit pas à écarter le problème de ce qui est indiqué par un recoupement donnant la figure totale de ce qu'on appelle communément une sphère ; un chapeau croisé, le cros cap qui donne ce que vous pouvez imaginer toujours d'une façon inexacte parce que plongé dans la 3ème dimension.



Au niveau de cette passe chiasmatisque, ayant cette coupe, toute coupure qui passe au niveau dans ce qui schématiquement est représenté comme trace de ce

recroisement, toute coupure fermée qui passe par ce recroisement est quelque chose qui dissout instantanément toute la structure du cros cap, chapeau croisé ou plan projectif, à la différence d'une sphère qui ne quitte pas sa structure fondamentale, concentrique à propos de n'importe quelle coupure ou bord fermé, la coupure introduit un changement essentiel : à savoir l'apparition d'une bande de Möbius, et d'autre part de ce lambeau ou portioncule et partant, le trait dessiné.

La coupure elle-même est une bande de Möbius, comme vous pouvez le voir, qui schématise dans ce quelque chose où j'essaie de faire intuitionner ce qu'il en est du plan projectif, vous obtenez une béance faite comme une bande de Möbius, la coupure elle-même, a la structure de la surface appelée bande de Möbius; vous la voyez figurée par un double trait de ciseaux que vous pourrez faire avec où vous découperez la figure totale, plan projectif, chapeau croisé en deux parts: bande de Möbius d'une part, et un reste d'autre part qui est ce qui joue la même fonction du trou dans sa forme primitive, à savoir : du trou qu'on aboutit sur une surface sphérique. Ceci est fondamental à considérer, il faut que vous en voyez une autre figure sous la forme schématisée et plus proprement topologique qui est celle-ci où j'ai inscrit le complément.



Alors que la façon dont se suture le premier trou sphérique la topologie nous révèle que rien n'est moins concentrique que cette forme de centre attendant à la fonction du premier lambeau, pour fermer le trou sur la sphère, une simple couture est bonne. La couture instaurée, si vous prenez la chose en sens inverse, implique un ordre, c'est que réellement làqu'est notre troisième dimension, ce qui justifie d'en avoir introduit une troisième, cette dimension représentant une certaine assise temporelle, implique que pour réaliser sur ce trou, le trou second, un ordre est nécessaire qui est un ordre diamétral, c'est-à-dire apparemment spatial, dont le trait médian vous donne le support figuré où proprement se lit que cette sorte de coupure est justement celle que nous attendons, c'est-à-dire qui ne se réalise du même coup, qu'à devoir se diviser.

A partir du moment où vous pensez que le point sur ce cercle est identique

d

diamétralement, du système que Desargue souligne ce qu'a de paradoxal une telle conception, ce qui prouve que les mathématiciens sont capables de concevoir les points de transgression qui sont les leurs, s'ils l'oubliaient il y aurait toujours leurs confrères qui leur rappelleraient qu'on n'y comprend rien, pour Desargue spécialement, où Lyon se couvrait de libellés, heureux temps ! Si nous considérons ceci comme le trou, la jonction des bords ne saurait se faire qu'à passer dans le mouvement de la jonction de ce trou, modèle de ce qu'il en est du sujet en tant que déterminé par une coupure, il doit se présenter comme divisé dans la structure même.

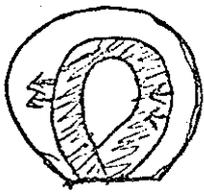
Je n'ai pas pu pousser plus loin le point où je désirais vous faire arriver. Deux autres : structures topologiques la bouteille de Klein composée de la couture ensemble de deux bandes de Möbius.

D'autre part, le tore qui est encore une autre structure, nous pouvons à partir de ces définitions primaires concernant le § concevoir à quoi peuvent servir ces deux autres structures de la bouteille de Klein et du tore pour établir les relations fondamentales qui nous permettront de situer avec une rigueur jamais obtenue avec le langage ordinaire, encore qu'il aboutisse à une éntification du sujet, chaque fois que nous parlons du sujet nous en faisons un I. Ce qu'il s'agit de voir, c'est que le nom du sujet c'est ceci : il manque l'un pour le désigner, qu'est-ce qu'il le remplace, qui vient faire fonction de cet un : plusieurs choses, si on ne voit pas que "a" d'un côté et le nom propre de l'autre remplissent la même fonction, on croit que c'est la même chose. On s'articule ce §, ce sujet divisé en tant que tel. Le tore, figure si exemplaire que déjà dans l'année de mon séminaire sur l'identification où, sauf les oreilles fraîches que j'avais cette année, personne n'écoutait, on avait d'autres soucis, dans mon séminaire sur l'identification, j'ai montré la valeur exemplaire du tore, pour lier la fonction de la demande, du désir au niveau du névrosé et de l'inconscient, vous en verrez le fondement essentiel. Ce qui peut se structurer du sujet est lié structurellement à la possibilité de la transformation du passage de la structure du tore à la bande de Möbius, ~~non pas~~ mais la bande de Möbius en tant que divisée, coupée par le milieu, elle n'est pas plus une bande de Möbius, elle a un endroit et un envers qui deviennent applicables sur ce qu'on appelle un anneau et qu'est un tore.

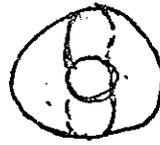
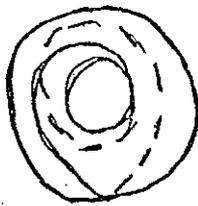
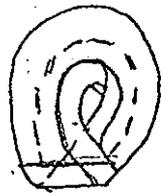
Ceci permet d'articuler de façon claire, et évidente, une certaine

relation fondamentale pour la définition des rapports du sujet, de la demande et du désir. De même au niveau de la bouteille de Klein, pourra se définir le rapport originel tel qu'il s'instaure à partir du moment où entrent en fonction les rapports du langage et de la vérité.

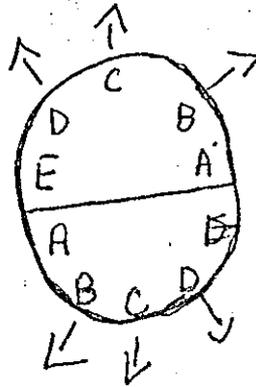
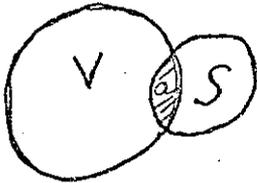
---:---:---:---:---:---:---:---:---:---



§

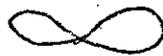
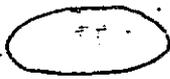
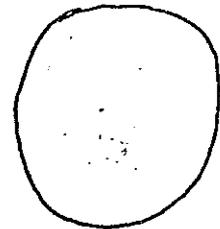
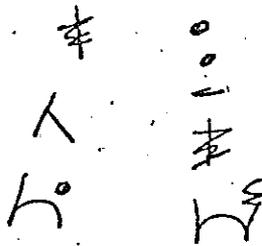


(D+2d)



§

(A+d)



15 décembre 65

Je vous souhaite une bonne année, vœu qui dans ma bouche prend sa portée pour pouvoir sur un point si réduit soit-il, de votre intérêt, y a porter moi-même quelque chose. Nous allons poursuivre ce que nous avons à dire cette année sur l'objet "a".

À la faveur de cette coupure, de ces vœux, je veux mettre l'accent sur une certaine solennité : nous dirons que cet objet "a", objet de déchet, dans une certaine perspective, dans un certain sens rejeté, ne dirons-nous pas de lui que comme il est pierre de rebut, il doit devenir la pierre d'angle. Il est présent partout dans la pratique de l'analyse encore, en fin de compte, peut-on dire que personne ne sait le voir ce signe. —

Ceci n'est pas surprenant s'il a la situation, les propriétés que nous lui donnons, l'articulation que nous allons essayer une fois de plus, faire avancer aujourd'hui.

Que personne ne sache le voir, est lié à la structure même de ce monde en tant qu'il paraît co-extensif au monde de la vision, illusion fondamentale que depuis le départ de notre discours nous nous attachons à ébranler, à réfuter en fin de compte, mais que personne ne sache voir, au sens où : sache c'est : puisse le voir, n'excuse pas que personne encore ait su le concevoir, quand comme je l'ai dit, son aperception est constante dans la pratique de l'analyse tant et si bien qu'après tout on en parle de cet objet dit pré-génital dont on se gargarise pour essayer autour de typifier cette appréhension injuste, imparfaite, d'une réalité dont la prise, dont la forme semblerait liée au seul effet d'une maturation, assurément les piliers sont fermes dans l'analyse, de savoir le lien qu'il y a entre cette maturation et quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom : une vérité.

C'est que cette maturation est liée au sexe, encore tout ceci dut-il paraître noyé dans une confusion du sexe et d'une certaine morale sexuelle qui sans doute n'est pas sans être intimement liée au sexe puisque la morale ne saurait qu'y faire d'une idéation faite de cet objet pré-génital la fonction d'un mythe qui doit apporter dans la fonction radicale, dans la structure du sujet et qui abolit à jamais une certaine conception de la connaissance.

On en parle donc beaucoup non pas seulement au sens de savoir le voir. Nous verrons quelles sont les conditions pour qu'une chose soit vue, sans savoir même

le sens de ce qu'on en dit, en quoi puisque cette position de ne pas savoir ce qu'on dit est proprement ce qui doit être tourné, forcé dans l'analyse ce qui fait que l'analyse ouvre un nouveau chemin au progrès du savoir, on peut dire que l'analyste fait défaut à sa mission en ne progressant pas là où est le point vif, où doit s'attacher son effort.

Je suis venu de loin pour accrocher ce point central et l'une des utilités de l'emploi de cet algèbre qui fait que cet objet je l'épingle sur cette lettre "a". Une des fonctions de cet emploi de la notation algébrique c'est qu'il est permis de suivre le fil comme un fil d'or depuis les premiers pas de cette démarche qu'est mon discours et que m'attachant d'abord à attacher le point vif, le point de partage de ce qu'est l'analyse et de ce qui ne l'est pas, ayant commencé par le stade du miroir et la fonction narcissique, cette image aliénante autour de quoi se fonde cette méconnaissance fondamentale qui s'appelle le moi, je ne l'ai pas appelée $i(s)$ i de self ça aurait suffi. Ce qu'il y avait à démontrer, ce qui était imaginaire était suffisant à démontrer, je l'ai appelé $i(a)$. Redoubler l'indication de l'aliénation de l'identification où nous nous méconnaissons d'être moi. "a" est dans la parenthèse, et au coeur de cette notation c'est bien là qu'est indiqué qu'il y a quelque chose d'autre, le "a" précisément, au coeur de cette capture et qui est sa véritable raison, il y a donc une double erreur, erreur du mirage de l'identification et méconnaissance de ce qu'il y a au coeur de ce mirage qui le soutient réellement.

Je l'indique aujourd'hui pour la première fois, je crois vous allez le voir revenir aujourd'hui dans la suite de ce discours, "a" repère, simple indication, je ne donne pas ici la raison, mais vous allez ^{la} voir surgir, le "a" est de l'ordre du réel.

J'ai eu lors de mon séminaire fermé la satisfaction de voir par quelqu'un rassembler, couvrir tout le champ de ce que j'ai articulé sur le "a" et aser ouvrir les questions que ce rassemblement laisse ouvert, j'indique au passage pour tous ceux qui n'ont pu venir pour des raisons de rapport de masse, de rapport entre la quantité et la qualité ce qui fait que la qualité change d'un auditoire qu'il soit trop ample et diffus. Je m'excuse auprès de ceux que je ne convoque pas à ces travaux qui j'espère prendront le ton d'un échange, d'un travail d'équipe; ce travail dû à M. Green n'a pas amorcé le dialogue puisqu'il s'agissait de dire sur l'objet "a", pour m'interroger, et la pertinence ici suffit sans imposer d'avance l'adéquation,

sans ça à quoi bon m'interroger ? Pertinence à laquelle j'espère pouvoir donner satisfaction. Que ceux qui n'assistent à ces séminaires, sachent qu'au problème de la communication il suffit que cette sorte de petit rapport soit diffusé pour qu'il serve à tous pour insérer ce que je donnerai de réponse par la suite.

Dans d'autres cas où le dialogue sera de débat, d'articulation ce sera une question de délai, que ce qui peut être articulé comme linéament soit communiqué de même il ne s'agit donc nullement dans le séminaire dit fermé d'un ésotérisme, quelque chose qui ne doit pas être mis à la disposition de tous.

Je suis parti aujourd'hui de ces deux termes, rappelés dans le discours auquel je fais allusion, à savoir que c'est dès l'origine de mon sillon critique dans l'articulation de l'analyse que nous voyons pointer, apparaître ce qui aboutit maintenant à l'articulation de l'objet "a", le moi fonction de méconnaissance, il importe de voir jusqu'où s'étend par rapport à ce qui s'est appelé avant Freud - prenons Janet comme repère, la fonction du réel, l'importance de souligner cette tare constitutive du moi, contrairement à ce qu'on affirme, le moi dans Freud n'a pas la fonction du réel même s'il joue un rôle dans l'affirmation du principe de réalité ce qui n'est pas du tout la même chose. Le moi est l'appareil de la perception conscience.

Or si depuis toujours le problème de la connaissance tourne et vire autour de la critique de la perception, est-ce que dans notre place d'analyste précisément, nous ne pouvons pas entrevoir ceci qui se trahit dans le discours philosophique lui-même car toujours en fin de compte, dans le discours traînent les clés de ce qu'il réfute, le discours insensé des analystes sur l'objet pré génital laisse saillir d'ici, de là des articulations qui permettraient de l'articuler correctement.

C'est là que devons prévoir quelque chose d'éclatant qui devrait être depuis longtemps de notre patrimoine, d'avoir mis à la disposition de tous. Qui ne sait combien est courte l'intelligence de l'homme et au premier plan ceux justement qui guidés par le progrès du contexte scientifique se sont mis à étudier l'intelligence là où elle doit être prise, au niveau des animaux. Que nous sommes déjà récompensés quand nous savons déterminer le niveau d'intelligence par la conduite du détour, je vous le demande, pour ce qui est de l'intelligence, où est le degré de plus que l'homme atteint ? Il y a un degré, il y a ce qu'on trouve au niveau de la première articulation Talésienne. Le talès : à savoir que quelque chose, une mesure, se détermine par rapport à autre chose, d'être à cet autre chose dans la même proportion, qu'à la troisième ou à la 4ème, c'est la limite de l'intelligence humaine. C'est là seule

ce qu'elle saisit avec ses mains, tout le reste de ce que nous plaçon dans ce domaine de l'intelligence et nommément ce qui a abouti à notre science, est l'effet de ce rapport, de cette prise dans quelque chose que j'appelle le signifiant dont la portée donne la fonction, donne la combinaison dépasse dans ses résultats ce que le sujet qu'il manie peut ne prévoir car contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas l'expérience qui fait progresser le savoir, ce sont les impasses où le sujet est mis d'être déterminé par la mâchoire du signifiant. Si la proposition, la mesure, nous la saisissons au point de croire et sans doute à juste titre que cette notion de mesure et c'est l'homme même dit pré-socratique, le monde est fait à la mesure de l'homme bien sûr, puisque l'homme c'est déjà la mesure et ce n'est que ça.

Le signifiant, j'ai essayé de l'articuler pour vous lors de ces dernières leçons, ce n'est pas la mesure, c'est précisément ce quelque chose qui à entrer dans le réel y introduit l'hors de mesure, ce que certains ont appelé et appellent encore l'infini actuel.

Mais reprenons, que signifie ce que je veux dire quand je répète après l'avoir tellement dit, que ce qui façonne la perception c'est la conscience, à quoi peut tenir cette étrange falsification, si de toujours, j'ai attaché tant d'importance à la saisir dans le registre psychologique au niveau du stade du miroir c'est que c'est là, cherchez à sa place, mais cette place va loin, le miroir ne se définit, n'existe que de cette surface qui divise pour le redoubler un espace à trois dimensions, espace que nous tenons pour réel et qui l'est sans doute, je n'ai pas ici à le contester. qu'est-ce à dire, sinon que l'image spéculaire n'aurait cette valeur d'erreur et de méconnaissance, si déjà une symétrie qu'on appelle bilatérale par un plan sagittal ne caractérisait en tout cas, l'être qui y est intéressé, il a une droite et une gauche qui n'est pas semblable, mais qui font office de semblable, deux oreilles, deux yeux, une mèche sans doute de travers, mais on peut la mettre au milieu, on a des organes par paire, pas tous. Quand on les ouvre, on voit que c'est tant soit peu tordu, mais ça ne se voit pas du dehors et l'homme tout comme une libellule, a l'air symétrique.

C'est à un accident de cette espèce, accident d'apparence comme disent les philosophes, que quelque chose est dû tout d'abord à cette capture dite du

stade du miroir, est-ce qu'il n'y a pas, c'est la question qu'ici nous pouvons poser, une raison plus profonde que ce qui paraît, cet accident au fait de cette capture, c'est là bien sûr qu'une vue un peu plus pénétrante, attentive des formes pourrait nous mettre sur la trace, car d'abord, tous les êtres vivants ne sont pas marqués de cette symétrie bilatérale, nous non plus. De plus il nous est arrivés de nous intéresser aux formes en cours à l'embryologie et là, plus nous avançons, plus nous remarquons que ce que j'appelais tout à l'heure, ce que je désignais sous le terme de torsion, de disparité, d'odité, domine^{nt} toujours dans ce qui constitue la transformation, le passage d'un stade à l'autre. Dans l'année où j'ai tracé au tableau les premières utilisations de ces formes, auxquelles je vais revenir topologiquement, j'avais indiqué ce qu'il y avait à en sortir comme résonance analogue, il faut enfin maintenant je les montre pour être structure de la réalité et non pas la figure.

Combien de fois n'ont ils pas été frappés mes auditeurs quand pour eux, cette baudruche de quelque tore ou cross-cap, je la montrais éventrée, voir surgir au tableau une figure qui aurait pu passer au premier coup d'œil pour une coupe de cerveau ou au contraire une étape d'embryon. Prenez un livre d'embryologie, vous trouvez un œuf à un stade avancé, c'est frappant que ça ressemble à ce que je vous ai maintes fois dessiné sous le nom abrégé d'un chapeau croisé, d'un cross-cap. Je ne vais pas glisser dans cette philosophie de la nature, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, nous ne pouvons trouver qu'un indice qui indique que peut-être dans les formes de la vie il y a quelque obligation, simulation de quelque structure fondamentale, mais ce que ceci nous indique et qui doit être retenu c'est qu'il n'est pas légitime de réduire le corps au sens propre de ce terme, à savoir : ce que nous sommes et rien d'autre. Nous sommes des corps, de réduire les dimensions du corps à celles de ce qu'au dernier terme de la réflexion philosophique Descartes a appelé : l'étendue. Cette étendue dans la théorie de la connaissance, elle est là depuis toujours, elle est là depuis Aristote, elle est là au départ de la pensée qu'on l'appelle ou non occidentale, (j'ai horreur de ces foutaises !) C'est celle d'un espace métrique à trois dimensions homogènes et au départ ce que ceci implique c'est la sphère sans limite, sans doute, mais constituée quand même comme une sphère.

Je vais tout à l'heure préciser, ce que je veux dire.

Cette appréhension correcte d'un espace à trois dimensions homogènes, comment elle s'identifie à la sphère toujours limite même si elle peut toujours s'étendre. C'est autour de cette appréhension de l'étendue que la pensée

du réel, celle de "l'étant" s'est organisée, comme dit Heidegger, cette sphère est le dernier étant, le moteur immobile.

Rien n'est changé avec l'espace cartésien, cette étendue est simplement poussée par lui, à ses dernières conséquences, à savoir que lui appartient de droit tout ce qui est corps, la connaissance du corps, et c'est pourquoi la physique des passions de l'âme est manquée chez Descartes, parce que nulle passion ne peut être qu'un affect de l'étendue, sans doute y a-t-il là quelque chose de très séduisant depuis toujours, nous allons voir la structure de cet espace sphérique, c'est là l'origine de cette fonction du miroir mise au principe de la relation de la connaissance, celui qui est au centre de la sphère se voit monstrueusement reflété dans ses parois, microcosme répondant au macrocosme; cette adéquation de ce point mystérieux du sujet, cette périphérie de l'objet est une immense tromperie. Descartes ne s'est pas assez méfié du dieu malin, il pense l'avoir apprivoisé au niveau du "je pense" et c'est au niveau de l'étendue qu'il y succombe.

Mais aussi bien, cette tromperie n'est-elle pas forcément une tromperie, c'est aussi bien une limite, une limite imposée par Dieu, précisément, en tous cas dans la genèse à peu près vers le 5ème verset du Berechit Bara eloïm il y a un terme éclatant depuis le fond des âges qui n'a pas échappé bien sûr aux commentaires rabbiniques, celui que St Jérôme a réduit par firmamentum : les firmaments du monde, celui au-delà de quoi Dieu a dit : "tu ne passeras pas". N'oubliez pas que jusqu'à une époque récente la voûte céleste c'était ce qu'il y avait de plus ferme, ça n'a pas changé, ce n'est pas parce qu'on conçoit qu'on peut voquer plus loin, qu'elle est moins ferme. Il s'agit d'une pensée autre dans l'idée de celui qui articule cela dans les termes hébraïques : "Rakia". - Qui sépare les eaux inférieures des eaux supérieures. Il était entendu pour les eaux supérieures que l'accès était interdit. Ce n'est pas que nous nous balladions dans l'espace avec un point que, incidemment l'apprécie avec des formes charmantes, des satellites, ce qui est important c'est qu'à l'aide de ce quelque chose qui est le signifiant et sa combinatoire, nous soyons en possession des possibilités qui sont celles qui vont au delà de cet espace métrique. C'est du jour où nous sommes capables de concevoir comme possible, je ne dis pas comme réels, des mondes à 6 - 7 - 8 dimensions, que nous avons crevé Rakia, le firmament, ne croyez pas que ce sont des choses dans lesquelles on peut faire ce qu'on veut sous le prétexte que c'est le réel.

On a étudié la sphère à 4 - 5 dimensions, on pense que la complexité

va aller s'ajouter à elle-même et qu'on peut traiter ça comme une série. Pas du tout. Arrivés aux 7 dimensions : il y en a une autre.

La sphère à 7 dimensions fait des difficultés incroyables. Ce ne sont pas des choses auxquelles nous aurons l'espace de nous arrêter. C'est pour vous signaler en retour, le sens de ce que je dis, quand je dis le réel c'est l'impossible, ça veut précisément dire : ce qui reste affirmé dans le firmamentum, qui fait que la façon la plus valable, la plus réelle, la sphère à 7 dimensions, elle vous résiste. De même que Pythagore a fait difficulté à faire la chose minimale, à s'en servir pour faire un carré, tout de suite le nombre surgit dans son effet irrationnel, en quoi c'est cela qui démontre qu'il est réel : c'est l'impossible on n'en fait pas ce qu'on veut.

Vous pouvez tirer autant d'enseignement de cela que de la sphère à 7 dimensions qui n'est pas une planète. La question est de savoir comment nous pouvons rendre compte de ceci qui est depuis toujours à la portée de la main, de quelque chose qui est tout de même dans le réel, mais qui n'est pas du tout comme le dépeint la théorie de la connaissance à savoir ce point central, ce point de convergence de réunion, de fusion, d'harmonie où on se demanderait pourquoi tant de péripéties, d'avatars, de vicissitudes depuis le temps qu'il serait là à recueillir le macrocosme, son sujet dont la première chose que nous voyons et on a pas pour cela attendu Freud, où qu'il aille, qu'il fasse acte de sujet de lui-même divisé comme ça peut s'inscrire dans un monde à topologie sphérique.

Notre seule faveur c'est d'être au moment où peut-être de voir crever rakia - firmamentum. Avant tout, dans les spéculations des mathématiciens, nous pouvons donner à l'espace, à l'étendue du réel, une autre structure que celle de la sphère à trois dimensions homogènes. Bien sûr, il fût un temps où je vous fis faire le premier pas qui consiste à bien marquer la différence de ce moi qui se croise, moi lorsqu'il est fasciné par ce point secret d'évanouissement qui est le vrai point de la perspective au-delà de l'image spéculaire qui fascine celui qui se reconnaît et se regarde, la différence entre ça et le je de la parole du discours, parole pleine qui s'engage dans ce vœu qu'on ose à peine répéter sans rire : je suis ta femme, ton homme, ton élève, pour moi, je n'ai jamais fait allusion à cette dimension que sous la forme du tu, cette forme de message qu'on reçoit de l'autre et sous une forme inversée, c'est

là que j'ai insisté au niveau du Président Schroeber : la perforation.

L'engagement balance autour de : tu es celui qui me suivras (as ou a ? on peut le dire).

Quand celui qui dit : je suis celui qui te suivras , preuve imbécile, jusqu'où tu me suivras ? Ou tu perdras ma trace.

La légèreté de cette parole fondatrice de celle dont les humains font usage pour tenter d'exister, c'est quelque chose dont nous ne pouvons commencer à parler avec quelque sérieux parce que nous savons que ce je énonçant , c'est celui qui est divisé, le je qui annonce, qui parle, va au delà de ce qui est dit, que la parole dite pleine. Premier élément de mon initiation n'estn ici que figure dérisoire de ceci : c'est qu'au delà de tout ce qui s'articule, quelque chose parle que nous avons restauré dans ses droits de vérité. Moi, la vérité, je parle dans votre discours trébuchant, dans vos engagements titubants qui , ne va pas plus loin que le bout de votre nez, le sujet, le je, celui là qui ne sait pas du tout qui il est, le sujet de je parle, parle quelque part, que j'ai appelé le lieu de l'Autre. Est-ce là ce qui nous oblige à rendre compte d'une figure, une structure qui soit autre que punctiforme et qui organise pour nous l'articulation du sujet ? C'est cela qui nous amène à considérer d'aussi près que possible ce qui doit être repris de cette trace de cette coupure, ce quelque chose que notre présence dans le monde introduit comme un sillon, graphisme, une écriture au sens où elle est plus originelle que ce qui va en sortir au sens où elle sert comme écriture , c'est là que pour prendre notre saut, nous reculons d'un pas, nous n'essaierons pas de crever rakia dans les trois dimensions, peut-être à nous contenter de deux, ces deux qui nous servent depuis toujours depuis le temps que nous nous battons avec ce problème, qu'est-ce que ça veut dire qu'il y ait au monde, des gens qui se croient pensants, ^{c'est} sur du papyrus, du papier à cabinet que nous l'écrivons, alors que nous allons prendre une fonction déjà illustrée par un titre donné à l'un de ces reculs par un des esprits curieux de ce temps : R. Queneau qui a appelé un de ses volumes "bord", puisqu'il s'agit de frontière, de limite, il ne s'agit de rien d'autre. Le sillon , saisir la frontière comme ce qui est vraiment l'essence de notre affaire. Au niveau des deux dimensions d'une feuille de papier  voilà la forme la plus simple du bord, c'est celle dont on se sert depuis toujours mais on y a jamais fait véritablement attention depuis un certain Poincaré et un certain Paulius.

est-ce que c'est un bord ? ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas

de bord, qu'elle est un bord. Puisque nous nous sommes limités aux deux dimensions, nous allons l'appeler un trou . Dans quoi ? Dans la surface à deux dimensions. Nous allons voir ce qu'il advient d'une surface à deux dimensions , nous allons partir de ce qui est là depuis toujours et qui est une sphère (je n'ai pas dit un globe), ce qui résulte de la surface de l'instauration de ce trou, pour le voir ce trou étant posé, il est le départ de l'expérience. Faisans en d'autres , il est facile de s'apercevoir que c'est au trou sur lequel nous nous donnons la liberté de mouvement d'expérimenter, on verra ce qu'il résultera. Tous les autres trous peuvent se réduire à être ce point, sujet dont je parlais tout à l'heure.

Ce trou peut se réduire à être le simple point.

Ceci veut dire que pour une surface déterminée par ce bord que nous appellerons le bord d'un disque, si cette surface est une sphère, en réalité tous ces trous que nous pourrions pratiquer seront réductibles à un point , mais s'ils sont concentriques de même que celui que je fais en dehors de la première coupure en apparence, il peut par translation régulière être amené à la position de ce lui-ci , ce que j'ai appelé le pôle opposé de la sphère.



Pourtant, quelque chose est changé depuis que nous avons fait deux trous, c'est qu'à partir de maintenant si nous continuons à faire des trous. Un trou réductible à un point , mais si nous en faisons un concentrique au premier trou et au second, là ce trou n'a aucune chance d'évasion qui lui permette de se réduire à un point il est irréductible, qu'on le rétrécisse ou qu'on l'élargisse, il le rencontrera à la limite constituée par deux trous.

Une surface est dessinée qu'il vous est facile de reconnaître, équivalente à ce qu'on appelle un cylindre, avec le cylindre nous entrons dans une autre espèce suffacière.



Je vous présente ma sphère à deux trous, il suffit que j'en abouche un autre à deux trous aux deux trous précédents, il suffit que je les couse pour faire sortir la figure qu'on appelle chez les demoiselles un anneau.

Depuis longtemps je me suis servi de ce tore pour articuler bien des choses, ce tore à lui tout seul, je dirai presque intuitivement introduit quelque

chose d'essentiel à nous permettre de sortir de l'image sphérique de l'espace et de l'étendue. Ne nous imaginons pas que nous ayons dessiné là le vrai tore à trois dimensions, ce tore à deux dimensions lui assurément a un bord à savoir : que dans la mesure où nous avons supprimé les bords du cylindre c'est un sans bord comme surface il devient bord, figure simple qui doit donner l'idée comme analogie de ce qui peut le définir dans l'espace sphérique, si nous le supposons dans son ampleur qu'il soit sur lui-même tordu d'une façon torique. Quoiqu'il en soit à le prendre ce qui nous suffit comme modèle au niveau des deux dimensions, nous apercevons ici, qu'il y a concernant ce que nous pouvons dessiner, des bords à une dimension des coupures, une différence d'espèce de la nature la plus claire entre les cercles, qui peuvent se réduire à n'être qu'un point, et ceux qui vont se trouver bouclés, entravés, ou de la boucler dans son épaisseur d'anneau, ceux-là sont irréductibles.

Je reprendrai ceci que j'ai articulé dans le séminaire sur l'identification : que le tore donne un modèle particulièrement exemplaire à figurer le noeud, le lien qui existe de la demande au désir, il suffit pour cela de déclarer (convention sans doute, mais convention dont vous verrez la signification) la demande doit à la fois boucler sa boucle autour de l'intérieur, de l'intérieur d'anneau, de cet anneau qu'est le tore et finit par se reboucler sur elle-même sans s'être croisée.



Vous pouvez constater qu'à dessiner une telle boucle, vous êtes dans l'obligation de faire au moins deux boucles sur le vide intérieur de l'anneau et pour que ces boucles se rejoignent, il faut faire un vide ou un D/D. Un désir suppose toujours au moins deux demandes, et une demande suppose au moins toujours deux désirs. Ce que j'ai articulé il y a un temps et que je rappelais pour pointer l'élément sur lequel nous aurons à revenir et qui est à cette figure son opacité. Vous montrer ce qui constitue la découverte de cette topologie qui est absolument essentielle pour nous permettre de concevoir le lien qui existe entre cette division du sujet et tout ce que nous pouvons y accrocher d'opérateur et nommément le mirage que constitue ceci qui est resté au culot de la théorie de la psychanalyse comme un reste de la vieille théorie de la connaissance. L'idée de la fusion auto-érotique, de la primordiale unité supposée de l'être pensant puisque de penser il s'agit dans l'inconscient avec celle qui le porte, comme s'il n'était

pas suffisant que l'embryologie nous montre que c'est de l'oeuf lui-même que surgit ses enveloppes qui ne font qu'un contenu avec les tissus de l'embryon, fait de la même matière originelle, comme si depuis le premier tracé de Freud, celui-là même dont il semble que nous n'ayons jamais pu le dépasser, il n

L'homme aux loups qui était né coiffé, est-ce que ceci n'a pas une importance capitale dans la structure de ce sujet ? Que ce fait qu'il traîne et jusqu'après les pas franchis, les derniers pas de l'analyse de Freud, cette sorte de débris figuré de l'enveloppe, cette obnubilation, ce voile, ce quelque chose dont il se sent comme séparé de la réalité, est-ce que tout ne porte pas la trace que dans la situation primitive de l'être, ce dont il s'agit c'est bien de son enfermement, de sa fermeture à l'intérieur de lui-même, même s'il se trouve par rapport à un autre organisme, dans une position qui n'est pas de symbiose, mais de parasitisme et que ce dont il s'agit dans la prétendue fusion primitive c'est quelque chose qui est pour le sujet un idéal toujours cherché de la récupération de ce qui constituait la fermeture et non pas son ouverture primitive.

C'est une première étape de la confusion, mais ce n'est pas dire que nous devons nous en arrêter là, et croire comme Leibniz à la monade. Si le complément demeure toujours à chercher comme une réparation toujours atteinte, il reste néanmoins que le sujet est ouvert et que ce qu'il s'agit de trouver c'est une limite, un bord. Un bord tel qu'il n'en soit pas un, un bord qui nous permette sur sa surface de tracer quelque chose qui soit constitué en bord, mais qui soit même, ne soit pas un bord, qui nous permette sur sa surface de tracer quelque chose qui soit constitué en bord, mais qui soit même même soit pas un, vous pouvez ~~laisser~~ vous l'avez vu déjà se retracer la figure en 8 inversé sur le tore. Elle la coupe, l'ouvre mais d'une façon tordue qui la laisse en un seul morceau. Ce tore reconstitué est un bord, il y a un intérieur et un extérieur. Nous pouvons donc tirer modèle et enseignement d'une certaine fonction de bord qui s'inscrit sur quelque chose qui est un bord. Nous avons besoin d'une fonction de bord déterminant des effets analogues à ceux que j'ai décrits d'une différenciation, nous avons besoin de ça sur quelque chose qui ne soit pas un bord à savoir qui ne détermine ni intérieur, ni extérieur, c'est précisément ce que nous donne la figure que je définis comme le bonnet croisé ou le cross-cap. Cette figure est trop en avant par rapport à ce que nous avons à dire, je veux souligner aujourd'hui

ceci :

c'est qu'une des deux surfaces qui se produisent, quand sur cette faussement fermée, faussement ouverte, nous aurons le même bord en 8 inversé, nous obtenons deux surfaces mais deux surfaces qui sont distinctes l'une de l'autre, à savoir l'une est un disque, l'autre une bande de Möbius.

Ce que ceci va nous permettre d'obtenir, c'est ensuite des bords d'une structure différente, tout bord qui sera tracé sur la bande de Möbius aura des qualités absolument distinctes de ceux qui seront tracés sur le disque et par ce disque se trouve le corrélatif irréductible, dès lors que nous avons à faire au monde du réel à trois dimensions du monde marqué de ce signe de l'imposition au regard de nos structures topologiques, ce disque occupe une fonction déterminante à l'endroit de la bande de Möbius.

Qu'est-ce qu'elle représente dans cette figuration, ~~nous n'avons pas~~ elle est pure et simple coupure, support nécessaire à ce que nous ayons une structuration exacte de la fonction du sujet en tant que cette présence oscultrice, cette prise du signifiant sur lui-même qui fait le sujet nécessairement divisé et qui nécessite que tout recouplement à l'intérieur de lui-même ne vvat rien d'autre, même poussé à son plus extrême, que reproduire de plus en plus cachée sa propre structure, mais l'existence de ce disque est déterminée par sa fonction dans la troisième dimension ou plus exactement dans le réel, où elle existe, ce disque se trouve en position de traverser lui comme réel cette figure qui est celle de la bande de Möbius en tant qu'elle en rend possible le sujet; cette traversée de la bande sans endroit ni envers nous permet de donner une figuration suffisante du sujet comme divisé, cette traversée, c'est précisément la division du sujet lui-même au centre, au coeur du sujet, il y a ce point qui n'est pas un point qui n'est pas sans laisser un objet central, souligne ce pas sans laisser un objet central, cet, sa formation par rapport au monde des objets elle l'appelle : la valeur.

Rien dans le monde des objets ne pourrait être tenu comme valeur s'il n'y avait pas ce quelque chose de plus originel qui est un certain objet qui s'appelle "a" dont la valeur a un nom : valeur de vérité.

Docteur LACAN - 12 JANVIER 1966

Je veux saluer la parution des 'Cahiers pour l'analyse', à l'intention de mes auditeurs de l'ENS, je ne puis dire ici assez, combien je les remercie de cette collaboration, de cette présence qui est pour moi du plus grand soutien.

Contrairement à ce que j'ai pu entendre, fusse à l'état d'écho pour avoir été émis très proche de moi, je veux dire parmi ceux qui sont mes élèves, la théorie telle que je la construis ici, la théorie ne saurait aucunement être mise au rang du mythe.

La théorie pour autant qu'elle est théorie scientifique, se présente et se prouve n'être pas un mythe. Elle se présente dans la bouche de celui qui parle et qui l'énonce selon le registre qu'on ne saurait que réintégrer dans toute théorie de la parole, de la dimension au-delà de l'énoncé, de l'énonciation, c'est pourquoi à l'origine de la théorie il n'est pas vain de savoir au nom de qui on parle, il n'est pas accident. Je parle au nom de Freud, d'autres ont à parler au nom de celui qui porte mon nom.

Quand je dénonce comme non vérité, au nom d'une certaine phénoménologie, qu'il n'y a pas d'autre vérité de la souffrance que la souffrance elle-même, je dis que ceci est une non-vérité, tant qu'on n'a pas dit que la vérité de la souffrance n'a pas d'autre vérité que la souffrance elle-même est controuvée.

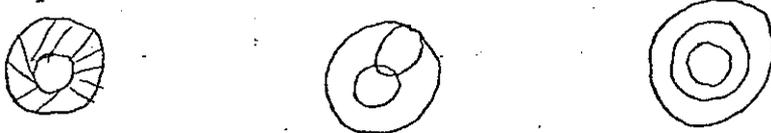
Ceci dit, la naissance de la science, ne reste pas éternellement suspendue au nom de celui qui l'institue parce qu'elle ne se présente pas seulement n'être pas de la structure du mythe, elle se prouve n'être pas, elle se prouve en ceci qu'elle se démontre être d'une structure autre et c'est ce que signifie l'investigation topologique que je poursuis ici, et que je reprends aujourd'hui.

La dernière fois, j'ai arrêté sur la structure du tore en tant que construit sur la jonction de deux trous. Je pense que vous ne confondez pas la sphère avec la baudruche des enfants, encore qu'elle ait quelque rapport en tant qu'elle est gonflée. Même dans votre poche à l'état de mouchoir elle est sphère.

J'ai terminé avec quelque hâte sans doute limité par la coupure du temps qui gouverne comme pour tous les sujets, nos rapports. J'en suis resté à la coupure sur la surface du tore, d'un bord fermé, celui qui y entoure la répétition minimale un tour ne suffit pas à nous livrer l'essence de la structure du tore, un tour fait

réapparaître la béance des deux trous sur lesquels il est construit, restituée avec ces deux trous l'ouverture de ce que nous avons défini comme la bande cylindrique, à savoir : que deux trous, quels qu'ils soient sur la sphère sont toujours concentriques même s'ils apparaissent à une première vue être ce qu'on appelle : extérieurs.

Ils sont concentriques et créent ce que nous appellerons par convention : la bande cylindrique topologiquement que ce soit un jade plat et perforé (figure sous laquelle cette bande peut apparaître dans l'art).



forme plate perforée au centre, ou un cylindre un tour sur le tore, la coupure ainsi faite a simplement pour effet de la renvoyer à la structure de la bande cylindrique et nous révèle nullement la propriété, il en faut deux. Bien commode pour supporter pour nous la nécessité de la répétition pour ce que va représenter le tore, mais alors pour que cette coupure se ferme il faut que s'y ajoute le tour fait autour du second trou.

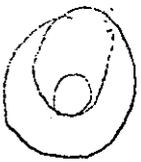


Profitons de ce support de l'intuition qui répond au fondement de la structure pour que la coupure se ferme en ayant fait deux tours autour du trou que nous appellerons circulaires, il est nécessaire qu'elle fasse un tour autour du trou central.

Conventionnellement nous allons représenter (au sens du terme Représentant)(si ce représentant mérite d'être appelé représentation, nous le verrons après), le représentant a l'avantage de dire ici, tenant lieu, ce qui veut dire que rien n'est tranché sur le sujet de la fonction de représentation et que ce qui se dessine s'affirme ici comme coupure peut bien être, jusqu'à nouvel ordre pris à la lettre, d'être réellement ce dont il s'agit, c'est pourquoi le terme de représentant pour l'instant nous suffit.

Voilà ce qui va se produire : chaque fois que la répétition de ce tour que nous allons assimiler autour de la demande ne saurait aller sans que, pour que la courbe soit fermée, que le tour soit fait autour du trou central - $2D + d$ impliquant 2 tours autour du trou central, ce que nous appellerons l'équivalent de deux désirs.

La demande et le désir, c'est ce qu'au cours de notre construction dès



longtemps préparé et quand nous avons introduit au plus près de l'expérience analytique les termes : fonction et champ de la parole et du langage, ce à quoi nous avons donné la base qui est l'essentiel de l'expérience analytique non pas seulement son truchement, son instrument, son moyen, mais assurément, il faut tenir compte qu'il n'y a pas au dernier terme d'autre support de cette expérience analytique que la parole et le langage, si la substance est parole et langage, c'est là la donnée sur laquelle nous avons édifié cette première restauration du sens de Freud, bien sûr ceci n'est pas là pour nous tout dire, ce que finalement la topologie du tore vient à supporter c'est en nous imageant, en nous permettant d'intuitionner cette divergence, ce produit de l'énoncé de la demande à la structure qui le désigne et qui s'appelle le désir, façon pour nous de supporter ce que nous donne une expérience dont les présupposés subjectifs sont à approfondir.

L'expérience psychanalytique à cette étape de structure que nous faisons ici supporter par le tore et qui est, disais-je, le premier temps que j'ai donné à ma reconstruction de l'expérience freudienne en un sens fonction et champ de la parole et du langage c'est l'essentiel de l'expérience analytique, l'assurer sur le fondement du pur symbolique, et si le tore ne nous suffit pas pour rendre compte de la dialectique de la psychanalyse elle-même, si après tout sur le tore nous pouvons nous croire obligés à tourner éternellement dans ce cycle des deux termes, l'un dédoublé, l'autre masqué de la demande et du désir, s'il faut que nous en fassions quelque chose de cette coupure, et s'il faut que nous voyions où elle nous mène, à savoir : comment de ce bord qui selon la formule propre à tout bord est un sans bord, c'est-à-dire tournera toujours sur lui-même.

Qu'est-ce qu'on peut reconstruire avec la coupure, l'utilisation de ce bord, arrêtons-nous donc, avant de nous quitter avec ces structures, elle se détache comme une forme au moment où elle tombe, envisageons comment il a été possible que nous retenions nécessairement, car ce n'est pas vain détour, mais passage obligé dans notre construction de la théorie, si nous avons dû partir des fonctions du champ de la parole et du langage, ~~exist~~^{ce} pur symbolique, s'inscrire dans les conditions qui font que c'est le névrosé, je dirai le névrosé moderne, mode de manifestation du sujet, non pas mythiquement mais historiquement daté, entré dans la réalité de l'histoire sûrement à une certaine date, mais si elle n'est pas datable, nous n'allons pas nous égarer sur ce qu'étaient les obsessionnels au temps des stoïciens, faute de documents. Il serait prudent d'en faire éventuelle

ment quelque reconstruction structurellement modifiée. Ce n'est pas ça qui nous importe, car ce névrosé moderne, nous croyons, n'est pas sans corrélation avec l'émergence de quelque chose d'un déplacement du mode de la raison dans l'appréhension de la certitude qui est ce que nous avons cherché à cerner autour du moment historique du cogito cartésien, ce moment est inséparable aussi, de cette autre émergence qui s'appelle la fondation de la science et du même coup l'intrusion de la science dans ce domaine qu'elle bouleverse et qu'elle force qui est un domaine qui a un nom parfaitement articulable qui s'appelle celui du rapport à la vérité.

Les limites, les liens aux entourures si je puis dire, de la fonction du sujet en tant qu'elle est ainsi introduite dans ce rapport à la vérité ont un statut que j'ai essayé d'esquisser pour vous, sans lui il est impossible de concevoir ni l'existence comme telle et comme structure du névrosé moderne qui, même qu'il ne le sache pas, est co-extensif de cette présence du sujet de la science, outre que pour autant que son statut clinique et thérapeutique lui est donné par la psychanalyse si paradoxal que ça vous paraisse, j'affirme qu'il n'existe que complété, que de l'instance de la clinique et de la thérapeutique psychanalytique à quoi vous allez légitimement comme je le dis compléter, Réviser que la praxis psychanalytique est littéralement le complément du symptôme, et pourquoi pas ? puisqu'aussi bien c'est de la tension d'une certaine perspective, d'une certaine façon d'interroger la souffrance névrotique qu'effectivement se complète et dans la symptomatologie, Freud le souligne à juste titre, le fait qu'elle puisse se compléter ailleurs, à savoir qu'avant que Freud ait complété son expérience, qu'il y avait une certaine manière pour le névrosé de compléter ses symptômes avec M. Janet, ne va pas contre, puisqu'il s'agit de retenir la structure Janetienne pour la constitution du névrosé.

Mais après tout ne vacillez pas pour autant, cet aspect de relativisme du malade à son médecin, vous voudrez bien ne pas vous y précipiter car ce n'est pas cela que j'ai dit. Bien que ce soit cela qui ait été entendu parce que, un peu prématurément, j'ai introduit un peu cette notion dans une réunion de mon école où j'ai entendu recueillir cette complémentation du névrosé par le clinicien à la vérité, j'attendais mieux de ceux qui m'entendent, c'était peut-être pour moi excessif d'en attendre autant, puisque j'ai été obligé de passer par ce terme alors que j'aurais pu passer par une autre structure, complémentation mais pas d'ordre homogène, c'est ce que va nous livrer la structure suivante, c'est là que je vais réintroduire la bande de Möbius, marquons bien déjà ce qui est sensible, inscrit vivant, qui a fait l'immense retentis-

sement de la psychanalyse, même sous les formes imbéciles où elle s'est d'abord présentée quand je dis que l'entrée du mode du sujet qu'instaure la science, bouleverse les forces du domaine du rapport à la vérité, observez que dans la parole donnée dans la psychanalyse au névrosé, comme tel, ce qu'il représente pour employer mon terme de tout à l'heure, sans doute quelque chose qui appelle, qui se manifeste au premier plan comme demande de savoir et en tant que cette demande est adressée à la science, mais ce qui s'introduit avec la psychanalyse du côté de celui qui se supporte d'être sujet de la science, qu'il sache ou non à quoi pour autant il s'engage comme responsabilité, il faut bien le dire, il n'a pas l'air de toujours le savoir.

Mais ce qui est original, c'est que la parole est donnée à celui que j'ai appelé le névrosé comme représentant de la vérité, le névrosé pour que la psychanalyse s'instaure, ait un sens, ce n'est rien d'autre que la vérité qui parle.

Ce que j'ai appelé la vérité, quand je l'ai dit, parlant en son nom, "moi la vérité je parle" c'est là où il nous est demandé de nous arrêter et au plus près, car celui que nous écoutons, la représente.

Telle est la dimension nouvelle dont l'originalité tient dans cette disparité que ce crédit absolument insensé qui est fait à une manifestation de parole et de langage, se fait dans la science en tant précisément que la science dans ce déplacement fondamental qui l'instaure comme tel l'exclut pour le sujet de la science, il ne s'agit que de suturer les béances, les ouvertures, les trous par où comme tel va entrer en jeu ce domaine ambigu, insaisissable, bien repéré depuis toujours qui pourrait être le domaine de la tromperie qui est celui où comme telle la vérité parle.

C'est à cette jonction, à cet abouchement étrange qu'il s'agit de donner son statut. Je répète, sans doute ai-je eu trop l'occasion de m'apercevoir combien il est nécessaire pour se faire entendre, d'insister. La vérité comme telle est incitée, convoquée non plus à être prise comme dans l'émergence du statut de la science comme problématique à venir plaider sa cause elle-même, à la barre; elle-même a posé le problème de son énigme dans le domaine de la science, ce rapport à la vérité ne saurait être éludé, ce n'est pas pour rien que nous avons une logique qu'on appelle moderne, logique dite propositionnelle, ébauchée, on peut même dire et croire qu'il faut aussi y faire crédit (logique ébauchée par les stoïciens) elle repose cette logique dont vous auriez tort de négliger les manifestations, car même dans les constructions tardives de la science elle a occupé cette place extraordinaire, elle ne fait

pas moins que révéler une problématique résolue dans les premiers temps de la science en marche, ne nous rejoint pas par hasard au rendez-vous où nous la trouvons maintenant, sans pouvoir même en dire quoi que ce soit qui rappelle à ceux qui savent, la complexité, les déchirements, les antinomies qu'elle instaure, je rappellerai simplement comme point de référence ce à quoi si je puis dire, elle réduit la fonction de la vérité.

Cette Aletefa, cette figure ambiguë qui ne saurait révéler, sans occulter cette Aletefa dont Heidegger dans une pensée comme la nôtre nous rappelle la fonction inaugurale, et à y retourner, je dois dire non sans une étrange maladresse de philosophe, car au point où nous en sommes j'ose dire que nous psychanalystes nous avons plus à dire que Heidegger du Sein inbaum dans son rapport au Wesein.

Disons qu'à L'Aletefa, depuis les stoïciens, s'oppose l'Aletes, le vrai, au neutre, que peut vouloir dire l'Aletés détaché de l'Aletefa ? Naturellement ce n'est pas moi qui introduit pour la première fois cette question, disons que toute la logique moderne, propositionnelle, que vous pouvez voir dans n'importe quel manuel de logique symbolique où vous verrez se constituer le jeu des opérations logiques, conjonction, implication, implication réciproque, exclusion, nulle part vous n'y trouverez la fonction logique que pourtant j'ai introduit l'année dernière sous le nom de l'aliénation. J'y reviendrai.

Ces opérations se fondent, se définissent d'une façon qu'on appelle purement et formellement d'Aletes, en d'autres termes de lui donner une valeur de vérité. La logique la plus commune qui dure depuis toujours est une logique bivalente, un énoncé est ou vrai, ou faux.

Il y a de fortes raisons de présumer que cette façon de prendre les choses est tout à fait insuffisante, les logiciens modernes d'ailleurs, s'en sont aperçus dans leurs tentatives d'édifier des logiques multivalentes. C'est pas commode. Je dirai que provisoirement ça ne nous intéresse pas. Ce qui est intéressant c'est de savoir simplement qu'on construit une logique sur le fondement bivalent de l'Aletes vrai ou pas et qu'on peut construire quelque chose qui ne se limite pas du tout à la tautologie de vrai-vrai, faux-faux, qui peut s'étendre sur des pages, qui ne construit pas moins quelque chose où on gagne du terrain. Même problème que pour la mathématique tautologique, d'un certain point de vue du logicien, c'est quand même un édifice fécond dont les développements sont tout à fait substantiels

existant au regard des prémisses, on a effectivement construit quelque chose, on a gagné un savoir.

Le rapport à la vérité est en d'autres termes, ici suturé par la pure et simple référence à la valeur sans qu'on en demande plus, sans qu'on demande ce que c'est d'être vrai, bien sûr la pensée dite positiviste ou néo-positiviste aura là recours à la référence, mais ce recours à la référence en tant que ça serait l'expérience où quoi que ce soit de l'ordre d'une objectalité expérientielle sera toujours insuffisant. On ne saurait avec cette seule référence, expliquer ni le ressort, ni les parties, ni le développement, ni les crises de toute la construction scientifique.

Il nous faut nous rappeler pour avoir seulement une saine logique, nous ne pouvons complètement éliminer le simple rapport à l'Être au sens aristotélicien qui dit que le vrai, qu'il est, qu'il n'est pas, ou qu'il n'est pas qu'il est... J'appelle cette référence à l'être l'issue Russellienne, celle à l'évènement, qu'il est tout autre chose que l'objet. La gageure est tenue par Russell, la seule référence évènementielle, le recouplement spatio-temporel est une rencontre. Dès lors on définira le vrai comme la probabilité d'un évènement certain, le faux comme probabilité d'un évènement impossible.

Il n'y a qu'une faiblesse à cette théorie, à ce registre : c'est qu'il y a, et c'est ici que nous entrons en jeu, une sorte de rencontre qui est celle dont je parlais la première année après la répétition, c'est précisément la rencontre avec la vérité. Impossible donc d'éliminer cette dimension que je décris, celle du lieu de l'Autre où tout ce qui s'articule comme parole se pose comme vrai même y compris le mensonge, la dimension du mensonge contrairement à celle de la feinte, est d'avoir le pouvoir de s'affirmer comme vérité.

Dans la dimension de la vérité, c'est-à-dire de la totalité de ce qui entre dans notre champ comme fait du symbolique, la vérité avant d'être vraie ou fausse, selon des critères qui, je vous l'ai indiqué, ne sont pas simples à définir puisque toujours ils font entrer d'un côté la question de l'Être et de l'autre celui de la rencontre, justement avec ce qui est en question, avec la vérité.

La vérité entre en jeu, s'instaure et s'articule comme primitive fiction autour de quoi va avoir à surgir un certain ordre de coordonnées dont il s'agit de ne pas oublier la structure avant que qui que ce soit puisse se poursuivre valablement de sa dialectique, c'est ça qui est en question, c'est ici que devient

fascinant ce qui se poursuit comme oeuvre, comme étreinte, comme trame de ce joint d'abouchement de la vérité et du savoir.

Si nous avons fait si grand état des thèmes de Frege c'est qu'il tente une solution, une parmi les autres, mais celle-là spécialement révélatrice pour nous : d'aller dans un sens radical de ce que nous avons vu ou entrevu, grâce à certains de ceux qui veulent bien ici me répondre qu'au niveau de sa conception du concept tout est tiré du côté où ce qui va avoir à prendre valeur ou non de vérité est marqué d'une certaine sollicitation, réduction, limitation, qui est proprement celle qui fait qu'il a pu en tirer la théorie du nombre qui est la sienne.

Si on y regarde de près, le concept fregien est entièrement centré sur ce à quoi peut être donné un nom propre en quoi pour nous (avec la critique que j'en ai fait l'année dernière) se révèle le caractère spécifiquement subjectif au sens de la structure que nous donnons au terme de sujet au sens de Frege, ce qui caractérise comme tel le sujet de la science.

Si question il peut y avoir ce ne pourra être posé qu'à mon séminaire fermé, j'en ai indiqué assez pour rejoindre ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, à savoir : qu'il y a problème autour de la théorie fregienne, de la Bedeutung wahr - wahr est wahr que cette valeur de vérité s'il y a problème, c'est là peut-être que vous verrez en fait que nous pouvons apporter quelque chose qui nous donne, désigne d'une façon renouvelée par notre expérience le véritable secret : il est de l'ordre de l'objet "a". C'est au niveau de l'objet "a" en tant qu'objet qui choit dans l'opération du savoir, que nous sommes, comme hommes de la science, rejoints par la question de la vérité.

Ceci est caché parce que l'objet "a" ne se voit même pas dans la structure structure du sujet tel qu'il est édifié par la logique moderne que ce que notre expérience nous force d'y restaurer c'est là où la théorie précisément non seulement prétend mais se prouve être supérieure au mythe, c'est que c'est seulement à partir de là que peut être donné son statut, le statut du sujet dont on rend compte et qu'on constate, le fait d'être divisé, il ne saurait échapper à cette division.

C'est ici que s'introduit la structure du plan projectif pour autant que la surface en est autre et nous permet de répondre autrement de ce qu'i s'y occupe comme sujet et comme objet.

Cette bande de Möbius, je vous l'ai déjà montrée. Au cours des années passées, je vous ai donné les indications qui vous mettent sur la voie de

l'utilisation pour sa structure. Cette bande de Möbius une fois construite devant vous, vous savez comment ça se fait, elle n'a qu'une surface, pas d'en-droit ni d'en-vers.

Déjà la première fois que je l'ai introduite, j'ai fait allusion à ceci : comment cette surface peut-elle être "doublée" ?

Observez ici quelque chose d'essentiel : la structure de la sphère, sur laquelle vit toute la pensée, du moins celle qui est émergente jusqu'à l'entrée en jeu de la science, autrement dit : la pensée cosmologique qu'il bien entendu continue de faire valoir ses droits même dans la science, auprès de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent.

Il ne suffit pas d'avoir en matière sociale une prétention révolutionnaire pour échapper à certaines impasses concernant précisément ce qui est pourtant la racine de l'entrée en jeu d'une révolution quelconque à savoir : le sujet.

Je n'évoquerai pas ici un dialogue que peut-être j'ai déjà évoqué avec un confrère soviétique, j'ai eu confirmation par la suite que l'URSS est encore Aristotélicienne, c'est-à-dire que la cosmologie n'en est pas différente, que le monde est une sphère, que la sphère peut se doubler d'une autre sphère. Tout rapport du sujet à l'objet est un rapport à une sphère qui l'entoure et la nécessité est là comme réalité.

Quoiqu'on en pense, quelque chose qui se peint en conteau et qu'on appelle radicalement réaliste pour désigner le mythe de la réalité : c'est bien d'une réalité mythique qu'il s'agit, mais réaliste c'est abusif. Quant à savoir si Freud tombait ou non dans le travers de prendre la réalité pour la dernière ou l'avant dernière d'une de ces pelures, c'est avancer quelque chose d'abusif, s'il en était ainsi, Freud n'aurait pas opposé le principe de plaisir au principe de réalité.

C'est un fait que personne n'est arrivé à prendre conscience de ses conséquences à savoir ce que ça suppose quant à la structure. Qu'on voit combien est solidaire de l'idéalisme et d'un certain faux réalisme, je ne dirai pas de ce qu'on appelle le sens commun qui est insondable, le sens des gens qui précisément se croient être un moi qui connaît et qui fonde une théorie de la connaissance.

Tant que la structure est faite de ces sphères qui s'enveloppent l'une et l'autre, nous nous trouvons devant cette figure : sphère, sphère intermédiaire :

idées d'idées, d'idées, de représentation, et qu'au-delà de la dernière sphère nous pourrions admettre un au-delà de la dernière sphère. C'est autour de ça que tourne depuis toujours l'impasse de la théorie de la connaissance, la différence entre cette structure de la sphère et de la bande de Möbius, est que si nous nous mettons à faire la doublure de cette bande de Möbius, quand nous aurons fait un tour, nous serons de l'autre côté de la bande, il semble donc qu'il faut la traverser pour faire sa doublure. Doublure qui se forme en un tour, si vous en faites deux, vous l'enveloppez complètement, vous n'avez plus besoin d'en faire d'autre.

Elle est doublée avec cet élément qui est enchaîné, concaténation, terme essentiel a donné sa valeur non pas métaphorique mais concrète à la chaîne signifiante.

Seulement ce qui la double cette bande de Möbius, c'est une surface qui n'a pas du tout les mêmes propriétés, c'est une surface qui, si je la défais de cette bande de Möbius qui était bouchée avec elle, a pour propriété de pouvoir si je puis dire, en se doublant elle-même, accolant une de ses faces, appelons-la face bleue, pour ne pas dire l'endroit et l'envers, se coller à elle-même et la face rouge, être tout entière dans ce qui se voit à l'extérieur.

Voilà donc une surface qui a pour propriété la bande de Möbius primitive dans laquelle ces deux là ont été faites : une bande de Möbius que vous prenez, que vous faites, si vous découpez d'une façon équidistante à son bord, si vous faites une coupure vous feriez deux tours, vous trouveriez au centre une autre surface de Möbius et à la périphérie une bande avec deux faces et qui n'est pas une bande de Möbius ni une bande cylindrique, elle a une forme qui fait deux tours, elle est applicable à la surface du tore.

Nous avons une bande de Möbius qui est telle que, subissant une coupure typique faite d'une façon régulière et équidistante à son bord, nous aboutissons à quelque chose qui est la bande de Möbius, ce quelque chose qui l'enveloppe complètement en faisant un double tour, ce quelque chose n'est pas une bande de Möbius, mais qui enveloppe la bande de Möbius, d'où ce quelque chose est issu dans la mesure où cette bande résulte d'une division de la bande de Möbius, cette bande en tant qu'à la fois enchaînée à la bande de Möbius, mais en étant isolée, elle est applicable sur le tore. Cette bande, c'est ce qui pour nous structurellement, s'applique le mieux à ce que je vous définis pour être le sujet en tant que le sujet est barré.

Le sujet en tant qu'il est une part de ce quelque chose qui s'enveloppe soi-même, où en ce quelque chose ^{qui} peut suffire à se manifester dans ce simple redoublement,

car nul besoin que la bande de Möbius reste isolée au centre, enchaînée, puisque vous savez que cette bande, à la faire se redoubler je peux refaire la structure d'une bande de Möbius; ceci va nous servir d'appui pour définir la fonction du sujet. Quelque chose qui aura cette propriété essentielle : définir la conjonction de l'identité et de la différence, voilà ce qui nous paraît le plus approprié à supporter pour nous structurellement la fonction du sujet. Vous y verrez des détails, des finesses à mesure que je poursuivrai, c'est à savoir que vous pourrez y voir ce rapport de la fonction du sujet à celle du signifiant et la distance qui sépare dans un cas et dans l'autre ce rapport de l'identité à celle de la différence.

Dès maintenant, je vous indique que si la Bande de Möbius est elle-même l'effet d'une coupure dans un autre mode de surface que je ne puis introduire autrement, que j'ai appelé le plan projectif, c'est au prix d'y laisser le résidu d'une chute discale que je prends comme support de l'objet a en tant que c'est de sa chute que dépend l'avènement de la bande de Möbius et que sa réintégration la modifie dans son anture de chute discale, c'est-à-dire la rend sans endroit ni envers.

C'est là que nous retrouvons la définition de l'objet a comme non spéculaire, c'est en tant que vous le voyez qu'il se resuture, se recoloque. A sa place quelque chose d'autre dont les lois sont différentes de n'importe quel trou fait sur la sphère qui aussi bien définit sujet ou objet. Objet spécial.

Je regrette que la personne qui hier soir a introduit ce terme soit partie, elle a parlé de retournement, aucun emploi de ce terme ne saurait être tenu pour légitime s'il ne ressortit pas à cette référence structurale, à savoir : qu'il est d'une portée différente selon les structures, ce qui peut se qualifier de retournement, à quoi bon ai-je martelé la différence du Réel et du Symbolique que vous voyez s'incarner. vous avez vu comment l'imaginaire trouve sa place, c'est une sphère intermédiaire entre une sphère et l'autre, comment le faire sentir ?

Prenons la plus vieille façon de présenter les choses, elle est déjà dans Kant : un gant retourné et un gant dans le miroir ce n'est pas la même chose. Un gant dans le miroir c'est de l'imaginaire pour autant que vous le prenez pour l'image du gant qui est devant.

Vous pouvez voir que pour nos petites formes il en est de même parce qu'elles ont un endroit et un envers et parce qu'elles ont un axe de symétrie pour le plan projectif et pour la bande de Möbius, qui n'ont pas d'endroit ni d'envers ni de symétrie quoiqu'ils se divisent en deux, ce que vous avez dans le miroir est à questionner.

Quant à ce que vous avez dans le réel essayez de retourner une bande

de Möbius, elle aura toujours la même torsion, car en effet elle a une torsion qui lui est propre, c'est à ce titre qu'on peut croire qu'elle est spéculaire. Elle tourne à droite et à gauche.

Nous définirons le statut de sa spécularité, ça nous amènera à certaines conséquences.

Ce qui est important c'est cette fausses complémentarité du fait que nous avons d'une part une bande de Möbius qui est pour nous support et structure du sujet en tant que nous la divisons par le milieu, nous n'aurons plus ce résidu, mais nous aurons la bande torique applicable sur le tore et tant qu'elle est capable de resituer la bande de Möbius, pour nous \mathcal{S} .

Quelque chose se conjoint à cet \mathcal{S} c'est ^{"a"} en tant qu'il est considéré comme support de cet \mathcal{S} du sujet et d'autre part en étant chu, hyper trou, privilège qui laisse le sujet seul, sans recours de ce support qui est oublié et disparu.

Je ne soucie de savoir si ceux des psychanalystes à qui j'ai enseigné quelque chose transmettront proprement ce que je dis. C'est là le sens de l'épreuve que constituent les séances consacrées à un séminaire auquel je ne puis pas admettre autant de monde pour la raison que cette assistance même serait un obstacle à cette vérification.

S'il est vrai que l'aspiration première du sujet psychologique de présenter au désir de l'autre cet objet fallacieux qu'est son image de soi, nous ne saurions prendre de précautions trop rigoureuses pour ne jamais, sous une forme quelconque voir dans ce qui s'appelle la cure psychanalytique qui est une expérience proprement transcendante au regard de ce qui s'est exprimé jusqu'alors dans l'ordre de l'éthique, nous ne saurions jamais prendre trop de précautions pour définir les voies par où cette formule du rapport du sujet au désir de l'autre que je viens de donner, et qui n'a jamais été dans aucune doctrine philosophique dépassée, soit effectivement dépassée, franchie d'une façon radicale.

C'est pourquoi, faute de pouvoir être au 4ème mercredi où se poursuivront les débats qui se sont instaurés depuis 2 mercredis sur les formulations de Stein, je l'interrogerai pour que la balle en soit reprise, sur ce qu'il entend par ce prétendu masochisme imputé au patient dans la mesure où il se soumet à une règle sévère, pourquoi si vite aller pour définir le masochisme, nous pourrions dire au départ : "qu'il en veut", formule non pas vague, mais minima du désir.

Tout désir alors, serait-il d'être désir en en lui-même masochiste ? Si la question vaut d'être posée, elle vaut aussi de n'être pas tranchée trop tôt, surtout si nous nous souvenons de la formule que j'ai donnée en parlant du désir et de son interprétation, dans un certain sens ~~vu~~ les conceptions de l'expérience psychanalytique, le désir : c'est son interprétation. S'exposer à cette situation qui est vraiment fondamentale : que toute demande ne peut qu'être déçue, c'est là sans doute ce que le patient a ^à affronter mais ce qu'il ne saurait au départ savoir. Comme l'a si bien formulé un de mes interlocuteurs : l'analyste est le sujet supposé savoir, tout, sauf ce qu'il en est de la vérité du patient, bien plus qu'une situation s'établissant sur les données dont je vous indique ici le point : est-ce que le patient qui s'offre à l'expérience analytique ne nous dit pas : c'est vous qui

subirez si vous me demandez la vérité cette loi, que toute demande ne peut qu'être déçue, vous ne jouirez pas de ma vérité, c'est pour ça que je vous suppose savoir, c'est parce que c'est ça qui vous oblige à être trompé.

La pulsion épistémologique, c'est la vérité qui s'offre comme jouissance et qui sait par là être défendue car qui pourrait jouir de la vérité ? Pulsion plutôt mythique, laissez-moi accoler ces deux termes en un seul mot, et recevez psychanalystes l'investiture de ce qui vous est imposé, l'adjectif "la plutôtmythique" le patient nous fait déchoir de la position pyrrhonienne. Vous voudrez en savoir plus : le désir le plus méconnaissable, prédicat que vous m'attribuez, que vous qualifiez.. Je triomphe, sans doute y a-t-il là comme Stein là perçu, la pointe et la naissance d'une culpabilité chez le patient, mais si vous vous acceptez comme juge, vous voilà rejeté, sujet dès lors dans l'ambiguïté d'avoir à se juger. Le glissement harmonique de la langue : "se juger".

Sans doute ici du même coup là, l'avertissement de n'avoir pas à aller trop loin, car dit le patient : vous me rendez masochiste, c'est-à-dire amoureux de votre angoisse que vous prenez pour une jouissance, je suis devenu l'autre pour vous et si vous n'y prenez garde, vous ne pouvez que jouer tout de travers, car il suffit que je m'identifie à vous pour que vous voyez bien que ce n'est pas de moi que vous jouissez.. La vérité est passée dans le réel - réalité - c'est ce que je choisis en vous pour sanctionner cet effacement.

Ainsi l'idée d'un être subsistant et saisissable, refondant les relations de sujet à sujet, est proprement le terrain savonneux, le piège sur lequel au départ une théorie insuffisante s'engage irrémédiablement et c'est pour ça qu'il est pour nous si souhaitable d'élaborer la structure qui nous permette de concevoir d'une façon radicale comment il est possible que le progrès, de celui qui s'offre dans la position de sujet supposé savoir et qui doit pourtant initialement et de façon pyrrhonienne renoncer à tout accès à la vérité.

Cette formule nodale qui est celle où s'exprime la position du pyrrhonien, ou du sceptique pyrrhon étant le chef de file de ces sectes philosophiques que j'ai appelées à l'occasion écoles pour bien rappeler qu'autre chose était la pratique de la philosophie dans un certain contexte : celui où s'achevait un certain ordre socialement défini du monde antique ; songez à ce qu'était la discipline de ceux qui de ceux qui s'opposaient précisément dans l'introduction de tout

prédicat de quelques question que ce fut sur la vérité, non seulement de repousser par ni.. ni.. les membres d'une alternative, mais de toujours se défendre contre l'introduction même de la disjonction, celle-là plus apparemment s'imposant le refus précisément de franchir la barre de son établissement et de rejeter tout ensemble les deux membres de la disjonction.

La position fondamentale d'un sujet comme s'imposant son propre arrêt au seuil de la vérité, est ici quelque chose qui mériterait sans doute plus longue explication, retour sur ces textes, espoir insuffisant plein de problèmes, mais dont pourtant la lecture d'un Sextus Empiricus peut nous donner toute l'ampleur, celle qui ne sentouche pas à en lire quelque manuel résumé, mais à suivre au détour d'un texte qu'il faut effeuiller page par page, le style, la pointe, la réalité du jeu qui y était engagé, ce n'est point pour rien qu'ici j'avance cette référence que je donne comme visée aux plus studieux ("les sceptiques grecs" de V. Brochard, fruit d'une méditation réelle dans un esprit moderne) ce n'est point par hasard que je le mets ici comme devant être mon sujet qui ne doit pas être pour rien dans l'énorme assistance que je recueille, à savoir : "le Pari de Pascal".

Le Pari de Pascal, j'espère qu'il n'est nul d'entre vous qui avant aujourd'hui n'en ait eu quelque vent, je ne doite pas que le Pari de Pascal ne soit quelque chose, j'entends comme objet culturel infiniment plus diffusé qu'on ne le suppose et si on s'émerveille qu'il y ait eu quelques textes de philosophes, si je devais vous donner la bibliographie, j'arriverais assez vite à l'épuiser quand j'aurais atteint une cinquantaine de références du côté de ceux qui écrivent, j'en aurai vu le bout tout ce qui a été dit (je regrette d'avoir à énoncer une formule si déprimante, je le regrette d'autant plus que ceci intéresse la réputation d'une corporation dite philosophique) ne va pas bien loin.

Je n'irai pas pourtant sans vous recommander tel article qui se recommande par le procédé excellent d'un départ au niveau, je ne dirai pas du texte, mais de l'écrit, de ces deux petits papiers que Pascal a laissés, ce qu'on pourrait appeler son griffonnage; partant de là il est nécessaire de n'y point voir quelque chose qui aurait été achevé à notre adresse mais qui pourtant mérite d'être retenu, une sorte de substance réelle concernant cette singulière réalité incorporelle qui est proprement celle dont j'essaie avec les ressources d'une topologie élémentaire de faire valoir pour vous, ce que nous pouvons tirer au niveau de nos articulations, à ce titre, l'article de H. H. Gouillé paru dans une revue italienne dont j'aimerais

vous laisser l'indication : "Archivio di Philosophia - nov. 63 - "Le Pari de Pascal".

Des remarques de mérite ont été données par le bon Bachelier et peuvent se lire, je n'en dirai pas autant de l'article de Dugua et Riquier en 1900. Depuis, les choses ont été reprises dans ce que nous appellerons le pari au niveau du plan de l'autre.

Doit-on parier, comme Pascal l'indique, si tant est que c'est ce dont il s'agit ? Ce qu'aurait de certain le bien de notre vie conçu à son niveau le plus ordinairement pour l'incertitude d'une promesse dont l'articulation de Pascal semble orientée à nous montrer là sans mesure au regard de ce que nous abandonnerions, autre direction dit-on, invite au pari de la croyance. Discernez dès maintenant ce qui se propose dans l'avancée de quelque chose qui n'est pas si loin de la conscience la plus commune, cette vague angoisse de l'au-delà qui n'est point forcément un au-delà de la mort, ne sent-il pas qu'elle existe pour se supporter dans toutes sortes de références qui pour les plus exigeants, prennent forme dans ces espoirs auxquels on se consacre et qui ne sont dans cette perspective, au regard de la religion, que quelque chose que pour le moins nous qualifierons d'analogie.

Dans un chapitre court et substantiel, l'auteur du "Dieu caché, " M. Goldman ne semble pas pour lui répugner à faire du Pari de Pascal, le prélude de ce que le marxisme engage dans la venue du prolétariat. Elle est un peu trop apologétique la portée d'un chapitre dont la valeur de discussion est assurément enrichissante, assez pour que nous puissions mettre cette part de l'entreprise au-dessus du bricolage.

Mais il me semble que nulle part, personne ne s'est avancé dans ce texte du Pari de ce point de vue, que ce n'est pas un "on " qu'il s'agit de convaincre, que ce pari est le Pari de Pascal lui-même d'un je, d'un sujet qui nous révèle sa structure. Structure parfaitement contrôlable et à contrôler, non pas de tel incident qui la confirme dans le contexte biologique. Lest gestes de Pascal dans une vie dont on a raison de manifester les faces extrêmement complexes, les gestes tels qu'ils s'achèvent dans l'approche de la mort, dans tel voeu qui peut nous paraître exorbitant, d'être emmené aux incurables pour achever son existence, ce serait bien vite l'épingler ^{de} relever la thématique masochiste.

Si un sujet, une pensée, qui s'est si admirablement distinguée, vous allez le voir dans une formulation stricte de position essentielle, nous livre en quelque sorte sa structure, c'est là quelque chose qui pour nous n'a qu'à être relié aux autres points où la structure du sujet en tant que telle est par lui manifestée et si nous avons le bonheur de voir s'affirmer, sans qu'au reste rien ne dise qu'il y a un quelconque message, car ces petits papiers nous les avons parce que après sa mort - la mort n'est peut-être pas une limite de l'au-delà, mais une des limites les plus faciles à faire pour faire les poches - on a fait les poches de Pascal.

Profitons-en !

ICI nous avons quelque chose qui permette d'articuler un des plus singuliers projets, une forme d'entreprise les plus exceptionnelles qui nous ait jamais été donnée, et qui peut passer pour être le plus banal.

"Infini rien (commence-t-il)

"Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimensions, elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.;

"L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie; le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant.

"Ainsi notre esprit devant Dieu, ainsi notre justice devant la justice divine.

"Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini.

"Il faut que la Justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

"Nous connaissons qu'il y a un infini et ignorons sa nature comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre mais nous ne savons ce qu'il est, il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Cependant c'est un nombre et tout nombre est pair ou impair. Il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini.

"Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

"N'y a-t-il point une vérité substantielle voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ? ..."

Telle est l'introduction développée dans la suite, je vous prierai de vous reporter au texte dont le départ est proprement que Pascal penseur si vous le voulez religieux intégré, la pensée que réprouvés comme élus, sont entièrement à la merci de la grâce divine, n'en pose pas moins pourtant comme démarche inaugurale que Dieu, d'aucune sorte de façon et jusque dans son être, ne saurait être connu. Il pointe même à proprement parler qu'on ne saurait de par le pouvoir de la raison savoir s'il existe; l'important, je vais j'espère vous le montrer et je ne pense pas apporter pour quelques-uns d'entre vous quelque chose de si surprenant, vous avez entendu parler des problèmes de l'existence pour que vous ne soyez pas surpris, si j'indique en passant faute de pouvoir m'y arrêter que l'important n'est point tant ce suspens en tant qu'il est radical, que dans la division qu'il introduit entre l'être et l'existence. Ce "il existe" qui fit tellement de difficultés à la pensée Aristotélicienne pour autant qu'après tout l'être posé se suffit, il existe parce qu'il est être, mais pourtant l'intrusion de la révolution religieuse, celle du judaïsme pose, je parle parmi les philosophes, la question de savoir comment caser ce suspens de l'existence en tant qu'il est nécessaire pour une pensée religieuse d'en remettre à Dieu la décision.

Cette impossibilité de caser d'une façon catégorisable la fonction de l'existence au regard de l'Être c'est celle-là même qui aura à rejaiillir sur Dieu lui-même, à nous arrêter sur cette question de savoir s'il suffit de dire de Dieu qu'il est l'Être suprême. Pour Pascal, la question est tranchée, un autre petit papier cousu dans une doublure : "non pas Dieu des philosophes, mais d'Abraham de Jacob"; nous montre le pas franchi : qu'il ne s'agit point de l'Être suprême. Dès lors, déclassé des questions préliminaires qui rendront assurément précieuses toutes références à une donnée comme constituant suffisamment de par soi-même une certitude. M.M. DUGUA ET RIQUIER à la fin de l'article s'interrogent comme pensée d'une expérience... "Vous ferez table rase de vos conceptions du bonheur"... Le refus de parier pour". "Prendre croix" "paire ou impair", "croix ou pile" (Il ne s'agit pas de la croix chrétienne)

"Que gagnerez vous ? par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez défaire nul des deux.

"Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix car vous n'en

"savez rien. Non, mais je les blâmerai d'avoir fait non ce choix, mais "un choix car encore que celui qui prend croix et l'autre soient en

"en pareille faute, ils sont tous deux en faute; le juste est de ne point parier.

"Oui, mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqués. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons; puisqu'il faut choisir voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ? Pesons le gain et la perte en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez vous gagnez tout, et si vous perdez vous ne perdez rien : gagez donc qu'il est sans hésiter. Cela est admirable. Oui il faut gager, mais je gage peut-être trop. Voyons puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avait trois à gagner?.

"Il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer) et vous seriez imprudent lorsque vous êtes forcé à jouer de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur et cela étant quand il y aurait une infinité de hasards, dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux et vous agirez de mauvais sens, en étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards, il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner : mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain. Il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant..."

Peuple passez moi mes pantoufles, je lui ai réglé son compte.

Ceci après tout donne une note qui n'est jamais tout à fait absente de ceux qui ont poussé plus loin l'analyse du Pari de Pascal auquel je ne vais pas manquer de joindre à ce que je vous ai cité : le chapitre de M. SOURIOU dans "l'ombre de Dieu". Vous y verrez des aperçus tout à fait suggestifs et valables dans notre perspective

au regard de la façon dont il convient de manier ces témoignages.

Un Pari, on a dit sur ce pari beaucoup de choses et en particulier qu'il n'en était pas un.

Nous allons voir ce qu'est un pari, ce qui fait peur au départ, c'est l'enjeu et la façon dont Pascal en parle, examinons ce point et disons : Dieu est ou il n'est pas .

"Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à l'extrémité de
"cette distance infinie, ou il arrivera croix ou pile.."

Jamais cette distance infinie , ce qu'elle veut dire, n'a jamais été pris en considération : "par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, par raison vous ne pouvez défaire nul des deux. Ne blâmez pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien. Non (dit l'interlocuteur) je les blâmerais d'avoir fait non ce choix, mais un choix, car encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute ils sont tous deux en faute; le juste est ne ne point parier.."

"Vous avez deux choses à perdre..." personne ne s'est aperçu qu'il s'agit de les perdre, le vrai et le bien.

" Deux choses à engager votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude..." Quand on engage quelque chose dans un jeu qui se mène à deux, il y a deux mises, votre raison et votre connaissance. La seconde qui n'est point mise par votre partenaire.

Plus tard on discutera sur ce qui est en jeu : savoir juger qui il est sans hésiter,"si vous n'avez qu'à gagner deux vies pour une vous n'aurez qu'à gager"

Il nous est permis dans une formule dont il importe de ne pas méconnaître le texte : "une infinité de vie.." d'abord, ce qui déplace les ^{conditions} ~~les conditions~~ de l'enjeu.

une vie d'une part, et d'autre part ce que Pascal appelle une infinité de vie, et ensuite : une infinité de vie infiniment heureuse. C'est ce que nous reprendrons lorsque nous étudierons ce que signifie un tel pari.

D'abord, je voudrais interroger sur ceci qui n'a point été retenu : ce que veut dire : engager sa vie, et comment elle est mise dans le jeu. Nous voyons Pascal y faire allusion à plusieurs étapes de son raisonnement. "Qu'elle ne peut pas être engagée de la façon dont il conviendra de la gager, si au terme le pari est perdu. Vous aurez donc perdu votre vie mais là pourtant vous ne perdez rien"

Singularité de ce rien; d'abord il s'agit d'une vie au moins pour un temps dans

le cas moyen, une vie que vous aurez vécue, cette vie est évoquée à d'autres moments comme comportant plus d'un plaisir qu'il qualifie d'empesté, mais qui n'en est pas moins d'un certain point puisqu'ils feront obstacle à ceux de ce raisonnement; l'ambiguïté de cette vie entre ceci : qu'elle est le coeur de la résistance du sujet à s'engager dans le pari, mais que d'autre part, au regard de ce qu'il s'agit dans le pari, elle est un rien, ce qui doit être retenu pour nous faire nous interroger sur ce qui distingue ce rien. Ce rien a tout de même cette propriété : qu'il est l'enjeu quand nous allons voir , quand il s'agit concernant un pari : cette remarque et quelque chose qui nous permettra de donner sa véritable place dans la structure à ce prétendu rien de l'enjeu.

Si nous franchissons le terme "du discours" de pascal, Pascal à celui qui vient à consentir à se soumettre aux règles du pari, dit pourtant : vous ne pourrez croire que les effets de mon pari, s'identifie à la croyance. La réponse de Pascal "abêtissez-vous" qui faisait horreur à M. Cousin, le premier à l'avoir extraite, cet-abêtissez-vous est pourtant assez claire il est exactement ce que nous pouvons désigner par le renoncement aux pièges et aux enveloppes à l'habillement du narcissisme au dépouillement de cette image, la seule que n'ont pas les bêtes, à savoir : l'image de soi.

Ce qui tombe, ce qui choit au but proposé d'une certaine ascèse, d'un certain déchirement, c'est ce qui relie dans sa situation, dans l'être au niveau de ce qu'il s'en affirme au champ de l'Autre, donc le sujet relève de la méconnaissance de soi. Est-àce à dire que nous devons prendre pour égal et néant le rien qui reste comment pourrait-il alors jouer son rôle d'enjeu, ce rien ? J'introduis la question : ne pouvons-nous pas l'identifier à cet objet toujours fuyant, toujours dérobé, à ce qui est après tout espoir ou désespoir, l'essence de notre désir, à cet objet innomable, insaisissable, inarticulable et que pourtant le pari de Pascal nous permettra d'affirmer, selon la formule de Platon, ce qu'est l'être "a" comme cause du désir et valeur qui le détermine, voilà ce dont il s'agit dans l'enjeu pascalien.

Qu'es—ce qui nous permettrait de le confirmer, le fait qu'il est engagé comme enjeu dans le pari; il convient de débrouiller les obscurités concernant le pari.

Un pari c'est un acte auquel beaucoup se livrent, je dis c'est un acte,

Il n'y a pas en effet de pari sans quelque chose qui emporte la décision, cette décision est remise à une cause que j'appellerai la cause idéale et qui s'appelle le hasard.

Aussi bien fait-on très attention d'éviter ici l'ambiguïté qui consisterait à enserrer le pari de Pascal dans les termes de la moderne théorie, non encore née à cette époque de la probabilité. La probabilité est ce que le développement de notre science rencontre au dernier terme d'une certaine fin d'investigation du réel et pour manifester la permanence de la présence de cette ambiguïté dont j'évoquais le profil concernant le rapport à l'Être, je ne puis que rappeler comment se marquent les différences des esprits qui n'est point une remarque psychologique, mais une référence à la structure du sujet.

Max Born, Einstein, pour qui cette dernière réalité ne serait qu'un joueur de dés. L'attachement visé et proclamé de la part d'un esprit qui engageait la plus haute autorité scientifique, de son temps pour un être malin mais qui ne trompe pas, une certaine forme subsistant au centre d'une pensée scientifique d'un être divin. Ceci ne peut être défini qu'au moment de ce franchissement radical de Pascal, le terme opposé "un hasard défini". Qu'est-ce que le hasard, se rattachant essentiellement à la conception du réel en tant qu'impossible, impossible à quoi ? impossible à interroger. Impossible à interroger parce qu'il répond au hasard.

Qu'est-à-ce à dire de cette forme du réel ? Nous pouvons considérer ne serait-ce que pour un instant pour situer le sens de ce que nous articulons, la mesure, la limite, le point d'accélération de la science que nous finirons par rejoindre. Le point où il n'y a plus rien à en tirer qu'une réponse au hasard.

La science n'est point achevée mais la progressive montée d'une pensée qu'on appelle très proprement indéterministe pour autant que le niveau du réel que nous interrogeons nous oblige, peu nous permettre de suggérer cette perspective où s'inscrirait le savoir scientifique, s'il est ce que je vous dis, c'est-à-dire : renonciation au connaître, du même coup à l'Être n'est point dans la mesure où ce dont il s'agit c'est de construire sous forme des instruments scientifiques ce qui est au cours de cette visée de rejoindre au réel; le point de hasard nous a été commandé comme instrument qui soit capable de le rejoindre ; qu'est-ce qu'un dé ? Sinon un instrument fait pour faire surgir le pur hasard de l'investigation du réel. Tous nos instruments pourraient n'être conçus que comme l'échafaudage grâce à quoi à pénétrer plus avant, nous arrivons jusqu'au terme du plus absolu hasard.

Je ne dis point que je range en cette matière sans doute qui ne pourrait être articulée qu'à une façon bien précise, qu'à une élaboration, qu'une étirement avec la physique. Nous sommes à un niveau plus élémentaire.

Est-ce que avant que naisse cette théorie de la probabilité elle assure à son registre son sérieux scientifique, nous ne devons pas nous interroger, sur ce que signifie la première spéculation sur le hasard. Ouvrez n'importe quel livre : "le hasard" de Borel qui ramasse quelques objections, questions absurdes, rien de plus intéressant pour nous.

Vous y verrez que pour ceux qui commencent à donner corps, forme à ces questions sur le hasard, quand je dis corps évoquant cette indétermination de notre science il me vient en écho la formule que dans le repérage sur ce mur de hasard, notre science dans ses instruments donnerait corps à la vérité.

Qu'est-ce qui entretient hante, taquine au niveau le plus accessible et le plus élémentaire ce jeu du hasard, les singes dactylographes au bout de plein de temps auront-ils écrit avec leur machine un vers d'Homère ? Quelle est la chance d'un enfant qui ne connaît pas l'alphabet et qui range en ordre les lettres ? Quelle chance y a-t-il qu'un poème sorte d'une suite de coups de dés.

Ces questions sont absurdes. Toutes ces éventualités, aucune objection à ce qu'elles se réalisent du premier coup. Simplement que nous y pensions quand nous introduisons cette fonction du hasard prouvant ce que signifie pour nous la visée de cette cause, elle vise à la fois ce réel dont il n'y a rien à attendre, ce qu'un poète en 29 écrivait dans une revue introuvable "Être mal aveugle et sourd" "le Dieu privé de sens" et en même temps il en attend de se manifester comme un sujet. Ou nous venons nous-mêmes si les enjeux sont égaux qu'ils se font toujours se dont on parle pour commencer, disons ce qui est en jeu dans un jeu de hasard : que les chances ou encore l'expérience mathématique (terme impropre) soient égales à $1/2$, ici commence ... qui vaille la peine d'être joué. Pourtant il est clair que si la chance est $1/2$ vous ne ferez à partir de mises égales, que récupérer la vôtre, ce qui ne veut rien dire. C'est donc qu'il y a dans le risque, quelque chose d'autre qui est engagé. Ce qui est engagé, ce qui est à l'horizon subjectif de la pulsion du joueur, c'est qu'au terme de l'acte, car il faut qu'il y ait acte de décision, les termes de ceci qu'il faut d'abord qu'un certain cadre signifiant ait défini les conditions, une réponse pure dont l'équivalent de ce qui en effet est toujours engagé comme rien, puisque la mise est mise là pour être

perdue, qu'elle incarne ce que j'appelle l'objet perdu pour le sujet perdu dans l'engagement du signifiant et qu'au-delà une autre chaîne supposée être signifiante d'un autre ordre de sujet, livre quelque chose qui ne comporte pas l'objet perdu de ce fait dans la séquence réussie nous la rende, telle est le principe pur de la passion du joueur. Il se réfère dans un certain au-delà qui est celui que définit le cadre du jeu, se réfère à un mode de rapport autre du sujet au signifiant qui ne comporte pas la perte du "a". C'est pourquoi il est capable s'il est joueur, et pourquoi le déprécier, si vous ne l'êtes pas vous n'avez aucun doute sur les témoignages les plus importants de la littérature qu'il y a là un mode existentiel si vous ne l'êtes pas ce que peut être de ne pas savoir à quel point vous l'êtes, que vous le veuillez ou non vous êtes engagé dit Pascal.

Il faut nous arrêter un instant sur la façon dont avant le Pari, Pascal a essayé de donner substance à cette référence qui peut vous paraître hardie, de la présence de l'objet qui se retrouve dans la séquence hasardeuse, je vous expliquerai la prochaine fois pourquoi Pascal dans le Pari n'aurait pas évoqué pas qu'un jeu, spécialement celui-là, pour un janséniste, se joue en plusieurs coups, une chose à l'époque où il commençait à écrire les pensées, (personne ne pouvait savoir s'il avait écrit les petits papiers) une chose avait été par lui travaillée, dont il était très fier, essentielle à rappeler dans la triade des 3 temps du Pari.

Pyrrhonien - nul accès à la vérité

Géomètre - géométrie du hasard

C'est ^{dans} de ces termes que Pascal s'adresse à la Société mathématique parisienne devant laquelle il présente certains des résultats de son triangle arithmétique, il appelle lui-même stupéfiante cette capture, ce licol par lui passé de la géométrie au hasard. Il dialogue longtemps avec Fermat dont les positions, dans la magistrature de Toulouse distraient de la stricte fermeté nécessaire aux spéculations mathématiques; ils ne sont point d'accord sur la valeur des parties. Fermat entend les traiter au nom de la probabilité, c'est-à-dire de la série des coups à ranger selon la suite des résultats combinatoires. Croix ou pile. Pascal a un autre procédé ce qui s'appelle la règle des parties. Je vous conseille de vous mettre à la lecture de Brunswig, à la lecture de ce qu'il en est non seulement de la règle des parties, mais du triangle des mathématiques, vous verrez que ça ne se livre

pas tout de suite encore que Descartés le présente, une partie se joue en deux coups. Ceci suppose que les mises sont là. Disons provisoirement qu'elles sont égales, on joue un coup, je gagne, mon partenaire désire arrêter la partie, je souligne cette scansion qui est abrégée de Pascal, qui parle tout de suite d'un commun accord nous la reverrons sans qu'un accord mérite d'être interrogé, je suis d'accord. Est-ce que nous allons puisque personne n'a gagné, si le hasard dont il s'agit c'est que deux fois la piécette sort tout de suite.

Je n'ai pas gagné, pourtant Pascal dit et affirme tout un développement qu'il donne à l'articulation dont il va s'agir, tout son poids. Il en résulte une théorie mathématique, . Pascal dit "ainsi doit raisonner le gagnant pour donner son accord il doit gagner une partie" ceci n'est rien auprès du Pari puisque le pari c'est que j'en ai gagné deux, pourtant ça fausse quelque chose, car si nous jouons la seconde ou bien je gagne le tout, l'enjeu, ou bien si c'est vous qui gagnez nous sommes au même point qu'au départ, c'est-à-dire que si nous nous séparons d'un commun accord chacun reprend sa mise.

Pour consentir, moi qui suis gagnant à l'interruption du jeu il y a ceux qui partent et ceux qu'il faut répartir. Ou bien je reprend ma mise ou je prends le tout, prendre la moitié de votre mise, c'est de là que Pascal part pour donner son sens à ce que signifie un jeu de hasard.

Ce qui n'est pas mis en valeur c'est que si ce n'est pas moi le gagnant qui trompe mon adversaire serait en droit de dire : vous n'avez pas gagné, vous n'avez rien à demander sur ma mise. La substance de la valeur de l'acte même du jeu séparée de la séquence de la partie, voilà où se désigne ce que Pascal voit dans le jeu. C'est un de ces objets qui ne sont rien, et qui peuvent s'évaluer en fonction de la valeur de la mise. Comme il s'articule, cet objet définissable, en toute justice dans la règle des parties, c'est l'avoir sur l'argent de l'autre.

Ces choses dans lesquelles je m'avance, vous verrez que nulle part n'est le pari de ce que je vous ai dit aujourd'hui, puisque le pari est dans le pari de Pascal, sur l'existence de l'autre, que ce pari tient sur les deux lignes séparées par une barre : Dieu existe à savoir que non pas comme on le dit, Dieu n'existe pas

le pari de Pascal reste suspendu parce que si Dieu n'existe pas il n'y a pas de pari puisqu'il n'y a ni Autre, ni mise. Pascal avance la possibilité non seulement fondamentale, mais je dirai essentielle, structurale, ubiquiste, de toute structure

dans un sujet, que le champ par rapport auquel s'instaure la revendication du "a" de l'objet du désir, c'est le champ de l'Autre en tant que divisé au regard de l'être même, c'est ce qui est dans mon graphe comme S - signifiant du /



la position de I du champ idéal du grand Autre comme point de repère, peut s'organiser le statut de l'amour. Ce narcissisme on ne peut que l'explicitier, c'est-à-dire accentuer la différence dans ses quelques termes, ses repères, l'impasse qu'il y a à essayer de définir comme une fonction qui s'isolerait : la féminité.

Rien ici donne, ne se repère qu'en ce terme où il est un pôle féminin du rapport à la chose, et que féminin est ce terme de la vérité. Féminin est radicalement trompeur, sans doute les formes où il se présente, ceci nous servirait de départ pour repérer les trois distances où peut s'accommoder le champ de cette recherche que toujours, l'ambition des philosophes a signalé comme recherche de la vérité, le danger qu'assume l'analyste en prenant la place de guide, est-il celui que le mythe d'Actéon signale comme l'impossibilité de surprendre la méfiance où se dessine notre destin comme celui que commandent les trois Parques (Chlothe - Lachésis - Atropos), forme trinitaire du Dieu foncier, archaïque, ancestral, celui dont nous sépare l'autre révolution dont nous aurons à reprendre le repère à travers le Pari de Pascal qui accomode sur la fonction du père ce qui en contient dans une interdiction déterminée à l'endroit de la jouissance dernière. Déjà l'énoncé inaugural de la pensée de Freud nous signale l'importance de la suspension de toute sa pensée autour de cet interdit du père dont nous verrons apparaître tout à l'heure, sous une autre forme, la formule.

Dans les années qui ont précédé, c'est sur le Cogito cartésien que je vous ai appris à vous arrêter pour vous représenter comment se dessine la schize, l'Entzweung, le désir radical où se constitue le sujet. A reconnaître dans la formule du "je pense" lui-même, le point où se saisit la rupture de l'être du "je pense" lui-même, se s'affirme que d'un point de doute, c'est pour abrégé d'une façon plus sûre cette formulation plus pure de la même fonction du sujet, cette fois radicalement en fonction du désir que nous donne le Pari de Pascal.

Car assurément ce qui déjà dans le cogito cartésien Suffit à fonder l'être du sujet en tant que le signifiant le détermine comme en se saisissant au point ou autour de l'affirmation du "je pense" il se réduit à ce point de doute, il n'a plus aucun sens, sinon qu'à ouvrir les guillemets de la conclusion qui lui donne toute sa substance, le "donc je suis" comme contenu de la pensée pour autant qu'il rejette dans une retro-position le "je suis" du "je pense" - je suis celui qui pense et je suis..

Or ici nous retrouvons la voix de Freud :(à considérer) de ce doute est toute la substance de l'objet central qui divise ainsi l'être du "Je pense" lui-même, pour autant que dans ce doute Freud dans sa praxis nous fait reconnaître le point d'émergence de cette faille du sujet qui le divise, qui s'appelle l'inconscient.

Le point de suture, le point de fermeture, inaperçus dans le "je pense donc je suis" c'est là que nous avons à reconstruire toute la part élidée de ce qui s'ouvre si nous rouvrons cette béance sous forme de discours, qu'est le discours humain, ne peut apparaître que l'achoppement du discours qui se veut cohérent.

Pourtant ce qu'il y a au fond de ce discours n'est par là point saisi, discours du désir, me dit-on, mais qu'y a-t-il qui fasse que nous puissions dire que ce par quoi nous pouvons y suppléer c'est le tenant lieu de représentation . Vous entendez bien que c'est ici indiquer la place où fonctionne ce qui soutient comme divisé tout ce qui se réalise du sujet dans le discours, que c'est la place où nous avons à chercher la fonction de l'objet "a". Le doute de Pascal est encore en ce passage d'une opération de balance, doute du beau , je m'emploie à faire isoler ce plateau de la balance, c'est autour d'une mise à l'épreuve du savoir et de la vérité, ce qu'il en est ou non du vrai savoir.

Biensûr Heidegger a belle part à représenter ce qui est abandonné de fond irrémédiablement refoulé de l'Aletheia, l'Urverdraußung, c'est ainsi que nous pouvons l'identifier. Ce rappel est fragile, de représenter qu'un retour à une méfiance sans issue, conforme au terme employé à l'origine de la pensée grecque, c'est de l'Étheos qu'il s'agit, de l'éthique. Descarte installe en même temps qu'il révèle à son insu la division du sujet autour de l'opération de mise à l'épreuve. Opération négative impossible de reconnaître comment penchent les plateaux autour du vrai savoir, il n'en retire que la certitude de l'épreuve opérée, et que c'est dans ce doute du sujet que s'insère l'incertitude.

Pour reprendre et faire un pas de plus, il faudra qu'il ramène l'argument antique par où ce qui imprime dans l'ordre de nos pensées l'idée de perfection, se doit de garantir le chemin de notre recherche.

Assurément, on peut pointer et dessiner déjà ici la distance qu'il y a de prise au regard de l'argument ontologique dont vous reconnaissez pourtant ici la forme et qui pour avoir eu son prix dans l'exploration du champ de l'Être, ne mérite plus pour nous d'être resaisi que sous cette forme qui paraîtra certaine à qui sa réflexion aura assez montré que l'idée de perfection ne s'ébauche et ne se forme que sur le modèle de la compétition, de la bête de concours et que sa substance n'est pas autre que celle dont le porc peut rêver quant à l'obésité de son châtreur.

Je n'aime pas le vain blasphème et l'on doit savoir ce que je vise ainsi, ce n'est certes pas la visée d'un certain dévoilement concernant l'interrogation sur l'Être divin, mais celle où une certaine bataille philosophique s'obstine à rester enlisée; aussi bien il faut remarquer que la démarche de Descartes tire l'épingle du jeu du sujet au regard du Dieu supposé trompeur et qu'à se retourner vers l'autre Dieu pour lui rendre la charge entière, question importante pour nous de savoir si dans ce jeu puisque l'épingle est déjà retirée, ce privilège

que c'est bien le sujet qui doute et que même le Dieu trompeur ne saurait lui retirer ce privilège si celui-même vers lequel il se retourne n'est pas, comme Pascal l'a dit avant moi, dès lors un Dieu trompé.

Ce point sensible est important pour nous, qui dans notre recherche pour autant que c'est au piège de la forme idéale comme en quelque sorte pré-formé, antéposé au chemin où nous avons à guider la recherche du sujet est proprement celle où l'idéal de perfection a à se tromper. Ce qu'il y a à faire concernant l'image du Médecin, dit Platon, c'est l'image qu'il a du médecin dans l'âme, n'est-ce pas dire l'importance exacte qu'il y a dans la représentation que nous avons à nous faire de la nature de l'enjeu quand il s'agit de l'ordre de rapport à la vérité, seule accessible et définie par les conceptions où nous engageons l'expérience qui est- celle où le sujet est formé et dans la dépendance du signifiant comme tel. Voilà ce qu'a pu la structure du pari de Pascal quelque part en un de ces points nombreux où se préfigurent dans ce dialogue de Platon, ils sont bien loin de nous livrer une doctrine unilatérale de tout rapport de ce qui est, l'idée qui en donnerait naissance de tout ce qui dans l'être subsiste, nous trouverons des références pour nous orienter. Nommément, celle-ci : qu'entre l'Être éternel qui n'existe pas et ce qui naît et meurt, mais qui n'est pas le signe, la pierre de touche, doit nous être donné en ceci : que si le premier subsiste, il doit se supporter d'un discours invincible, c'est bien encore ce que nous cherchons à ceci près où ce discours est celui qui doit nous permettre de reconnaître dans ce champ qui est le nôtre d'une existence certnée entre la naissance et la mort, de ce que ce discours peut tenir qui soit de cet ordre : invincible. C'est ici que nous introduit le discours de Pascal.

Nul étonnement qu'il parte de cette référence à l'au-delà de la vie et de la mort, mais ce n'est pas comme il semble, mais comme tout un chacun s'en aperçoit et s'en scandalise, tous ces Messieurs de l'idéologie spiritualiste

se redressent et font la petite bouche , comment parler de ce qui est de la plus haute dignité en terme de ces joueurs qui sont la lie de la société ! Au temps de Victor Cousin, seuls les bourgeois ont le droit de se livrer à l'agio.

Ceux auxquels sera donné dans la société la charge de penser ce qui se passe, on pourrait avertir le peuple de ce dont il s'agit, de ce qu'on appelle la marque du progrès, sont priés de rester dans cet ordre de décence , auquel j'ai voulu donner son enseigne énorme, celle du porc chatré, autrement dit de rester dans les limites décentes de la pensée qu'on appelle : l'éclectisme. Avez-vous remarqué quand dans ce pari concernant l'au-delà Bascal ne nous parle pas de la vie éternelle, il parle d'une infinité de vies infiniment heureuses, ça fait toujours des vies, ça. Mais en fin de compte à les appeler ainsi, il leur garde leur horizon de vie, il dit est-ce que vous ne parieriez pas pour qu'il y en ait une autre.

Le bon Lachelier serait là, il dirait qu'il parierait pour avoir une seconde vie. C'est curieux, je ne lui reproche pas ce manque d'imagination, n'est-il pas vrai simplement qu'à courir son petit bonhomme de chemin d'éplucheur des champs, dans le Pari il nous invite à nous poser vraiment la question ? Cela ne vaudrait-il pas la peine d'engager un pari seulement avec quelque chance quant à cette vie entre la naissance et la mort ? Cette vie qui est la nôtre pour en avoir peut-être une seconde ? Laissons-nous arrêter un instant autour de ce jeu. Peut-être un peu plus armé que d'autres pour saisir ce qu'apporterait d'irréductible différence, franchissement que nous puissions penser ainsi car il faut que ces deux vies soient chacune entre la naissance et la mort. Mais il faut aussi que ce soit le même sujet . Tout ce qu'on aura joué précisément dans la première, nous pourrons le jouer autrement dans la seconde, mais nous ne saurons pas toujours pour autant quel est l'enjeu cet objet inconnu qui nous divise entre le savoir et la vérité, comment ne pas espérer que la seconde

mais nous ne saurons pas toujours pour autant quel est l'enjeu cet objet inconnu qui nous divise entre le savoir et la vérité, comment ne pas espérer que la seconde nous donnera vue sur la première, que pour un sujet le signifiant ne sera pas ce qui représente le sujet à l'infini pour un autre signifiant, mais pour l'autre sujet que nous serons aussi comment cet autre sujet ne pas espérer avoir le privilège qu'il soit la vérité du premier.

Ne voyons-nous pas en d'autres termes dans cette imagination fantôme du fantôme s'éclaircir ce qui sous le nom du fantôme joue au secret de cette vie qui est bien telle que nous n'en avons qu'une, que jusqu'à la fin l'enjeu peut nous être caché. Cette supposition implicite au pari telle que nous la lisons, si nous la lisons à la chandelle de l'irréflexion où se suspend tout notre sort.

Cette supposition qu'après la mort nous en aurons le fin mot, à savoir que la vérité sera patente, si oui ou non il y aura là pour la tenir le Dieu de la promesse, qu'est-ce qui ne peut pas voir que cette supposition implicite à toute l'affaire, c'est elle qui la met véritablement en suspens, pourquoi, après la mort, si quelque chose y perdure n'aurions nous pas encore dans la même perplexité le jeu pascalien concernant cette infinité de vie, multipliée par l'infinité d'un bonheur, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui se dérobe à la nôtre, et ne peut avoir qu'un autre sens qui n'a rien à faire avec la rétribution de nos efforts aveugles.

C'est bien pour ça qu'il est cohérent que l'homme dont la foi était tout entière suspendue à ce quelque chose dont nous ne savons même plus parler qui s'appelle la grâce, cohérent quand il déroule sa pensée concernant l'enjeu qui est celui du bonheur, à savoir de tout ce qui cause le périssable et l'échoué de notre désir. Cet enjeu du bonheur est de nature à rechercher sur le fond du pari, cet objet "a" que nous avons vu surgir de cet au-delà imaginable, de façon toute proche à seulement imaginer une vie seconde, ce n'est pas quelque chose que la pensée religieuse n'a pas déjà sondé. Ceci s'appelle la communion des saints. Nul de ceux qui vivent à l'intérieur d'une communauté de foi, qui a quelque rapport avec ce fondement du bonheur n'est sans être intéressé à ce que quelque part, ce bonheur soit conquis par d'autres de nous ignorés.

Cette conception est cohérente de ceci : que chacune de nos vies, nous autres du commun, n'est rien d'autre que le rêve suspendu au mérite de quelque inconnu,

et que ce qui s'exprime traditionnellement dans ce thème exploité par tout un théâtre qui va plus loin dans la dignité que vous ne pouvez sonder, si vous ne pensez pas que le théâtre de Shakespeare en relève dans le thème de la "vie est un songe".

Le pari signifie dans cette perspective le réveil, l'étrécissement même du rapport à l'autre que concerne cette doctrine de la prédestination et de la croix dans mon rapport de Rome où j'indiquais qu'au milieu des mille occupations futiles, les psychanalystes y tournent leur regard. Là était dessiné le point d'impact où nous pouvons ainsi qu'à la fin d'un article intitulé : "remarques sur un certain discours" auquel je vous prie de vous reporter, j'ai marqué le point où d'ores et déjà je désirais vous diriger au regard de la fonction de ce pari. Car maintenant nous pouvons voir ce que signifie ce pari, unique en ceci : que l'enjeu y est l'existence du partenaire.

Si Pascal peut mettre en balance quelque chose qui n'est point là tout mais l'infini qui s'ouvre à seulement savoir le reconnaître en ce point où nous avons appris l'année dernière à désigner substantiellement la fonction du manque, à savoir le nombre où l'infini n'est que le masque du véritable infini qui s'y dissimule et qui est justement celui offert par la dimension du manque, à le mettre en balance avec ce qui se désigne dans le champ du sujet comme objet, cause du désir ce qui se signale de n'être rien apparemment et de cette confrontation même du balancement porté au delà, au niveau du champ de l'autre où se dessine toute la mise en forme signifiante à laquelle Pascal nous dit vous ne pouvez pas échapper vous êtes embarqué déjà. De ce que le signifiant supporte tout ce que nous appréhendons comme sujet, nous sommes dans le pari, c'est à celui à qui il appartiendra comme il vint fut donné à Pascal de reconnaître les formes les plus pures, les plus voisines de cette fonction du manque, c'est là autour de cette ^{oscillation} ~~ixixixixix~~ frappante, l'autre, et le mettant entre cette question que j'ai déjà formulée et que je me permets de rappeler parce que certains ici s'en souviennent, cette question du rien peut-être et ce message du peut-être rien, que les réponses viennent à la première, sûrement pas rien. Je veux éclairer bien la topologie de ce qu'ici je désigne. J'y ai trouvé bien d'autres voies pour le faire saillir, mais j'aimerais prendre la voie neutre d'un logicien de la grammaire, il y a d'excellentes choses, d'autres médiocres. Dans un livre où on trouve un chapitre intitulé : référentiel vagaris (flottement)

Quelques remarques partant de ceci : qui est la position de Frege concernant la différence de ce qui est signe et de ce qui fait sens et de ce qui concerne le référent.

Au moment où cette parenthèse que constitue le pari de Pascal dans la suite de ma topologie, au moment où vous ayant montré dans le cross cap la surface où nous pouvons discerner, se conjoindre les deux éléments du fantasme, ceux qui ne fonctionnent qu'à partir du moment où la coupure fait que l'un de ces éléments l'objet "a" se trouve en position d'être la cause d'une invisible, indiscernable division de l'Autre, le sujet.

La question est par nous supportée dans ce modèle du pari, de concevoir non pas ce qu'est ce fantasme, mais comment nous pouvons nous le représenter. Il est bien clair que dans son émanence il est inabordable et qu'il s'agit d'expliquer pourquoi l'analyse permet de nous faire tomber dans la main le "a" dont il s'agit c'est pour autant à une autre forme celle d'une topologie, conjointement de la bouteille de Klein nous la livre.

La fonction de l'Autre dans cet Escheiung, possible qui ne saurait être représentation de l'objet "a" voilà ~~maxima~~ les dernières explications sur lesquelles s'arrêtera mon discours d'aujourd'hui.

Allons tout de suite à ce dont il s'agit, à savoir la croyance.

Quand je vous ai parlé de cette seconde vie où pourrait apparaître cette disjonction du fantasme, est-ce que vous ne vous êtes point fait la réflexion que ce serait là donner à notre existence ce jeu aux entournures qui permettrait de relâcher un peu son sérieux, il n'y a qu'un malheur c'est que cette seconde vie qui n'existe pas (que j'ai essayé de faire vivre pour vous à l'intérieur du pari de Pascal) et bien nous y croyons, nous ne parions pas. Mais justement si vous y regardez de près vous verrez que vous vivez comme si vous y croyez, ça s'appelle cette doublure qui fait les délices des psychologues qui s'appelle à l'occasion le niveau d'aspiration.

Rien de tel que les psychologues pour donner le statut à tous les immondices dont notre sort est perverti, ça s'appelle notre vie idéale, celle que nous passons notre temps à rêver mollement. Ce qu'il arrive dans les fonctions proportionnelles "Tom croit que Cicéron a dénoncé cathilda" la chose prend son intérêt de ceci : c'est que en raison d'une information ~~pernée~~ Tom croit que celui (comme dans les tragédies au XVIème ou aurait traduit : Thul et Thulius) il croit qu'il était

incapable d'avoir fait une chose pareille. Dès lors, qu'en est-il de la référence au signifiant / Cicéron quant à l'énoncé Tom croit que Cicéron a dénoncé cathilda, s'il sait que Thul qui est le même n'en a rien fait.

La façon dont il convient de mesurer à l'aune de la logique telle forme de grammaire, si dans la même forme vous substituez néanmoins une forme indéfinie, il paraîtrait donc d'avoir apacifié plus la référence, bien au contraire le référentiel vulgaris, à s'avoir, l'opacité qu'introduit la proportionnelle, il ne saurait s'agir de dire que la référence devient vague à partir du moment où vous dites : Tom croit que quelqu'un a dénoncé cathilda. On peut aller plus loin et s'apercevoir que ce n'est pas la même chose de croire que quelqu'un a dénoncé Cathilda et de dire que quelqu'un existe dont Tom croit qu'il a dénoncé Cathilda, double porte qui peut nous entraîner un peu loin.

Pour vous ramener à ~~ix~~ la question de l'existence de Dieu, ceci vous fera saisir la différence qu'il y a entre dire : il croit que Dieu existe, surtout si nous le trouvons dans le texte de quelqu'un qui nous dirait qu'on peut penser la nature de Dieu, Pascal nous dit qu'elle est non seulement inconnaisable mais impensable, donc qu'il y a un monde entre croire que Dieu existe parce que contrairement à ce que pensent les représentants de l'argument ontologique, il n'y a aucun référent de Dieu, mais que par contre dire concernant l'indéterminé que revient Dieu dans "je parle" que Dieu existe, c'est dire tout autre chose. Parce que ceci implique au-dessous de la barre Dieu n'existe pas, dire "je parie que Dieu existe" ~~maxix~~ il faut ajouter le "ou", on introduit ce référent dans lequel se constitue le grand Autre comme marqué de la barre qui le réduit à cette alternative de l'existence ou pas, à rien d'autre.

Or c'est bien ce qui est reconnaissable dans le message originel par où apparaît dans l'histoire celui qui change à la fois les rapports de l'homme à la vérité et de l'homme à son destin, s'il est vrai comme/pon peut dire que je vous le serine depuis quelque temps que l'avènement de la science, comme je ne suis pas le seul à le penser puisque Koyne l'a pensé, l'avènement de la science ne serait pas concevable sans le message du Dieu des Juifs. Message lisible en ceci : que encore mal dépêtré de ses fonctions de mage, en communication avec la vérité car ils furent en communication avec la vérité, il n'y a pas besoin de ces bégaies des 10 plaies d'Egypte pour le savoir, si vous avez les yeux ouverts vous verrez.

que la moindre de ces poteries qui sont inexplicablement pour nous le legs des âges antiques respirent la magie, c'est pour cela que les nôtres ne leur ressemblent pas. Si je mets au premier plan certains apologues du pot de moutarde ce n'est pas pour parader l'histoire du potier. Quand Moïse demande au messager du buisson ardent le secret il lui répond (la traduction est mauvaise) "je serais celui qui suis" Zsher - le "ce que".."je suis ce que je suis" ce qui veut dire tu ne sauras rien quant à ma vérité et entre ce "je suis" proposé et celui qui est à venir, l'opacité subsiste dans "ce que" qui reste comme tel, irrémédiablement fermé. Cette barrière sur le A, c'est là, à l'ouverture que nous venons frapper pour qu'en choit ce qui dans le pari de Pascal ne se conçoit comme rien de représentable, mais comme le réel du par transparence au regard de cette prime subjective de ce qui se profile de fumeux, d'incohérent, de rêve sur le champ de l'Autre, dans ce qui nous sollicite au réveil, à savoir que ce "a" c'est vrai qu'il est réel et non représenté et qu'il est là saisissable en quelque sorte par transparence, nous mêmes avons su organiser plus ou moins dans la rigueur signifiante le champ de l'Autre, ce "a" que nous connaissons bien parce que j'aurai à vous expliquer seulement maintenant son rapport au surmoi, c'est quand il est au delà de la paroi d'ambre, représenté par cet Autre suspendu autour de la pure interrogation sur son existence que le réveil c'est là ce qui permet de le faire choir non pas posé, mais anté posé par rapport au rêve de la croyance.

L'analyste au regard de cet autre donne la définition, je vous l'ai donnée, c'est là que la position de l'analyste est à définir, le partenaire, le répondant, celui à partir de quoi s'inaugure la possibilité de l'entrée dans le monde d'un ordre d'hommes qui ne soit point soumis à l'Eternel, leurre de fausse capture de l'Etre. dépend de la réalisation de ceci : que cet autre, que ce partenaire celui qui n'est pas celui dont nous tenons la place, mais avec lequel nous avons à engager la partie à 3, même avec un quatrième, l'autre sait qu'il n'est rien.

Docteur LACAN - 23 mars 1966

J'avais envie de reprendre contact avec l'ensemble de mon auditoire, après cette interruption dont je m'excuse. Il me fallait bien faire ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, à savoir : un voyage aux U.S.A. Il m'a semblé que vous attendiez que j'en dise quelque chose, j'essaierai de satisfaire au moins en partie, ce désir.

Avant de le faire, je tiendrai à mettre en avant, la bonne surprise, la satisfaction finale, que j'avais eue avant mon départ, pour dire de quoi il s'agit : de l'article de M. Tore dans les Temps Modernes, il est ici présent, le titre de cet article : "de l'interprétation ou la machine herméneutique". Article qui m'apporte grande satisfaction. Porte le nom de Tore celui qui relève si bien le gant de ma raison.

Pour qualifier cet article, qui est un véritable ouvrage, je pense qu'il est pour moi d'un grand encouragement de voir de la part de quelqu'un dont je ne spécifierais pas encore la qualité, de quelqu'un qui a mis au point quelque chose que je pointerai de cette façon : je ne trouve pas de meilleur terme que celui de détournement philosophique ou encore détournement de pensée. Quelqu'un de mon entourage immédiat avait cru devoir mettre au premier plan ce qui n'est pas sans courage, des éléments d'emprunt, pas forcément reconnus comme tels, par l'auteur, les éléments d'emprunt à mon enseignement. Il s'était attiré une certaine réponse dont vous pourrez mesurer l'inexactitude en lisant un numéro de critique. Le terme de plagiat avait été mis en avant dans cette réponse. Ce n'est pas là la question. Il y a longtemps que j'en ai parlé de cette question de plagiat pour souligner qu'à mes yeux il n'y a pas de propriété intellectuelle.

Après avoir été longtemps le confident du dessein particulier de mon enseignement, s'en servir dans une conférence en Amérique et dans un ouvrage à des fins qui sont contraires de celles qui constituent le fondement de la psychanalyse, mon enseignement prétendant rétablir la psychanalyse sur ses bases véritables, c'est cela que je qualifie de détournement de pensée.

L'article de M. Tore est la démonstration exacte de cette opération scandaleuse qui reflète le ton général de ce qu'à notre époque on appelle plus ou moins

vaguement la philosophie. C'est pourquoi j'hésitais à le qualifier de philosophe. L'opération qu'il fait n'ayant rien de commun à ce champ.

La distinction qu'il fait entre ce qu'il en est de l'interprétation psychanalytique, et ce champ vague et mou que je désigne comme les escroqueries de notre époque, qui s'appelle l'herméneutique, est l'opération que j'ai le plus souhaité de ceux qui m'écoutent. L'ouvrage de M. Tore à cet égard représente une borne essentielle sur laquelle on pourra se fonder concernant ce que j'ai voulu dire concernant l'interprétation psychanalytique.

En effet, si vous vous reportez à ce que j'ai avancé à la fin de mon séminaire de l'année dernière concernant la situation créée par l'avènement de la science, que cet avènement a été possible dans la mesure où une position était prise qui usait du signifiant si je puis dire, en lui refusant toute compromission dans les problèmes de la vérité, si l'on pense que de par cette situation est créé le champ de la vérité, la question est posée à la science par chacun de ceux qui se trouvent atteints par cette modification fondamentale, qu'en est-il de la vérité. Que c'est proprement sur ce champ de la vérité effectivement que la religion répond, mais qu'il est actuellement inéliminable de toute position philosophique de partir de ce fait de la distinction de l'opposition radicale de la religion et de la science, qu'il est impossible, qu'il est intenable comme peut le faire un Whitehead d'essayer de répartir les domaines de la science et de la religion, comme deux domaines distincts d'un objectif qui pourrait avoir quoi que ce soit de commun, que leur différence est précisément de deux abords radicalement différents de la position du sujet. Que dès lors il s'avère que si je dis que la psychanalyse c'est proprement l'interprétation des racines significantes de ce qui du destin de l'homme fait la vérité, il est clair que l'analyse se place sur le même terrain que la religion et est incompatible avec les réponses données dans ce champ par la religion pour la raison propre qu'elle leur apporte une interprétation différente.

La psychanalyse au regard de la religion est dans une position essentiellement démystifiante, et l'essence de l'interprétation analytique ne peut d'aucune façon être mêlée à quelque niveau de l'interprétation religieuse de ce même champ de la vérité. C'est dans ce sens que M. Tore en articulant ceci, jusqu'au point où il a démystifié la presque totalité de la réduction philosophique, dialectique hégélienne comprise, on peut dire que c'est un freudien, ceux qui méritent ce terme sont à compter sur les doigts.

Je vous donnerai les impressions de ce court voyage en Amérique, puisque j'y ai passé 28 jours.

Aborder d'une façon impromptue cette expérience, n'est pas très commode, il y a des conséquences pratiques, des projets dont je ne puis faire état qu'après en avoir parlé à mes collaborateurs.

C'est sur ce champ de la réalité psychiatrique universitaire que vous m'attendez, peut-être même m'attendez vous sur un souvenir de voyage. Prendre contact avec ce qui n'est un nouveau monde que pour moi, puisque j'ai attendu mon âge avancé pour y mettre les pieds. Je ne vais pas jouer au Kayserling à propos de cette rencontre. Je dirai tout de suite par prudence que le respect du réel me commande m'abstenir de jugement. Je pense d'ailleurs foncièrement que le bénéfice à tirer d'un voyage c'est qu'on voit au retour, ce qui vous est bien connu, familier, d'un autre oeil.

C'est là la véritable découverte d'un voyage. C'est en ce sens que ce voyage est une découverte, je ne sais où ira le fait que je vois les choses d'un autre oeil, ce voyage ne sera pas sans conséquence.

Comment essayer de dire ça ?

Mon premier sentiment là-dessus. Il s'agit dans ce que je vais dire, de mon expérience (vous voyez comment je le situe, il ne s'agit pas d'un jugement sur les Etats-Unis) il s'agit de ce que moi j'y ai vu et me laisse prévoir ce que je vais laisser tomber dans mon discours. Tendances, indications, le départ d'un tel effet, je vais essayer de le résumer en une courte phrase :

Il m'a semblé rencontrer un passé, un passé absolu, compact, un passé à couper au couteau, un passé pur, passé d'autant plus essentiel qu'il n'a jamais existé, ni à la place où il est installé, ni là d'où il est censé venir, à savoir : de chez nous.

Evidemment ceci peut venir d'un excès de tourisme, le fait qu'à New York je rencontrais des églises gothiques, à tous les coins de rues, que l'Université de Chicago à laquelle j'ai cru devoir aboutir mettant un terme à la série des six conférences que j'ai faites, je n'étais pas mécontent d'aller porter moi-même la parole qu'on voulait m'enlever.

L'université tout entière, je l'ai vue construite en gothique, une centaine de bâtiments d'un gothique parfait, je n'en n'ai jamais vu de plus beau, de plus pur, le faux vaut largement le vrai, je vous assure !

Nous savons que les méthodes universitaires dans tous les pays du monde, restent datées de l'époque gothique, la Sorbonne par exemple reste toujours structurée

de l'époque gothique où elle s'est distinguée par une violente opposition à ce qui pouvait se faire de neuf, par exemple contre St Thomas d'Aquin, petit audacieux novateur.

Quand je parle de la gothicité de l'Université, je ne dis pas qu'elle soit restée aux mêmes principes, elle a plutôt déchu. A l'époque gothique, on maintenait le principe de deux vérités. Quand on parlait de la religion c'était pour la séparer. Il y a une chose certaine : c'est que la Sorbonne n'était pas construite en gothique, tout au moins pas dans un gothique aussi parfait que l'Université de Chicago. J'avais le même sentiment que lorsqu'on voit entassé dans un musée, ces collections d'impressionnistes qui semblent comme exilés, prisonniers de cette atmosphère, de cette lumière parisienne de la fin du Siècle d'où ils sont éclos.

Des hordes de femmes et d'enfants défilent devant cette sorte d'éclat incomparable et déchirant qu'ils prennent de leur accumulation même, comme si c'était là que devaient échouer ces produits éclatants d'un art que nous avons dédaigné au moment où il surgissait. C'est notre passé qui se trouve là-bas, pesait lourdement sur quelque chose dans une société qui existe depuis longtemps pour avoir ses modes propres de culture, il y a de petits bourgeons, j'ai eu la satisfaction de voir un appartement meublé de ces poussées créatives intitulées : Pop'art. C'était un homme qui avait fait fortune dans une entreprise de taxis, qui se trouvait être le premier à financer ce groupe dispersé jusqu'alors. Ce personnage m'a fait un long discours pour m'expliquer comment il avait aidé, soutenu ce Pop'art, j'ai trouvé ça extraordinairement sympathique, quelque chose me semblait en rapport avec la Société qui le soutenait. J'en ai fait part aux gens très distingués que je rencontrais à New-York, j'ai senti une certaine réserve, on devait se demander si je ne poussais pas la plaisanterie un peu loin.

Ce que j'appelais la dominance du passé, je viens de vous l'illustrer dans des champs qui ne sont pas ceux qui nous intéressent, mais c'est peut-être que je ne voudrais pas trop en dire, que je voudrais épargner ce que je ne communique qu'imparfaitement, le mode d'enseignement, de la psychologie, de la médecine, le mode de vie les habitudes du psychiatre, cette extraordinaire facilité de la vie pour un psychiatre là-bas : on n'a pas besoin de se donner de la peine pour se donner de la clientèle, à partir de là, pourquoi se poser des questions ? Alors que tout va très bien : qu'on finit son ouvrage à 5 h, qu'on boit son whisky, qu'on lit un roman d'espionnage, et qu'on s'installe devant la télévision. Je ne reproche pas certaines commodités, mais il faudrait voir plutôt ce que ça peut comporter d'inertie, d'installation.

Quelques soient les apparentes, il ne faut pas croire que sur ce fond particulier, qui est peut-être l'envers de ces gratte-ciels, de cette verticalité monumentale qui est le privilège exclusif des banques, il n'existe pas autre chose, il y a à côté un monde horizontal : une mer de petites maisons de deux étages, imitées du style anglais, dans lesquelles vivent avec tous les agréments de l'existence un personnel considérable.

Detroit : 25 kms sur 18 kms, quand on cherche un restaurant, ça demande un temps considérable. A l'intérieur d'un réseau d'auto-routes on rencontre des allées avec les innombrables petites maisons, fort bien meublées, plutôt encombrées d'objets d'arts empruntés aux pérégrinations nombreuses à travers le monde. Voilà le style : inertie passéiste d'un passé singulier.

Cela m'a suggéré cette forme de question : qu'il y a une dimension du passé à définir comme radicalement différente de celle qui nous intéresse sous la rubrique de la répétition. Le passé dans lequel n'intervient à aucun degré la répétition, passé sans sous-jacence de répétition. C'est ce côté singulier, impressionnant qui est celui d'une pâte impossible à remuer. Ce n'est pas dit que ne n'ai rencontré là-bas de nombreuses occasions de dialogues sur les six auditoires que j'ai eus à : Columbia, Massachusset, Harvard, Detroit, devant le collège de professeurs, après cette cérémonie d'un déjeuner dans une salle confortable, qui se distingue par l'abstention de boisson vinique. A An Arbor, ville de 30.000 étudiants. A l'Université de Chicago. Public dosé selon ces différents endroits : peu de linguistes à Columbia, plus de médecins à Chicago, tout cela grâce à mon Ami Roman Jakobson organisateur de ce voyage.

Mon auditoire avait les réponses les plus pertinentes et les plus intéressantes lors des rencontres. J'ai eu le sentiment d'une grande ouverture à des choses que je leur apportais, qui leur étaient pourtant inédites, je parle du milieu universitaire, j'excepte, comme partout, ce que nous appellerons la : haute intelligentzia localisée à New-York où l'enseignement est inédit, mais loin d'être inconnu, New-York n'est pas l'Amérique, on sait ce qui se passe ici, et sa petite place n'est pas ignorée.

Mon sentiment confirmé par mes interlocuteurs, est que le champ est très large, où vous pouvez retenir l'attention, nouer des liens, élaborer des contacts suivis, enregistrer, publier, j'ai rapporté quelques échantillons de revues intéressantes à des universités avec des articles excellents, on peut dire que tout est à faire, on peut dire, que rien n'est à faire, car avec autant d'ouvertures, d'accueil, voire de succès, le sentiment général est qu'on ne changera rien, en aucun cas, à l'équilibre

actuellement atteint qui laisse suffisamment de liberté à chacun, aux entournures. Une personne entourée de collaborateurs, n'est pas empêchée de travailler, s'installe dans une coexistence, même si on aspire à un changement de style, à savoir le statut de l'enseignement de la psychanalyse, on arrivera à rien qui ressemble à un renversement de courant à un reflux de marée. Entre ce tout à faire et ce rien à faire, mon penchant est, ne serait-ce qu'à la façon de relever un défi, qu'il y a autre chose dans le monde, autre chose que l'Amérique, d'y faire quelque chose sous la forme de publication.

J'ajouterai la confiance qu'au cours de ce petit travel qui n'est presque qu'un petit trip, je me suis réservé 8 jours pour mon plaisir personnel.

Au lieu de l'Ouest, ne pouvant résister à la proximité d'un pays plein de magie qui est le Mexique, je n'y ai pas eu la vie d'un missionnaire, mais celle d'un touriste. Les choses que j'ai vues m'ont touché en deux points, on ne peut qu'être très impressionné de voir quelque chose qui est bien la religion antique de ces peuples qui sont toujours là, inchangés, le visage, j'oserais dire, le regard, tous ces indiens, toujours les mêmes, que ce soit ceux qui nous servent à pas discrets dans les couloirs des hôtels et qui habitent dans des cabanes de chaume, les Indiens qui ont la même figure figée dans le basalte ou le granit, ces fragments que nous recueillons de leur art, ces Indiens persistent avec la seule présence de ce qu'on appelle hiéroglyphes dont la reprise a été faite par les peintres contemporains ou les architectes.

A Chicago, il y a sur les murs d'une bibliothèque ultra-moderne, les 4 façades entières décorées de ce que nous pourrions appeler l'usage d'épaves, de ces formes signifiantes, ce qui se véhicule par là me semble à la fois énigmatique et en même temps si impressionnant dans cette sorte de lien invisible à travers une cassure irrémédiable qui subsiste entre les générations qui se lèvent, entre ces étudiants qui peuplent l'université à Mexico, la plus énorme de celles que j'ai vues, avec ces signes avec quoi quelque chose est à jamais rompu et qui sont là, réduits d'une façon visible, un rapport conservé avec ce qu'il y a de si sensible, de ce que nous savons de ces cultes antiques à quoi n'ont rien compris les premiers conquérants, partout visibles, accrochés en forme de breloques, les formes de la divinité, quelque chose qui n'est autre que : l'objet "a".

Peut-être aurais-je à vous le donner à titre d'illustration marginale, au milieu de tout cela, il est inutile de vous dire ^{ce} que j'ai pensé voir s'en esquisser comme conséquence.

Je me suis donné un mal énorme pour faire parvenir à un milieu non préparé à les recevoir, un certain nombre d'informations concernant le champ de la linguistique. Ce que j'ai pu avoir là-dessus de nostalgie après 15 ans de cet enseignement, j'ai mis ce petit milieu dans lequel j'opérais, au parfum, tellement, que maintenant il cavale à tous les coins de rue, impossible à distinguer, le mot : structuralisme. Il faudra procéder à un sérieux nettoyage pour dire quel est notre structuralisme.

J'ai eu la surprise aux Etats-Unis, de trouver une partie de mon programme étalée sur des murs; une dizaine de murs, des diagrammes contenant les dates, les points tournants, parfaitement expliqués dans chaque ligne de la classification des sciences, qui là-bas, si j'eus à l'enseigner, m'eût épargné bien des peines puisqu'ils sont au niveau du livre de poche !

Evacuation du passé. Ce côté d'inertie on pourrait en laisser la manipulation aux ouvriers de la pelle, il faut bien le dire : ceci n'est pas une perspective de mépris, ce qui apparaît là-dedans, de plus certain, c'est ce que ça dégage concernant notre propre essence à partir du moment où notre passé est là-bas, existant sous sa forme parfaite, il exista plus parfait qu'il n'a existé.

La création impressionniste est prise comme une mouche prise dans l'ambre, dans un statut qu'elle n'a jamais eu. Au regard d'un passé qu'on nous délivre, il y a un côté de nous-mêmes qui nous en reste, qui est bien : nous, et qui n'en est que le râtage pour avoir porté à la caricature. C'est à Mexico qu'il faut aller, devant une fresque qui s'appelle un rêve de Dimanche après-midi sur l'Alameda (sorte de Tuilerie de Mexico).

Voilà ce qu'on peut apprendre en allant aux Etats-Unis. C'est la figure de tout ce qui a été manqué au passé qui est là, figure rétro-active en quelque sorte, d'une adhérence à quelque chose qui n'a jamais été vécu, et qui comme tel, ne peut l'être, sous aucune forme, si on se laisse aller un peu à quelque mouvement que ce soit, celui de l'espoir d'une vivacité qui est une création, assurément tout ce qui vous restait d'un pareil contact c'est une impression vraiment écrasante de ce qui peut y avoir de lourd à soulever dans notre monde.

De quoi leur ai-je parlé ?

Je ne leur ai pas fait de séminaire, quoique mon enracinement dans un certain style n'est pas facile à rompre. C'est à ce besoin de crocher mon audience, que je dois mon étonnement de n'avoir pu en aucun cas leur parler français, mais anglais,

l'habitude que j'ai de suivre sur vos visages l'effet de cette parole ne m'a pas semblée différente, à savoir, que leurs visages captifs, sinon illuminés, me donnaient bien le sentiment que de cet anglais ils en recevaient l'impression d'un langage articulé.

J'ai un peu centré les choses. Ça m'a permis de rassembler les bases, de prendre le module. J'en ferai peut-être un petit recueil. J'ai cru devoir partir de quelque chose de sensible et facile à faire entendre : celui de la distinction de la demande et du désir, en anglais, je me suis vanté de m'être fait entendre, c'était avec un vocabulaire plus réduit, il est facile de faire entendre à des gens qui vous écoutent que quand on leur demande, ce n'est pas toujours ce qu'on demande qu'on désire, que vous donniez, il suffit d'avoir une petite amie pour que cette vérité soit perceptible, ensuite vous pouvez entrer dans des considérations plus structurales.

A partir de là, vous verrez que le désir doit être extrait de la demande, et que c'est de ce second temps que la demande est articulée dans l'inconscient, il suffit de faire référence au premier livre de Freud, il n'est pas impossible d'introduire l'inscription de la formule même devant un auditoire américain :

§ D

à savoir que c'est précisément là que s'accroche la division du sujet qui est évidemment réintégré, cette division du sujet au même plan, le même niveau où Freud a introduit la division de l'inconscient, supprimé la distance (au début de son oeuvre) le splitting du sujet, et montrer à cette occasion que dans les remarques que Freud, fait, que dans l'inconscient ne fonctionne pas le principe de contradiction, remarque de première approche, inadéquate, puisqu'elle va jusqu'à impliquer qu'il n'y a pas de signe de négation dans l'inconscient. Freud l'indique lui-même, que la négation a dans les formations de l'inconscient, des représentants repérés et clairs. La science du principe de non contradiction au niveau de l'inconscient, c'est simplement le fondamental splitting du sujet. Il y a quelque chose d'autre que j'ai mis au premier plan de mon discours qui suit comme un grain de chapelet, cet abord de la demande et du désir, c'est la désignation du point rendez-vous, concernant les rapports du savoir et de la vérité, c'est ce que Freud nous apporte, c'est la désignation du lieu d'incidence d'un désir particulier, le point où la sexualité entre en jeu, ce point s'appelle le désir de savoir. C'est parce que la sexualité entre en jeu par le biais du désir de savoir, que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est le désir sexuel. C'est ce qu'avaient repéré les esprits religieux. Que les autres désirs (de jouissance,

de dominance) s'avèrent n'être pas du même niveau, l'un se trouve dans cette position dépendante due au niveau du narcissisme, que l'autre désir de jouissance est là pour manifester ce que j'appellerai la duplicité du désir, la barrière qui mène le désir à la distance plus ou moins calculée de ce foyer brûlant de ce qui est à éviter pour le sujet, pensant et qui s'appelle la jouissance. J'irai jusqu'à vous dire que j'ai amorcé pour eux ce qui sera le pas suivant de ce que je vais avoir à exposer devant vous, à savoir tenant compte de ceci : du lieu de l'Autre, point de position de la vérité comme lieu où est mise en question la vérité de la demande comme lieu où apparaît et surgit la dimension du désir, je peux amorcer ce qui sera la suite de mon discours et qui consiste à préciser que le désir, ce désir dont je vous ai articulé le lieu en disant que le désir c'est d'abord le désir de l'Autre.

La topologie va nous apprendre à mettre en fonction ce retournement tel qu'il est visible, comme on retourne un gant au niveau de la structure du tore, que si le désir est à repérer, à mesurer en fonction d'une demande de l'Autre, la structure va nous permettre de voir (la structure qui est la structure du tore) c'est qu'il y a un fondement structural (je minimise en disant qu'il est illustré, il est soutenu par la structure du tore) le tore fait apparaître avec évidence que s'y inscrit de la façon la plus claire, le rapport qu'il y a du soutien d'un désir, non pas à la demande, mais à la demande répétée, ou la double demande. Le fait que cette figure qui est celle du retournement de la figure du tore, peut matérialiser sous vos yeux, nous verrons ce que signifie retournement quand il s'agit des autres figures topologiques : le Cross-Cap, la bouteille de Klein.



Nous avons deux désirs en rapport avec une demande, c'est une duplicité du désir, par rapport à la demande et à la racine de tout ce qui dans le champ analytique s'étend aussi loin dans ce qu'on appelle ambivalence et où on peut trouver la réponse. C'est la même forme de coupure que j'aurai à reprendre : le 5 ou le 8 inversé qui nous donne la clef ou la forme et qui a des fonctions différentes.

Il est un domaine isolable dans le champ appelé psychologique, modèle déterminable comme champ du langage et du champ de la parole, que ceci est définissable, la fonction du sujet qui n'est pas fonction d'absence, fonction de la présence intense de ce qui est caché, le fondement de l'inconscient, c'est ce sur quoi je m'arrêterai aujourd'hui.

Docteur LACAN - 30 mars 1966

La dernière fois je vous ai parlé de ce que je pouvais vous donner immédiatement de ma première visite aux Amériques, sujet qui n'a pas fini de porter ses fruits ou ses conséquences dans la suite de ce que j'aurai à vous dire. Pour aujourd'hui je le laisserai radicalement de côté.

Je n'ai pas parlé que de ça la dernière fois et pource que j'ai dit d'autre, je me suis aperçu que j'avais mis disons, dans l'embaras, certains, pour ne pas dire produit quelque scandale. En effet, j'ai touché à deux points : le premier à cause de l'article de M. Tort, j'ai tenu sur le plagiat quelques propos qui m'ont valu la manifestation d'un étonnement. "Comment, a pu me dire l'un de mes meilleurs auditeurs, pouvez-vous faire bon marché comme vous l'avez énoncé, du plagiat, répétant pourtant ce que j'avais dit, depuis très longtemps : il n'y a pas de propriété des idées puisque vous ne semblez pas tenir compte vous-même que de ce qui vous ai dû, hommage vous soit à l'occasion rendu".

Je crois qu'il y a là un point à préciser : si en effet, il est bon qu'à chacun hommage soit rendu de ce qui peut porter de nouveau dans l'articulation, de ce qui s'articule d'un discours cohérent, ceci ne peut être que du point de vue de l'histoire, mais d'une façon qui doit rester limitée, qui donc songerait, dans un cours de mathématique, à rendre à chacun des initiateurs ce qu'il est appelé à articuler de son discours, sa place et son dû ? Ceci est repris, généralisé, articulé, selon les cas, et se passe de référence au premier temps de la mise en circulation d'une démonstration ou d'une forme. C'est pourquoi j'ai entendu déplacer l'accent sur ce que j'ai appelé d'une façon plus ou moins propre : détournement d'un mouvement de la pensée. Ceci est bien autre chose, quand un discours dans ce qu'il a de conquérant, de révolutionnaire pour appeler les choses par leur nom, est en train de se tenir, et de nos jours nous savons que ces discours se tiennent, pour en reprendre les opérations, voire même le matériel et l'orienter à des fins qui sont proprement celles d'où ils entendent se distinguer : il serait au moins nécessaire de reprendre les éléments du discours là où ils ont été pris, orientés de façon claire et celle qu'on entend desservir.

Si l'analyse d'une opération qui se poursuit en référence à la science, et entend reposer d'une façon entièrement orientée par l'existence de cette science la question de la vérité, cette interrogation est par l'analyse portée à son maximum, au maximum d'étroitesse précisément qui correspond à cette visée, que c'est la science qu'elle interroge. Si sur cette question de la vérité, c'est la religion qui doit donner la réponse que nous ne la dit-on ouvertement, mais alors qu'on ne se targue pas de la

position du philosophe qui jusqu'à ce jour précisément, n'a jamais varié, de s'en distinguer de cette réponse religieuse, personne n'a encore osé faire de Freud un apologiste de la religion, pour quelqu'un ne pas reconnaître que c'est moi qui lui ai appris à lire Freud, alors que cette opération est en cours pour en détourner cette incidence de cette lecture sur les sables du désarroi de la pensée spiritualiste, ceci est une malhonneteté, non pas d'écrivain qui dérobe le passage du discours d'un confrère, mais du philosophe, c'est une trahison philosophique à laquelle je ne donnerai pas cette sorte de grandeur qui serait dévêlée, ce qui peut aboutir dans une sorte de malhonneteté foncière dans la position philosophique elle-même si elle ignore combien la psychanalyse la renouvelle, dans ce cas c'est une malhonneteté débile, un manque absolu de sérieux, un pur désir de parade dont je remercie M. Tort d'avoir montré l'inopérance et le ridicule.

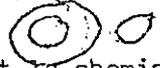
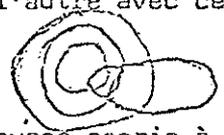
J'ai parlé aussi du retournement, traduisant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur le plan du topologique et de ce retournement, certain se sont sentis un tant soit peu retournés. C'est qu'à la vérité, dans un certain contexte les mots portent et que là encore nous trouvons bien sûr ce qu'il en est non pas de l'usage des idées, mais de l'usage des mots. Prendre le mot comme support n'est pas une opération inoffensive, puisque ce mot a déjà été écrit dans un autre discours.

C'est la fonction de l'homonymie, il peut dans certains cas en porter avec lui certaines conséquences, un retournement que j'ai ramené au jour à propos de la figure du tore : j'ai cru pouvoir le faire d'une façon assez rapide, croyant qu'au moins dans une partie de mon auditoire, on se souvenait qu'à la fin de 62 dans mon séminaire sur l'identification, j'ai mis au jour la fonction fondamentale du trait unaire, de la coupure, en introduisant déjà la fonction de différentes formes topologiques dont j'aurai à parler aujourd'hui.

A propos du tore, le 30 mai 1962, j'ai expressément montré comment s'articulaient deux champs qui étaient ceux de deux tores pris l'un dans l'autre.

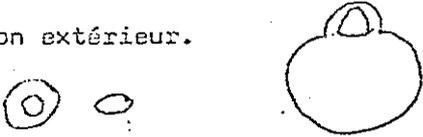


Comme je l'ai longuement détaillé, comment il est possible de voir dans le roulement de l'un sur l'autre, roulement étant il est démontrable qu'il est possible, au cours de ce roulement sur l'autre avec ce que ceci comporte, la coupure suivante, dont j'ai montré l'importance.



Coupure que nous avons appris à réduire, comment le chemin entourant le tour du tore comme il est nécessaire qu'une demande qui se répète dans cette forme d'équivalence, ne puisse se fermer, à faire le tour de ce trou central qui est la propriété topologique,

essentielle du tore, celle qui introduit dans son extérieur, cette énigme de contenir un intérieur par rapport à l'intérieur du tore ou de permettre que les circuits fermés à l'intérieur du tore s'enchaînent ou se bouclent par rapport à des circuits fermés qui sont à son extérieur.



Il est strictement impossible dans la topologie qui forme le modèle sur lequel circule la pensée de l'intérieur et de l'extérieur de la sphère, le circuit ne sera jamais bouclé avec un circuit extérieur. Cette forme topologique étant restée longtemps la forme prévalente pour toute conception de la pensée et restant imminente, c'est là l'intérêt des nouveautés topologiques que je promeus devant vous, pour vous montrer de quel usage elles peuvent être pour résoudre certaines impasses pour certains problèmes posés à nous pour la topologie de notre expérience et qui trouvent leur support, et leur solution.

Pour que ce retournement soit bien un retournement, ceci peut se voir aisément, c'est de l'ordre de la recreation mathématique que de le représenter comme je vais vous le représenter, néanmoins ça garde son intérêt et son importance.

Considérez ceci comme une introduction à ce qui va vous être dit d'une façon plus cohérente et plus développée, ce n'est pas simplement d'un autre tore qu'il s'agit de suivre, qui peut servir de décalque à ce qui est inscrit sur l'autre. Topologiquement, un tore est équivalent à ce qu'on appelle en topologie l'insertion sur une sphère, d'une poignée.



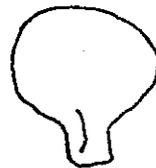
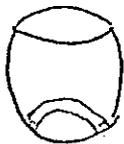
Il vous sera aisé de comprendre la légitimité du terme de retournement si nous donnons à ce mot, son sens intuitif, donc ce n'est pas pour rien qu'il évoque la manipulation : la main. Cette main présente, en allemand "traitement" Handlung.

La faveur que nous pouvons y trouver est justement, celle sinon de complètement réduire ce qu'il y a de prévalence visuelle dans le terme d'intuition, tout au moins de le faire reculer, déjà les stoïciens en avaient senti l'importance et la nécessité, certains d'entre vous savent ce qu'ils en faisaient de la main, la main fermée, le poing. De ce retournement de la main. Le retournement de peau qui recouvre la main : retournement du gant auquel nous faisons référence.

Le fait qu'un gant droit retourné fasse un gant gauche, et plus exactement fasse l'image du gant dans le miroir pour autant que le gant dans le miroir c'est l'opposé. Voilà le point de départ du terme de retournement.

N'oubliez pas que cet exemple intuitif est ce qui a nécessité pour Kant certains des amarrages pour son esthétique transcendantale, vous y verrez l'importance qui s'enracinera dans le discours entre Leibniz et Newton sur la nature de l'espace. La poignée de cette sphère est sous cette forme pour rendre sensible qu'un tore est tout aussi retournement qu'un quelconque support homologue sphérique, le gant n'est pas dissemblable quant à sa topologie, d'une sphère, il suffit de souffler dedans pour lui donner une forme sphérique.

Passant par une ouverture quelconque, votre main, vous y attachez à l'intérieur de la poignée, vous voyez se dessiner avec deux trous dans la sphère une poignée intérieure, en tirant dessus vous voyez se reproduire une poignée extérieure, toute poignée est toujours une poignée extérieure, la seule différence avec la première sera de se profiler dans un axe sagittal par rapport à vous, alors qu'elle était transversale, autrement dit, d'être l'une par rapport à l'autre dans une position de déplacement d'un quart de tour, non pas d'un demi tour, comme dans une translation qui tenterait d'en obtenir l'équivalent. Ce quart de tour est irréductible à toute transmission spéculaire.



Néanmoins, il reste au niveau du tore quelque chose qui n'apparaît pas aussitôt, qui nous détache des possibilités particulières qui font que le retournement, la substitution de l'endroit à l'envers et inversement, est quelque chose qui reproduit la formation spéculaire. On pourrait dire ici, quelque chose qui à ce quart de tour près, ferait de l'image retournée du tore, quelque chose qui n'est pas fondamentalement différent du point de vue topologique et qui en donne un équivalent spéculaire. C'est à ce déplacement de quart de tour dont nous verrons à rapprocher le tore des formes topologiques de sa famille qu'il est quelque chose qui sépare le tore de toute surface sphérique concernant la relation à l'image spéculaire. Pour ne pas abaisser votre attention, je ne vais pas m'étendre sur ce qui fait la forme générale de ces aspects topologiques qui se distinguent de la sphère, je vais matérialiser ce dont il s'agit.

S'il s'agit du rapport d'un décalque à l'image spéculaire, vous n'avez qu'à vous reporter à ce que j'ai déjà manipulé devant vous de la surface ou de la bande de Möbius, pour vous rappeler ce que je dis et ce qui en vient aujourd'hui.

Si la surface de Möbius, se fait de joindre deux extrémités d'une bande après 1/2 tour et s'il en résulte une surface unilatère, vous pouvez vous souvenir de ce que je vous en ai dit dans mon cours il y a 2 ans, à savoir : que pour recouvrir cette surface pour en faire l'équivalent, et le décalage, il faudra que vous en fassiez deux fois le tour, c'est-à-dire que partant d'un point d'une ligne transversale vous arrivez après un tour à être à l'envers du point d'où vous êtes d'abord parti, et il faut que vous fassiez un second tour pour revenir rejoindre votre décalage à la ligne d'où vous êtes partis. Vous aurez donc une surface collée à la première qui aura pour propriété d'être deux fois plus longue que la première, d'autre part, d'être complètement différente d'elle du point de vue topologique, elle n'est ni homéomorphe ni homéotique, elle n'est pas homologue car au lieu de se rejoindre à elle-même, après une demi torsion sur elle-même, elle se joindra à elle-même d'une torsion complète ce qui aura pour effet de vous la présenter de la façon que j'ai pu facilement reproduire en coupant celle-ci par son milieu, à savoir : quelque chose qui se présente comme une double boucle, laquelle est conjointe de façon particulière, pas n'importe laquelle, dont j'ai déjà démontré qu'elle a pour propriété d'être applicable sur la surface d'un tore, de façon à reproduire la double boucle et l'inclusion centrale de cette boucle.

Cette différence radicale, c'est ce sur quoi repose cette distinction que j'ai faite en parlant de l'objet "a" en disant qu'il n'est pas spéculaire, vous savez ce qui le complète, son support, ce qui forme la bande de Möbius, plan projectif, dans le cas où nous la représentons cette construction, qui vous le savez représente l'entrecroisement de ce qui est la surface qui se gonfle à l'intérieur de cette baudruche, c'est ce qu'on appelle le cross-cap, où plus exactement la mitre.



L'ensemble de cette figure appelons-là dans cette forme représentée : la sphère mitrée, ce qui donne une actualité singulière à la représentation de Dali avec "les évêques morts sur la plage de Cadaquès". Quoi de plus beau qu'un évêque statufié pour représenter un désir !

Cette propriété générale d'un certain nombre de notions topologiques de se présen-

ter avec une distinction plus ou moins apparente, je pense vous avoir fait saisir cela au niveau de la bande de Möbius

Pour nous ce que nous appellerons les "formes mentales" qui sont celles auxquelles nous devons accommoder notre expérience, ce qui est une approche de la question : quel est le rapport de cette structure avec le champ de notre expérience ? Quelqu'un m'a demandé récemment (qui est un mathématicien distingué dont j'ai l'honneur d'être ami), ce quelqu'un qui n'est pas inattentif à la sortie du premier cahier épistémologique, m'a posé des questions sur certains textes et s'est inquiété sur ce dont il s'agissait, si c'est le modèle mathématique ou métaphore, j'ai répondu affirmativement.

Les structures dont il s'agit ont droit à être considérées d'être le support de la substance de ce qui constitue notre champ. Terme de forme mentale, inapproprié, n'oubliez pas que celui qui a introduit cette question de la révision des formes du fondement de la géométrie : Henri Poincaré, entendait bien qu'il s'agissait là de quelque chose qui nécessite chez le mathématicien lui-même, une sorte d'exercice, exercice d'auto-briseur des cadres intuitifs qui lui sont habituels, il admettait que dans ces références, il y avait la source d'une sorte de révision de l'exercice intuitif de l'esprit qu'il considérait comme fondamental et nécessaire à l'inauguration de cette révision.

Disons quelles sont les formes dont il s'agit, et quelles sont celles qui vont nous servir.

A l'usage de ceux pour qui ces termes ont un sens, le caractère commun est que la caractéristique dite de Euler-Poincaré y est égale à zéro. J'en donnerai un aperçu.

Les 4 formes sont :

Le cylindre ou le disque troué (ce qui est topologiquement la même chose)

Le tore

La Bande de Möbius

La bouteille de Klein

Ces 4 formes topologiques ont cette constante : égale à zéro

Pour vous donner l'idée de la différence entre ces surfaces et la sphère, je vous rappellerai que la sphère et tout ce qui lui est homologue, à savoir tous les polyèdres qui peuvent s'y inscrire, quelle que soit la complication de ce polyèdre, il est homologue à la sphère.

Vous pouvez faire un tétraèdre à la sphère,

il suffit de souffler dedans pour qu'il soit sphérique.

ex de tétraèdre : $+ F - H + S$
 $D - 6 + 4$



donne le chiffre deux

une des incarnations de ces constantes en prenant le polyèdre, le nombre de ses surfaces et de ses arêtes liées, colloquées avec le signe + ou - , nous avons 4 faces, 6 arêtes, 4 sommets : ce qui donne : 2.

Si vous faites un polyèdre quelconque, inscrit dans un tore, vous vérifierez qu'après la même opération (addition des faces et des sommets et la soustraction des arêtes,) vous aurez : zéro .

Quel usage pouvons-nous faire de ces 4 éléments topologiques ?

Il faut que je mette l'accent sur certaines des propriétés, l'usage viendra après. Impossible de vous en donner tout de suite la valeur opératoire de ces 4 références.

Ces précieuses propriétés ne sont autres que les propriétés de notre champ, elles ne sont pas quoi que ce soit que vous puissiez légitimement traduire par quelque chose, je suis pourtant forcé de les représenter non par quelque chose qui s'intuitionne, mais quelque chose qui s'articule de références symboliques, et d'une formulation qui ne se supporte que de l'usage plus ou moins élaboré et combiné de ce que j'appellerai des lettres, pour autant qu'une théorie des ensembles vous amènerait à ces chapitres de la topologie qui nous attachent. Je pourrai développer au tableau sous la forme d'une série de formules qui ressembleraient aux formules algébriques. Cheminement plus sûr, pour l'usage que nous voulons en faire.

Concernant ces surfaces, il importe de faire la distinction de ce qu'il est de la surface locale et de la surface globale, il est de la conséquence de votre capture par ce qui s'appelle l'intuition autrement dit l'imaginaire. Qu'une pensée c'est une surface comme des surfaces locales, c'est - à - dire que vous ne puissiez vous détacher dans l'intuition d'une pulsion quelconque de ces surfaces de ce qui implique le fait qu'une surface locale peut faire partie d'un plan indéfini, ou d'une sphère, ce qui est équivalent topologiquement.

Toute parcelle d'une surface locale doit se concevoir comme porteuse de propriété de la surface globale, c'est pourquoi , par exemple, il ne nous intéresse pas de considérer dans le tore, un de ces petits fragments que nous appellerons disque

à l'occasion, pour autant qu'il peut se réduire à un point, ceci n'a rien à faire avec le tore. Ce qui distingue le tore de la sphère, c'est qu'il y a dans le tore, des circuits fermés apparemment équivalents à celui que nous avons dessiné ici.



Tout d'abord vous voyez qu'il se distingue du premier en ceci, qu'il ne découpe rien à la surface du tore, il l'ouvre, le transforme en cylindre, et d'autre part, il ne peut d'aucune façon se réduire à un point puisque le trou central arrêterait cette rétrocession.

Sur un tore existe deux sortes de circuits, vous voyez les deux formes de coupure que dans un premier abord, j'ai demandé de suivre par hypothèse; en convenant d'attacher à l'une la connotation de ses coupures significatives que nous pouvons considérer comme représentant la demande, à cette condition que nous nous apercevions de ce que comporte la répétition de ce signe quand il ne se ferme pas et pour se fermer, il doit passer par le circuit de l'autre espèce.

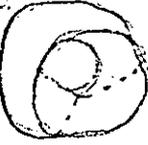
Nous pouvons symboliser ce fait : que pour nous la demande se trouve supportée par rapport à ce que je vous ai appris à considérer comme la conséquence : à savoir, la dimension du désir, elle ne saurait supporter la demande qu'à se répéter. Ce qui nous suggère quelque originalité de ce terme de répétition.

Il n'est pas une dimension ^{vaine} qu'en elle-même la répétition développe quelque chose, il y a pour nous intérêt à l'illustrer.

Pour reprendre Poincaré, c'est lui qui a introduit dans la fable philosophique l'idée de ces êtres infiniment plats qui pouvaient exister sur la surface topologique qu'il a mise en circulation.

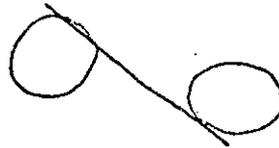
Ces êtres plats ont une valeur : à savoir, ce qu'ils peuvent savoir ou ne pas savoir, si nous faisons d'une topologie une structure habitée par des êtres plats ce n'est pas pour nous référer à ce que vous vouliez représenter, à savoir la plongée dans l'espace des dites formes topologiques pour ce qui subsiste au niveau de cette structure topologique, ce que j'appelle au passage, en m'en excusant : le trou central. Il est impossible à apercevoir. Par contre, ce qu'il est possible d'apercevoir, c'est la cohérence des boucles telles que je viens de les dessiner, il est également parfaitement possible à l'intérieur même du système de s'apercevoir qu'une espèce de boucle qui conjoint en une seule les deux espèces de circuits fermés pour nous qui plongent dans l'espace (nous sommes assez enfermés pour y trouver secours), nous trouverons le trou intérieur et le trou extérieur. Cette boucle s'appelle : "cercle de Villarçon" (découverte à propos des propriétés

métriques.) Cette boucle pouvait être dans un tore fait par la rotation d'un cercle régulier, elle pouvait être circulaire elle-même. Il suffit de provoquer une coupe bi-tangente sur le tore.



Ceci était une première approche. Il y avait quelques aperçus de topologie dans cette approche de Villarçon.

Ceci pour vous montrer qu'un être plat peut s'apercevoir qu'il y a deux séries dans les cercles de Villarçon, on peut en faire tout une série autour du tore qui ne sont pas recoupables.



Ceci pour montrer l'élaboration, le matériel mis à notre portée par ces structures pour quelque chose qui n'est rien de moins que l'articulation cohérente de ce qui se pose à nous comme problème au regard d'une réalité comme le fantasme.

J'ai insisté dès le début de mon enseignement sur la fonction imaginaire comme étant ce qui supporte radicalement l'identification narcissique, le rapport microcosme, ou macrocosme qui a servi de support à la cosmologie et à la psychologie.

J'ai construit un graphe pour vous montrer une autre étape. Quelque chose qui a aussi une forme d'identification celle qui fait du désir se supporter le fantasme, je l'ai symbolisé ce fantasme par \mathcal{Z} coupure de "a" ($\mathcal{Z} \text{ a}$). Ce a est quelque chose d'équivalent à l'i (a). L'image spéculaire sur quoi se supporte cette série d'identifications l'une sur l'autre, s'additionnant au cours du développement du moi.

Est-ce que le "a" n'est qu'une autre fonction de l'imaginaire ? quelque chose doit vous mettre en soupçon qu'il n'en est rien. Si j'avance depuis toujours que le a n'a pas d'image spéculaire, mais qu'est-il ?

Je vous dirai qu'un modèle, un apologue, m'est venu à l'esprit précisément au temps de mes conférences aux U.S.A. Je vous en ai réservé la primeure.

Le mot qui m'est venu à l'esprit pour vous faire saisir où est le problème, je ne l'ai pas mis en circulation d'autant mieux qu'il n'y a pas de traduction en anglais, en français il a son prix sur la scène du théâtre : le mot praticable. Après tout, certains d'entre vous se rappellent la façon dont j'ai parlé du

fantasme aux journées provinciales en faisant référence au jeu du peintre Magritt : l'image qui résulte de la poser dans le cadre même d'une fenêtre, d'un tableau qui est exactement l'image de ce qu'il y a derrière.

C'est un peu plus mettre l'accent et les points sur les i.

Quel est le fruit de la présence du praticable sur la scène de théâtre, sinon d'être trompe-l'œil d'un jeu, d'une capture qui participe de tout ce qu'il en est du domaine de l'illusion et de l'imaginaire. Si vous passez derrière le praticable il n'y a plus moyen de s'y tromper, pourtant le praticable est toujours là, pas imaginaire, le bâti existe, c'est là ce dont il s'agit. Il faut avoir poussé les choses assez loin et précisément dans une analyse pour arriver au point où nous touchons dans le fantasme l'objet "a" comme le bâti.

La fonction du fantasme, dans l'économie du sujet n'en n'est pas moi de supporter le désir dans sa fonction illusoire, il n'est pas illusoire, c'est par sa fonction illusoire qu'il soutient le désir. Le désir se captive de cette division du sujet en tant qu'elle est causée par le bâti du fantasme. Qu'est-ce à dire ? Que nous puissions nous contenter de dire comment au théâtre il n'y a qu'à le voir, son entrée dans les coulisses pour visiter le praticable et en avoir le fin mot. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Que les êtres infiniment plats qui habitent sur ce tore, ce n'est pas à nous déplacer sur ce tore que nous aurons l'idée de ce qui est là sous forme de trou et qui doit bien avoir quelque chose à faire avec cet objet "a" puisque c'est de son existence que dépendent ces deux D et d qui sont autour de cette torsion externe avec celle qui les rejoint à franchir ce trou. C'est ici que l'usage des autres surfaces topologiques dont je vous ai énoncé la fonction peut nous être de quelque service. Je n'ai pas besoin je pense de longuement pérorer sur ce qui peut se décrire au niveau du plan projectif dont il est aisé de le représenter par ce que j'ai appelé improprement le cross-cap et de nous apercevoir qu'une coupure qui d'une façon très frappante $\mathbb{R}P^2$ exactement la même structure de double boucle que celle qui nous permet au niveau du tore de mettre en évidence la présence du trou central, même pour les êtres qui l'habitent alors que je vous fais remarquer qu'elle est au niveau de la boucle de villarson, insoutenable, que cette double boucle a pour objet de séparer la surface contrairement à ce qui se passe pour la double boucle quand elle est sur le tore.

Ici nous avons au centre ce que nous pouvons appeler un faux disque, mais qui est bel et bien un disque dont vous savez depuis longtemps que je le prends pour support ou encore armature et enfin cause de l'illusion du désir, autrement dit, comme équivalent de l'objet "a". L'autre partie du cross cap étant une bande de Möbius.



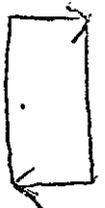
Vous pouvez faire apparaître toutes les illusions les plus ravissantes : la conque de l'oreille, la coupe médiane des circonvolutions du cerveau. Ceci n'a qu'une valeur suggestive, peut-être pas tout à fait sans nous indiquer que quelque chose de ces formes enroulées sont inscrites partout.

Ne pouvons-nous pas nous poser la question de savoir si on ne trouve pas ici la conclusion de ce que j'ai appelé approximativement jusqu'à présent : le trou central du tore, une confirmation de cette indication au niveau du tore.

La chose aura son importance si nous avons à représenter le désir du sujet, la demande de l'autre, ce qui représente la place de l'objet "a", est-ce qu'à le trouver dans son support au niveau d'une autre surface comme celle du cross-cap, nous ne voyons pas là une suggestion au niveau pratique opératoire ?

Quelque chose le confirme, c'est à savoir ceci : un tore, c'est fait de la couture des deux bords des deux trous qui constituent les limites d'un cylindre, ou d'un jade troué, ce n'est pas pour rien que quelque chose comme les jades troués peuvent servir, ce n'est pas pour rien que les chinois manifestent que ces formes trouées sont toujours liées à des thèmes érotiques).

Comment est constitué un plan projectif, la forme rigoureuse je vous la donne d'emblée. Celle dans la représentation topologique reçue, valable, c'est celle qui, partant d'une figure faite de deux cercles qui font bord dans le cylindre identifié, chaque point d'un de ces cercles avec le point diamétralement opposé de l'autre, en d'autres termes, ce qui dans la bande de Möbius, se représente comme ceci : en le guidant d'un demi-tour, dans le sens opposé, vous obtenez une bande de Möbius, en faisant cette opération avec deux limites circulaires, il est facile de voir que dans une pareille topologie qui est celle du plan projectif, le disque central, encore que ça ne saute pas à l'intuition, le disque central n'est pas un trou, mais fait partie de la surface. C'est pourquoi



un plan projectif est composé de deux parties : d'un disque central et de quelque chose qui l'entoure et qui a la structure d'une bande de Möbius, à ceci près que ce disque central puisque c'est un vrai disque, il est parfaitement évanouissant, il est également vrai que le plan projectif c'est une surface telle que chacun de ses points soit identifié au point diamétralement opposé, il n'est pas nécessaire que le disque central apparaisse, il peut se réduire à n'être rien, en quoi se représente sa position éminente pour représenter la dimension de l'objet "a" tel le regard dont la propriété et les pièges consistent à ceci : qu'il peut être totalement éliminé.

Je ne puis vous quitter sans vous faire remarquer cette chose : grâce à la coupure en 8 inversé, la double boucle, le découpage du tore qui reste d'un seul tenant est faite d'une façon telle qu'à condition d'une couture appropriée, vous en fait très aisément (du tore ainsi ouvert par la double boucle) une bande de Möbius. (la surface de Möbius coupée par le milieu vient se coller sur le tore, inversement, vous faites une bande de Möbius avec le tore). Vous avez une idée topologique de ce qui se passe sur la surface du tore et de la bande de Möbius.

Cet objet "a" reste si problématique, si fuyant. Je vous laisserai sur ce suspense et vous montrerai comment la bouteille de Klein résout cette impasse.

DOCTEUR LACAN 6 - 20 AVRIL 1966

Après ces vacances qui nous ont séparés, ce séminaire est réduit à un nombre d'élèves choisis et contrairement à ce qui est le principe de ces séminaires fermés où ce devrait être quelqu'un d'autre que moi-même qui pose la question, ce sera moi qui parlerai aujourd'hui.

Je vais commencer ce temps de vacances m'a reporté sur les problèmes de mes relations avec mon audience, j'ai dit que j'allais vous faire lecture de quelque chose destiné à l'annuaire de l'École des Hautes études.

J'en fais part parce que en le rédigeant je pensais à vous, non pas à vous le lire. Plus de préambule, il s'agit de ce qui s'est appelé : "problèmes cruciaux de la psychanalyse".

Le problème mis au centre tient en ces termes : "l'être du sujet". Que l'être du sujet soit refendu, Freud n'a fait que le redire sous toutes les formes après avoir découvert que l'inconscient ne se traduit qu'en noeud de langage.

C'est de la combinatoire de ces noeuds qu'est franchie la censure laquelle n'est pas une métaphore, de porter sur leurs matériel de ces noeuds de langage.

Je rappelle les très solides fondements de départ qui sont : que l'inconscient a une structure de langage, que la censure ne soit pas une métaphore, c'est -à-dire qu'elle coupe dans du matériel.

D'emblée, Freud affirme cette incomplétude, que toute conception reces de l'inconscience vers l'obscur, le potentiel, voire l'automatisme, est inadéquate à rendre compte de ses effets.

Je rappelle que tout ce qui entend faire de l'inconscient un virtuel, une préconscience, n'est pas l'inconscient. Ce que je précise, voilà qui n'est rappelé que pour écarter toute "philosophie" de l'emploi que nous avons fait cette année du cogito, légitime croyons-nous, de ce que le cogito ne fonde pas la conscience, mais justement cette refente du sujet. Il suffit de l'écrire : "je suis pensant donc je suis" c'est ça (I think; therefore I am) et de constater que cette énonciation obtenue d'une ascèse, elle ne nous tombe pas du ciel, elle consiste d'abord en un aménagement, en un grand balayage de tout savoir actualisé au temps de Descartes qui entreprend cette ascèse. Que cette énonciation refend l'être, lequel de ses deux bouts se conjoint, qu'à manifester quelque torsion qu'il a subi à son noeud. Causation ? Détournement ? Négativité ? C'est de cette torsion dont il s'agit de faire la topologie.

3 2

Je rappelle sous quel angle j'ai touché à Piaget et à Vigoski. Gain qu'on réalise à refuser toute hypothèse psychologique concernant la langage.

Cette hypothèse n'est que l'hypothèse qu'un être de savoir prend sur l'être de vérité que l'enfant a incarné à partir de la batterie signifiante que nous lui présentons, que lui présente loyalement Vigoski et qui fait la loi de l'expérience. C'est une structure qu'il faut saisir dans la synchronie d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion, c'est ce que nous fournissons cet embrayage du 1/0 venu à nous du point où Frege entend fonder l'arithmétique.

1) la classe nulle (cf conférence de Miller et Milner)

De là on aperçoit que l'être du sujet est la suture d'un manque, précisément du manque qui se déroband dans le nombre, le soutient de sa récurrence, c'est l'idée sur laquelle est fondée la théorie du nombre du successeur, mais en ceci :

ne le supporte que d'être ce qui manque au signifiant pour être l'Un du Sujet? Soit ce terme que nous avons appelé: le trait unaire. La marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéal, le sujet se refend d'être à la fois effet de la marque et support de son manque.

Quelques rappels où se retrouve ce résultat, seront ici de mise, si courte que soit la place qu'on lui réserve, j'ai la place de rappeler notre axiome fondant le signifiant : "comme ce qui représente un sujet pour un autre signifiant". Cet axiome situe le lemme qui vient d'être réacquis d'une autre voie : le sujet est ce qui répond à la marque par ce dont elle manque. La réversion de la formule du signifiant ne s'opère qu'à introduire à un de ses pôles une subjectivité, la boucle se ferme sans se réduire à être un cercle, le signifiant s'origine de l'effacement de la trace.

La puissance des mathématiques, la freination de notre science ne repose sur rien d'autre que sur la suture du sujet, de la minceur de sa "cicatrice" et après, tout en parlant de cicatrice à propos de cette suture (cf. Poincaré) ou mieux de sa béance les apories des mathématiques témoignent de cette minceur toujours bien sûr au grand scandale de la conscience. (Cf. théorème de Godet)

On ne s'illusionne pas sur le fait qu'une critique à ce niveau, ne saurait décapper la plaie de la béance du sujet, partout ailleurs où la science la maintient suturée, à la force du poignet de l'arithmétique, décapper la plaie des excréments donc l'ordre de l'exploitation sociale qui prend assiette de cette ouverture du sujet et donc ne crée pas, quoi qu'on en pense fusse dans le marxisme, l'aliénation donc l'ordre de l'exploitation sociale s'emploie à recouvrir ladite plaie avec plus ou moins de conscience.

Il y a beaucoup de choses qui servent à ça. Discipline de vérité nous dirons, mais il faut mentionner la tâche (ajouterai-je ou n'ajouterai-je pas: servile, je ne l'ai pas mis dans le texte, je l'ai mis à titre de correction), qu'ici remplit depuis la crise ouverte du sujet la philosophie, je dis depuis la crise ouverte du sujet.

Je désigne une date dans l'histoire de la philosophie. La philosophie depuis qu'elle est en rapport avec la science et qu'elle y tient bien mal son rôle. Il est exclu qu'aucune critique portant sur la société y supplée.

Dans le pouvoir que nous avons de décapier la plaie des excréments, qu'aucune critique portant sur la société y supplée puisqu'elle-même ne saurait être critique venant de la société quoi qu'elle soit impliquée dans le commentaire de cette sorte de pansement que nous venons de dire. C'est pourquoi seule l'analyse de cet objet nous pensons l'affronter dans son réel qui est : d'être l'objet de la psychanalyse.

Nous ne nous contentons pas pourtant de suspendre, ce qui serait un aveu de forfait dans notre abord de l'être du sujet à trouver sa fondation de manque. C'est là ce pourquoi je vous fais cette lecture. Je voudrais jeter comme une semence dans votre attitude fondamentale d'auditeur, c'est la dimension qui déroute n'hésitai-je pas à écrire, dans notre enseignement, que de mettre à l'épreuve cette fondation en tant qu'elle est dans notre audience, comment refusons-nous à voir que ce que nous exigeons de la structure quant à l'être du sujet, ne saurait être laissé hors de cause chez celui qui représente éminemment notre discours même pour le représenter d'être et non de penser, tout comme le fait le cogito à savoir le psychanalyste, c'est bien ce que nous trouvons dans le phénomène notable cette année dans l'avance prise par une autre partie de notre auditoire à donner le succès de la théorie que nous tenons pour juste, de la communication dans le langage. Vous connaissez cette formule depuis longtemps, nous l'exprimons, le message n'y est émis qu'au niveau de celui qui le reçoit, faut-il faire place à l'autre partie de mon auditoire au privilège du lieu où nous sommes l'Autre.

Ne pas oublier dans la réserve qu'inspire ce qui paraît trop osé dans ces séminaires, la résistance qu'elle comporte et qui se justifie en ce que les engagements soient d'être et non de penser, et que les abords de l'être du sujet se diversifient ici de la divergence entre vérité et savoir. La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre l'être du sujet à savoir: le symptôme,

que le symptôme soit être de vérité, c'est ce à quoi chacun consent.

Qu'on sache ce que psychanalyse veut dire, quoi qu'il soit fait pour l'embrouiller, même chez ceux qui l'embrouillent je jetterai ceci : notre position devant le symptôme est celle-là : un être vérité. On voit dès lors ce qu'il en coûte à l'être de savoir, de reconnaître les formes heureuses, à quoi il ne s'accouple que sous le signe du malheur de son patient.

Que cet être de savoir doive se réduire à n'être que le complément du symptôme, voilà ce qui fait horreur, et ce qu'à l'éviter l'être de savoir en question fait jouer un ajournement infini au statut de la psychanalyse comme scientifique s'entend.

Le choc que nous produisimes n'évita pas qu'à sa place se répâtât le court-circuit. Je fais allusion à un vent qui nous revient d'une bonne volonté évidente que c'est la façon dont le praticien pense qu'il fait le symptôme. Ça a l'air d'être la suite de ce que j'avançais. Pourtant, il y a lieu que j'y sursaute bien sûr, c'est vrai que dans l'expérience des psychologues par quoi nous avons introduit le grelot, c'est rester psychothérapeute de dire ça, ce n'est pas la vérité à laquelle nous nous affrontons, à savoir : que nous avons, comme analystes, à prendre part dans le symptôme. C'est ce qui a fait que Pierre Janet n'a jamais pu comprendre pourquoi il n'était pas Freud.

La dive bouteille est la bouteille de Klein, ne fait pas sortir qui veut de son goulot car tel est construit le support de l'être du sujet. Ce texte a une petite fonction de gond.

Ce dont je partirai le plus aisément, c'est de ce qui sera plus facile pour pointer quelque chose auquel on ne songe pas souvent, c'est l'orgueil qui se cache derrière la promotion telle qu'elle se fait d'ordinaire de tout pas vers le relativisme.

Je propose, j'indique que le problème de l'analyste et son implication dans le symptôme qui se propose l'interroge comme être de vérité, je dis que le drame de l'analyste c'est que forcément son être de savoir est infléchi, impliqué dans cette confrontation. Qu'Oedipe quoi qu'il fasse rend la main au moins pour un temps à la Sphynge comme être de savoir, c'est bien ça qui fait de lui un héros, ce que nous ne sommes pas à tout instant.

Cette pensée saute facilement à cette fonction de la présence de l'observateur, de l'observation, et c'est ce que nous indiquent les progrès de notre physique dont on dit que nous ne sommes pas rien. C'est le contraire même dans la théorie de la relativité physique restreinte ou généralisée, ça ne veut pas dire que c'est l'ob-

servateur qui règle l'affaire; ça veut plutôt dire que l'affaire l'a à l'œil, l'observateur.

Toute théorie relativiste ne donne aucune espèce de regain de force quelconque à l'idée du sujet comme sujet de connaissance, à l'idée d'une bipolarité complémentaire, que vous les opposiez ou non à l'être du signe qui serait en quelque sorte réciproque. Il n'y a rien de pareil, tout ce qui s'accroît dans cette perspective c'est qu'il nous est impossible de nous sortir de cette illusion, sauf justement ce que nous appellerons plus qu'avec de très grandes précautions, sauf le remaniement principal, total, de la topologie de la question et d'introduire dans quelque chose qui ne saurait être appelé une autre façon de connaissance qui tournerait de la difficulté, quelque chose qui n'est point de l'ordre de la connaissance mais de l'ordre du calcul de la combinatoire, mais ne se livre pas à l'intuition, nous permettant de partir à nouveau sur le même chemin d'un pas plus lesté.

Je voudrais aujourd'hui donner un peu de soin à ce que je dis parce que c'est à la fois faire face aux obligations en fin de compte d'une telle façon que la mienne d'aborder la psychanalyse aurait comme on le dit quelque chose de trop intellectuel, et quelque chose qui est fait à l'intérieur de la psychanalyse du pouvoir des mots, comme d'étudier le pouvoir magique du mot, sa toute puissance magique. C'est toujours l'Autre bien sûr qui tombe dedans.

Bien sûr que nous avons à faire toujours à cette opération de démythification qui consiste à reprendre des termes saisis traditionnellement de certains mots et à les remettre en question.

Quand Nietzsche (ce n'est pas qu'il ait fait un travail excellent, mais enfin c'était un début et ça a frappé du monde) s'emploie à retrouver la trace de ce qui a donné consistance à tel terme qui vous plaira, à l'âme par exemple, qu'est-ce que nous avons à en faire ? est-ce bien là la voie ? Quand nous aurons à dire, même avec nos moyens qui nous permettent l'extrapolation (dépassant ce à quoi il avait accès, à désigner quelque support de cette âme dans l'ombre du corps, celle qu'a laissé en route le personnage de Chamisso), que verrons-nous de plus que d'être toujours exactement sur la ^{même} voie d'où est partie toute l'affaire, une affaire qui dépasse de beaucoup l'affaire particulière de la psychologie à laquelle nous avons à faire, à savoir l'apologue la fable de la caverne de Platon. Cette ombre ce n'est pas une autre que celle qui joue sur la muraille vers laquelle les captifs de la caverne ont la tête nécessairement maintenue par toutes sortes d'appareils sans pouvoir se retourner pour voir ce qui est derrière.

Qu'est-ce qu'implique cette fable fondamentale ? Il s'agit de savoir si l'on en sort ou si l'on en sort pas ?

Elle implique ce qui est désigné comme un feu, le feu de l'éclairage projeté, produit, la fantasmagorie autrement dit: le feu des feux, idée centrale, un sort figuré ailleurs par le soleil lui-même, le point inaugural où s'indique l'identité de l'être du réel et de l'être de la connaissance.

Tout se structure dans ses enveloppes. Topologiquement la sphère capable de se redoubler comme identique dans ses "mappes" c'est-à-dire de se recouvrir comme une doublure, si l'on va jusqu'au point terme de l'enveloppe, de toutes les enveloppes lesquelles représentent à cette identité du mieux être, le contenu et le savoir, il y a une remarque qui peut mettre une condition: simplement accepter de retomber dans les ténèbres, toutes ces choses en suspens, s'il n'y a plus de soleil. le corps est toujours là, on peut le tâter dans les ténèbres et recommencer l'expérience sous un nouveau pied.

C'est de cela qu'il s'agit, il ne s'agit pas de savoir à quel leurre imaginaire les mots donnent consistance en leur donnant leur cachet, ce ne sont pas les leurres qui trompent, ce sont les mots, mais c'est justement là leur force et c'est ce qu'il s'agit d'expliquer. Si, pour reprendre les choses au point vif où nous croyons l'affaire nettoyée, c'est une entité qui a quelque consistance, c'est non pas, disons-nous cette année pour autant que nous étudions l'objet de la psychanalyse, c'est non pas que l'âme soit quelque chose, ni l'ombre du corps, ni son idée, ni sa forme qui soit ce qui de lui choit, fait déchet, chute, c'est ce qui du corps tombe sous le couperet de ce quelque chose qui se produit comme effet de signifiant. C'est dans la mesure où le signifiant sur ce sujet incarné porte sa marque, quelque chose de corporel, effectif, matériel, se produit qui est ce qui est en question. Ce n'est pas sanction par le langage de quelque mirage imaginaire qui se produit, mais effet de langage qui, de se cacher sous ces mirages leur donne tout leur poids. C'est là ce qui est la nouveauté de l'abord psychanalytique fondé sur ce fait: que l'effet de langage dépasse, par ce qui précède, toute appréhension subjective qui puisse s'autoriser d'être elle-même appréhension de conscience, et toute critique du pouvoir des mots comme on dit, qui s'y attaque comme tel, car après tout ce qui perdure sous l'étiquette académique de psychologie n'est rien d'autre que cette voie c'est de partir du statut verbal incontestablement parce que traditionnel d'une certaine fonction de leurre, de le mettre en cause comme mot et d'interroger à partir de là, ce qu'il y a de réel là dedans qu'on laisse debout le cadre du pouvoir des

mots, alors que ce qu'il s'agit d'interroger c'est: qu'est-ce qu'a produit le langage comme effet inaugural sur lequel repose tout le montage qui fait la monture de l'état de sujet, ceci ne s'aborde pas simplement de le regarder en face.

C'est pourquoi le rapport de l'Être de savoir à l'Être de vérité est fondé sur ce qui pour parler, de lui-même qui vous parle, fait justement que mon discours ne se sustente d'aucun remaniement du vocabulaire, si je dis qu'il n'y a pas de métalangage je l'accentue de ceci: que je ne tente pas d'en introduire un nouveau qui sera toujours soumis à ceci: d'être partie du langage.

Première condition de saisie qu'il s'agit bien du rapport à un être de vérité: c'est que dans le discours, elle s'articule comme énigme. Dans tous les temps, Freud l'a avoué lui-même, quand il a écrit la science des Rêves, ennuyé de ce que recouvre le style et qu'on appelle: "le maniérisme". A travers les temps historiques de la crise du sujet, les explications littéraires et esthétiques de ce qu'on appelle le maniérisme correspondent toujours au remaniement de la question sur l'être de vérité. Il s'agirait de trouver un court-circuit pour retrouver notre objet "a". Puisque l'idée m'en vient, elle m'a été rafraichie par Milbot, c'est Frenkel qui faisait ce coup à ses auditeurs: Quel est le plus petit nombre entier qui n'est pas inscrit sur le tableau: 1 2 3 4 5 ? c'est 6.

Le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau, il est écrit sur le tableau ! ça vous la coupe.

Fondé sur l'écriture, vous voyez l'objet "a" vous n'avez rien à pousser à cette occasion comme voix.

Est-ce à dire avec ça "vous la coupe" que nous avons là le tout, de ce dont il s'agit concernant la castration ? Il ne s'agit de choses qu'au niveau de l'objet "a" Pour que quelque chose d'écrit tienne, en somme, vous payez votre écot.

Si je ne mets que des choses écrites sur mon discours, ça ne tiendra de toutes façons que si je l'accompagne d'un discours qui vous le présente. Il n'y a aucun moyen de présenter le discours le plus formalisé que vous le supposiez (impossible de présenter le Bourbaki sans texte) il y a rapport du langage, coupure et écriture avec ce qui se présente qui se coupe langage ordinaire et qui nécessite ce support de la voix à ceci près que vous ne prenez pas la voix pour la sonorité. Quand je pense que nous en sommes encore dans la phénoménologie de la psychose à nous interroger sur la texture sensorielle de la voix alors qu'avec simplement 6 ou 8 pages de prélude que j'ai donné à mon article, (une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose") je désigne l'abord parfaitement précis sous lequel peut être

de nos jours interrogé le phénomène de la voix. Il n'y a qu'à prendre le texte de Schreber et voir ce que j'ai appelé message de code et code de message, ce que j'ai appelé fonction de la voix en tant que telle.

Moyennant quoi pourra commencer à se détacher cette position invraisemblable qui consiste à mettre en question l'objectif des voix de l'halluciné. Vous objectivé l'halluciné, en quoi ses voix seraient-elles moins objectives ? Sous prétexte qu'elle n'est pas sensorielle, la voix serait-elle de l'irréel ? Est-ce que la voix est irréelle de ce que nous la soumettons aux conceptions de la communication scientifique à savoir : qu'il ne peut pas la faire reconnaître. Et la douleur, est-ce qu'il peut la faire reconnaître ? ou va-t-on discuter que la douleur soit réelle. Le statut de la voix est à faire et à faire entrer dans les catégories mentales du clinicien qui, même quand il réussit, je l'ai noté dans le texte, il y a des phénomènes de voix qui s'accompagnent de mouvements laryngés et musculaires autour de l'appareil respiratoire, n'épuisent pas la question, mais n'a pas fait avancer d'un pas de plus le statut de la voix.

Je voudrais vous faire remarquer que c'est une bien grande ingratitude, pour quiconque a un peu le sens clair à ce que Nietzsche appelait la généalogie de la morale, à méconnaître ce statut de la science. Socrate se référait à sa voix. Il ne suffit pas de prétendre en finir et croire qu'on a satisfait du fait qu'il se référait à sa voix pour dire qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Il me semble difficile de ne pas saisir la cohérence de l'ensemble de son appareil surtout qu'il était toujours là pour fonctionner à ciel ouvert et que nous pouvons avoir à préciser que la question du sujet telle que je la pose, est parfaitement ouverte au niveau de Socrate.

Quoi que nous puissions penser de la façon dont nous ont été transmis les entretiens, base de son enseignement, arrangés, modifiés, enrichis par tel ou tel Platon, leur choix est clair : la documentation parfaite de l'être de savoir et l'être de vérité, il faut rappeler Platon avec ce fil conducteur nous conduit à ceci que je vous ai appris à déchiffrer le désir de savoir : l'agalma. Quel est l'être de Vérité, de ce désir de savoir ? dit Platon, qui veut dire que ceci aboutit à "occupe-toi de ton âme ?" Nous le laissons pour plus tard.

Ce n'est pas pour rien que j'évoque ici Socrate, Etre de savoir et Etre de vérité, je laisserai aujourd'hui de côté une remarque que je pourrai faire sur cet emploi de termes, de clés, alors que je dis que mon enseignement ne comportait

9.

pas de mot clé. C'est peut-être parce que la propriété des clés en question c'est de ne pas avoir de serrure. Toute la question est là. Pourquoi Socrate n'é-t-il pas découvert, articulé l'inconscient ? La réponse est déjà impliquée dans l'antérieur de mon discours: parce qu'il n'y avait pas notre science constituée.

Si je souligne à quel point la psychanalyse dépend d'un statut assuré, suturé de l'être de savoir, je pense que ça pourrait passer pour une réponse suffisante, si justement la question ne se rapportait pas simplement, pourquoi n'y avait-il pas au temps de Socrate, au moins à titre de départ, une science ? Le statut de notre science, celui que je définis d'une certaine façon, précisément la suture du côté de la vérité, je n'irai pas loin dans ce sens aujourd'hui. Mais comme c'est sur la voix, quelque chose nous emportera beaucoup plus loin pour nous ramener dans ce dont il s'agit, à savoir: la position ~~du psychanalyste~~ du psychanalyste.

Que quelqu'un apporte ici comme contradiction un des meilleurs, un des plus grands et sur le point où il apporte le plus de relief, je prie qu'on reprenne ici mon article sur la théorie du symbolisme fait en commentaire de l'article de Jones et qu'on y mette en connexion ce qui est impliqué dans mon article; la façon dont Jones a eu à se débrouiller de la sexualité féminine pour autant qu'elle intéresse le statut de la fonction phallique.

Qu'on voit le départ des incohérences manifestes, où glisse sans cesse mon discours et de la façon dont c'est le symptôme au quel il a à faire, qui le rectifie, le réintègre, font plus que suggérer, imposent les formules topologiques qui sont les nôtres. J'aimerais que quelqu'un le fasse.

Quel extraordinaire texte que celui auquel je me suis attaqué dans cet article dont je parle. Il consiste à nous dire, vous le verrez dans le texte, que ça n'est pas une métaphore de dire que le symbolisme est fait comme une métaphore. Que c'est une vraie métaphore, que la métaphore au lieu de s'éloigner du concret, s'en rapproche à toute volée. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que cette direction sinon qu'à la fin c'est faux ? Tout de même ce n'est pas une métaphore c'est une métonymie, le phallus avec la femme et avec ce qui l'introduit d'un relief extraordinaire concernant le déterminisme, la fonction, le sens même de l'homosexualité féminine est dans le texte sauf que l'auteur seul comprend ce qu'il dit. Il y a quelque chose qui est nécessité, qu'on peut sous l'autre face, considérer qu'il ne peut accéder aussi parfaitement au sens du symptôme qu'à en

manquer la théorie.

Ainsi, pouvons-nous nous demander ce qui fait que la science grecque n'a pas pris son statut de science c'est qu'il y a une autre voix qui joue son rôle dans l'interrogation socratique. Je pense vous l'évoquer avant que je vous la désigne.

Celle qu'il a peine à déposer de temps en temps d'une façon assez exemplaire scandaleuse, nous n'en saurons jamais rien pour les oreilles contemporaines: c'est la voix de l'esclave. Comment se fait-il que l'esclave réponde toujours si juste, si bien, et aille droit à la vérité, à la qualité du nombre irrationnel qui correspond, la diagonale du carré? Est-ce que nous ne saisissons pas ce dont il s'agit? Qu'il n'est rien autre que le statut du désir.

Si, ni Freud, ni Socrate n'ont été (quelque dissolvant qu'ait été leur produit) jusqu'à la critique sociale, car, que je sache, Socrate n'a pas introduit le matérialisme historique, encore qu'il fit trembler sur leurs bases les Dieux. Ce n'est pas pour rien qu'Alcibiade coupait la queue de son chien. La mutilation d'Hermès nous fait comprendre que ce n'est pas sans relation. Ce n'est pas de la critique sociale, appelons cela de l'action directe, de l'anarchisme, chose qui n'est plus de nos façons. Socrate et Freud n'ont pas fait de critique sociale, sans doute parce que l'un et l'autre avaient l'idée que se situait un problème économique extraordinairement important: celui des rapports du désir et de la jouissance.

S'il n'y a pas eu de science antique c'est parce qu'il fallait, pour qu'il y ait de la science, qu'il y ait l'industrie moderne, pour qu'il y ait de l'industrie moderne il fallait que les esclaves ne soient pas des propriétés privées. Les propriétés privées on les ménage, on ne les fait pas aussi vauchement travailler que dans les régions de liberté. Les êtres dévotus à la jouissance pure et simple, c'était les esclaves, tout l'indique au respect qu'ils recueillaient, on ne maltraitait pas un esclave, c'était un capital. Il suffit d'ouvrir Terence d'Euripide pour s'apercevoir que, ce qu'il y a de rapports courtois, amoureux, se passe toujours du côté d'êtres qui se trouvent dans la condition servile.

Pourquoi dira-t-on? "Je vais là où va l'Humanité: aux esclaves". La jouissance du monde antique c'est l'esclave, ce parc, réservé à la jouissance, a été le facteur d'inertie qui fait que la science ni l'être du sujet n'ont pu se lever. Le problème de la jouissance du fait du capitalisme, se pose en termes plus compliqués, il n'en reste pas moins que Freud l'a montré du doigt à propos du Malaise de la Civilisation.

Docteur LACAN - 27 AVRIL 1966

On est né de ce périnée on court après !
pas à titre de vivant, de corps, mais à titre de sujet, c'est pour ça que ça ne se limite pas à être un mauvais souvenir.

Détermination du sujet : plan fondamental.

La façon dont Freud articule ce noeud est d'une grande nouveauté quant à la nature du sujet. L'ajustement de ce sujet nous le fait venir d'un tout autre côté : du "je pense."

Il faut dire que nous qui ne sommes pas de parti pris, nous n'avons pas de visée spéciale vers l'humiliation de l'homme, nous nous apercevons qu'il y a deux autres objets "a" restés dans la théorie freudienne à demi dans l'ombre, à savoir : le regard et la voix. Je reviendrai sur le regard, j'ai fait deux, même trois célèbres séminaires où j'ai tenté pour vous de faire sentir la dimension où s'inscrit cet objet qu'on appelle le regard.

Ceux qui viennent depuis longtemps à mon séminaire ne peuvent pas en avoir laissé passer l'importance. J'en parlerai la prochaine fois, d'ici là je vous recommande de lire ce qui est paru dans le premier chapitre du livre de Michel Foucault sous le titre "les mots et les choses".

J'aimerais qu'un certain nombre d'entre vous aient lu ce premier chapitre la prochaine fois parce qu'il est difficile de n'y pas voir inscrit en une description alléchante cette double dimension que j'ai représentée autrefois.

regard

oeil

vision et regard en sens inverse

D'autres lectures : un excellent livre "le paradoxe de la conscience" rédigé par quelqu'un que nous estimons tous : Ruyer - Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy qui dans cette retraite provinciale travaille d'importantes élaborations du point de vue épistémologique, vous donne un recueil d'anecdotes qui ont une valeur cathartique, celle de réduire ce qu'on peut appeler les paradoxes de la conscience à une sorte d'almanach Vermot les mettant à leur place de bonnes histoires. Vous verrez résumés toutes sortes de paradoxes, en les réduisant au niveau de la conscience ils ne signifient plus rien que des futilités, il semble qu'une grande part du programme de la Philosophie dans son enseignement ne devrait plus l'être.

Il y a dans les deux derniers numéros d'Esprit quelques pages d'un Dominicain paraît-il J.M. Royer, un point de vue du religieux qui n'est pas à négliger.

Vous verrez la façon dont mon enseignement peut être utilisé dans une perspective religieuse quand on le fait honnêtement contrairement à ce qu'on a fait dans l'autre livre que je ne cite que de façon indirecte.

Aujourd'hui nous allons nous livrer à des travaux d'études et des commentaires avec cet article de Jones qui s'appelle "développement précoce de la sexualité féminine" parue en 1927.

Jones a commis deux autres articles aussi importants qui ont été traduits dans le N° 7 de la Psychanalyse, consacré à la sexualité féminine. Vous y trouverez sous le titre de la "féminité en tant que mascarade" un excellent article de Mme Joan Rivière.

Mlle Muriel Grazien :

Introduction de l'Article de Jones "premier développement de la sexualité féminine"

Unseen man

Unseeing man

Qu'y a-t-il chez la femme qui corresponde à la crainte de la castration ?

La castration : menace partielle de capacité de l'acte sexuel.

Vénus a eu beaucoup de difficultés avec Adonis.

La situation primordialement difficile c'est l'union simple mais fondamentale entre pénis et vagin. Vu du côté masculin en essayant de rendre compte que les femmes souffrent de cette terreur autant que les hommes : le concept de castration. L'Aphanisis. Disparition totale de l'acte, crainte de cette situation commune aux deux sexes, disparition du désir. La crainte d'aphanisis, crainte de disparition du désir, désir de ne pas perdre le désir.

Identification à la mère - bouche - vagin, suivi par l'envie du pénis.

Avoir son pénis à elle (la petite fille) attachement incestueux au père. - renoncer au père ou au sexe.

Il y a deux possibilités d'expression de l'homosexualité :

Les femmes qui conservent leur intérêt pour les hommes mais qui veulent être des leurs. Les femmes qui préfèrent les femmes qu'elles utilisent pour les exhiber à leur place.

Les femmes ayant choisi de garder leur objet, le père, et de renoncer à leur sexe.

1) elles abandonnent le sexe

2) elles abandonnent l'objet le père, et s'y substituent par identification,

Elles abandonnent l'objet père et s'y substituent par identification.

Elles s'identifient avec l'objet d'amour qui perd tout intérêt pour elle ne représentant que leur féminité.

Justification de la part d'un homme, ce qui reste utilisable du père incorporés en elles.

Cet intérêt pour les femmes porte sur un attribut sans qu'il y ait véritable relation d'objet.

Identification double : au père
à l'amante

Opération symbolique :

L'amante est le symbole de la féminité perdue.

Cet homme invisible Unseen Man -

ce qui ne veut pas dire le père.

L'oeil véritable objet... accomplissement du rite destiné à rendre au père ce qu'il n'a pas donné.

(cf .M. Proust caché : une scène se déroulant sous ses yeux : portrait du père "qui nous regarde" - profanation rituelle).

Dr Lacan :

Mlle Grazien a donné une introduction rapide de cet article mettant deux choses en relief mais en éludant certains détours.

L'idée de privation, castration, frustration, dont les rapports sont pour nous d'une grande importance.

Elle n'a pas mal fait puisque pour vous est mis en relief la notion d'aphanésis.

La façon de Jones montre le souci qu'il a de chercher ce qu'il en est de la castration féminine. Position qui comporte des références de structures. Il ne sait pas les organiser par le même souci qui guide son article sur le symbolisme, à savoir : de pointer d'une façon rigoureuse et valable ce qui constitue les amarres de la théorie freudienne de l'inconscient.

Le symbolisme a pris une série de fils qui seront détachés du tronc freudien principal, il a pris la valeur de quelque chose qui permet l'utilisation symbolique au sens courant du terme, des éléments mis en valeur.

Cette utilisation symbolique, celle qui fait que Jung voit dans les serpents la libido, c'est quelque chose à quoi Freud s'est opposé de la façon la plus ferme,

disant : si le serpent est le symbole de quelque chose, il est la représentation du phallus, ce faisant Jones fait de grands efforts pour nous montrer la métaphore se développant dans deux sens :

un sens de toujours plus grande légèreté de contenu, on ne peut se référer à l'autre registre encore que ce ne soit pas le terme qu'il emploie, on est obligé d'en employer d'autres, sorte de raréfaction, abstraction, généralisation, dans cette ordonnance, cette hiérarchie, concernant ce dont il s'agit. C'est pour nous montrer que le symbole a d'autres fonctions qui nous ramènent aux idées primaires.

La totalité et la spécificité de l'individu dans sa propre vie même, pour ne pas employer le terme d'être quand il fait référence à ces idées primaires et y inscrit des termes concernant : l'être, la naissance, la mort, la relation avec les proches, il désigne lui-même une articulation qui transpose les données biologiques. Toute l'ambiguïté de son article tient à ce qu'il porte son effort pour montrer qu'il cerne quelque chose de son élan propre, il arrive au résultat de mettre de façon unique en avant, des symboles qui sont des symboles du phallus, nous forçant à poser la question de ce qu'est le phallus dans le symbolisme. Il laisse ouverte la question, le phallus se présentant derrière un voile qu'il n'a pas levé.

Je ferai reprendre cet article par quelqu'un lors d'un prochain séminaire fermé.

Je vous signale mon article paru dans le N° 5 de Psychanalyse.

Ce que nous faisons a une certaine valeur d'horizon pour l'objet "a".

Il y a un rapport entre la place de l'objet "a" en tant qu'elle nous permet dans un certain mode de structure de comprendre la fonction déterminante à la manière d'un support ou d'une monture dans la détermination de la refente du sujet.

L'objet "a" se présente sous 4 versants en raison de la façon dont il s'insère sur deux versants : la Demande et le désir, sur le versant de la Demande, objet que nous connaissons : le sein - l'excrément ou fèces. L'autre versant de la relation du désir, c'est donc une fonction d'un degré plus élevé (wish : vœu et non demande, dans l'article de Jones) le regard et la voix.

Demande de l'Autre : objet a : fèces

Demande à l'Autre : objet ä : sein

Désir à l'Autre : regard

Désir de l'Autre : voix

Il y a aussi quelques formes. L'obscurité n'est pas sur le désir de l'Autre, c'est Désir à l'Autre qu'à propos du regard j'espère vous ouvrir. Au cœur de cette fonction de l'objet "a" nous devons trouver la fonction que vient occuper le phallus.

Il n'a absolument pas le même caractère concernant ce qu'on pourrait appeler comme une question, commune, l'ensemble des objets en question, si matériels que puissent paraître deux d'entre eux, ils sont déjà moins substantiels moins saisissables au niveau du regard et de la voix.

Le phallus entre comme tel dans une certaine fonction qu'il s'agit de définir et qui ne peut l'être que dans la référence du signifiant. La double dimension est quelque chose qui différencie le caractère insaisissable de la substantialité de l'objet a, quand il s'agit du regard et de la voix.

Ce caractère insaisissable n'est pas de la même nature quant à ses deux objets et quant au phallus.

Que se passe-t-il ? M. Jones nourri, inspiré du style de la première recherche analytique, quand la valeur de découverte ne pouvait encore être réduite réaspirée dans une série de voies, représente une rationalisation qui a fait se développer la psychanalyse dans certaines voies.

Quelle référence que ce soit à la réalité ou à l'institution d'un moi meilleur moins distordu, plus fort, tout ceci ne consiste qu'à la faire entrer dans le registre du développement dans le sens d'une orthopédie.

Jones n'en est pas là. Car ce qui se produit devant nous représenté quelque chose qui tend à retrouver des points d'appui dans un certain nombre de références reçues. C'est à ceci que Mlle Grazien a fait allusion. La primauté de la référence biologique la proposer comme première. Elle n'a pas prouvé au départ, par exemple l'expérience de la castration dans les deux sexes.

Quelle chose qui se rapporte à une partie de l'appareil génital qui vient s'offrir de façon pregnante, de gestalt : chez l'homme le pénis, manifestation

Privilège de phallus, manifestation, et c'est comme tel semble-t-il que s'introduit avec une valeur prévalente la fonction que prend le complexe de castration si on le prend sous un certain biais. Il est remarquable que la première démarche de Jones aille dans le sens d'une subjectivation. Nous ne pouvons pas ne pas voir, si nous ne sommes pas rompus à cette perspective, de la relation qu'à l'introduction par Jones du terme d'aphanisis dans le complexe de castration. Ce fading, ce perpétuel mouvement d'occultation derrière le signifiant qui définit comme tel le sujet dans son fondement, son statut, dans ce qui constitue l'être du sujet, quelque chose de tordu qui fait apparaître la différence entre ^{être et} non être comme une extraction d'un jugement, mais impliqué, que nous-même comme sujet soyons impliqués dans cette profonde duplicité qui est la même que le

néant du "je pense".

Le "je pense" ne voulant rien dire à lui tout seul nous permet de diviser, de montrer à quelle division doit être soumise l'existence du sujet pour qu'il soit discours entre l'être antérieur à la pensée et l'être que la pensée fait surgir, l'être du "je suis" de celui qui pense, l'être à l'émergence de celui qui dit "je pense donc je suis", l'aphonisme n'est concevable que dans la dimension d'un tel être, comment lui-même nous l'articule-t-il ?

Quel pourrait être le recul du sujet devant la crainte de perdre la capacité de ce qui est dit en anglais : joyment, il est difficile de donner l'équivalent de jouissance il faudrait le combiner avec le terme de lost.

Cette dimension de la jouissance est un terme qui pose des problèmes essentiels que nous ne pouvons introduire qu'après avoir donné son statut au "je suis" du "je pense". La jouissance ne peut qu'être identique à toute présence des corps. La jouissance ne s'appréhende, ne se conçoit que de ce qui est corps et d'où jamais pourrait-il surgir d'un corps quelque chose qui serait la crainte de ne plus jouir. Ce que nous indique le principe du plaisir s'il y a une crainte, c'est celle de jouir, la jouissance étant une ouverture où ne se voit pas la limite. De quelque façon qu'il jouisse, bien ou mal, il n'appartient qu'à un corps de jouir ou de ne pas jouir. C'est la définition que nous donnerons de la jouissance, pour ce qui est de la jouissance divine, nous reportons cette question à plus tard.

Il nous semble qu'il y a un défilé important à saisir c'est comment peuvent s'établir les rapports de la jouissance et du sujet. Le sujet dit : "je jouis". Le centre que je ne dirai pas implicite parce qu'aussi bien il est formulé dans Freud, le centre de la pensée analytique c'est qu'il n'y a rien qui est plus de valeur pour le sujet que l'orgasme. L'orgasme est l'instant où est réalisé un sommet privilégié, unique de bonheur, ceci mérite réflexion, car il n'est pas moins frappant qu'une pareille affirmation comporte en quelque sorte une dimension d'accord. Même ceux qui feront une réserve sur le caractère plus ou moins satisfaisant de l'orgasme dans les conditions où il est atteint, ils demanderont s'il n'y en a pas un autre mieux qui s'appelle : union, fusion, totalité, perte de soi, c'est toujours de l'orgasme dont il s'agit. Est-ce qu'il ne nous est pas possible même à garder accroché comme point d'interrogation, de saisir ceci : que nous pouvons considérer l'orgasme dans sa fonction provisoire comme représentant un point de croisement où un encore un point d'émergence, où la jouissance fait surface, ceci prend un sens privilégié, que là où elle fait surface, à la surface par excellence, celle que nous avons défini comme celle du sujet.

Je vous indique les repères que ceci peut prendre dans notre système.

Nous pouvons ou bien considérer la jouissance, celle qui est dans l'orgasme, comme quelque chose qui s'inscrit d'une forme particulière que prendrait notre tore, si notre tore c'est ce cycle du désir qui s'accomplit par la suite de boucles répétées d'une demande, il est clair qu'en fonction d'une certaine définition de l'orgasme comme point terminal, comme point de rebroussement, ce sera d'un tore fait ainsi qu'il s'agira, qui n'a plus qu'une valeur punctiforme

Toute demande, s'y réduit à zéro, mais il n'est pas moins clair qu'il blouse le désir, c'est la fonction idéale et naïve de l'orgasme, pour quiconque essaie de le définir à partir de données introspectives, c'est ^{court} ce court moment d'anéantissement punctiforme, fugitif tout ce qui représente le sujet dans son déchirement, sa division : l'orgasme. C'est au titre de jouissance dont pour nous il ne suffit pas de constater que dans ce moment idéal, j'insiste sur idéal, il est réalisé dans la conjonction sexuelle pour que nous disions qu'il est immanent à la conjonction sexuelle, la preuve est que ce moment d'orgasme est équivalent dans la masturbation, je dis en ce sens, qu'il représente ce point terme du sujet.

Nous retrouvons ce caractère de jouissance qui n'est point encore défini ni motivé dans cette fonction, ceci nous permettra de comprendre l'analogie entre la forme de la bouteille de Klein, son ouverture, son cercle de réversion apparaît en haut.

Le point de réversion où je vous ai appris à trouver le point nodal de ces deux versants du sujet: l'affrontement de la couture : l'être de savoir à l'être de vérité.

C'est là la place où nous devons inscrire cette conjonction de l'un à l'autre qu'on appelle le symptôme, c'est le fondement plus essentiel à ne pas oublier. En lui-même le symptôme est jouissance.

Il y a donc d'autres modes d'émergence, structurellement analogues de la jouissance au niveau du sujet que l'orgasme. Je pourrai vous rapporter le nombre de fois où Freud a mis en valeur l'équivalence de l'orgasme avec le symptôme. Il conviendrait d'y regarder à deux fois avant de faire équivaloir orgasme et jouissance sexuelle, que l'orgasme soit une manifestation de la jouissance sexuelle

chez l'homme est extrêmement compliquée de la fonction qu'il vient occuper dans le sujet.

Nous aurions tort de collaber en une seule et même réalité ces trois dimensions. C'est cela qui est réintroduit sous une forme d'ingérence masquée et ridicule, les vieilles implications du mysticisme auxquelles j'ai fait allusion dans une expérience qui ne le nécessite nullement.

Un poète a dit : post-coïtum : animal triste

pater nullium gallum (mis à part les femmes et les coqs)

Depuis que la mystique de la psychanalyse existe, la tristesse après le coït n'existe plus, et les femmes qui ne jouissent pas elles deviennent de plus en plus déprimées, tandis qu'avant elles s'en accommodaient fort bien.

Pourquoi faut-il prouver qu'une femme doit avoir un orgasme pour qu'elle soit femme, cette métaphysique a pris une telle valeur, que des femmes sont malades de ne pas jouir vraiment. Ceci pour mettre les points sur les i concernant ce qu'il en est de la jouissance sexuelle.

Ce qui nous intéresse au premier plan, c'est de savoir ce qu'il en est au niveau du sujet, c'est une première façon d'assainir la question.

On pourrait aussi poser la question de savoir ce qu'il en est au niveau de la conjonction sexuelle. Parce que là, il est très remarquable que nous parlons toujours comme si du seul fait que la différence sexuelle existe chez le vivant avec ce qu'elle nécessite de conjonction, l'accomplissement de la conjonction s'accompagnait d'une jouissance univoque, nous devrions l'extrapoler nous les humains, les primates, ce que nous en connaissons de cette jouissance.

Il est clair que tout d'abord il est impossible de définir quelques signes de ce que on pourrait appeler orgasme chez la plupart des femelles dans le règne animal. Il est clair qu'on ne trouve pas. C'est quelque chose de nature à jeter un doute sur les modalités de la jouissance dans la conjonction sexuelle, de la dimension de la jouissance. Dimension co-extensive à celle du corps. Que ce soit celle de l'orgasme, ça ne semble nullement obligé, la nature peut être différente.

La conjonction sexuelle entre les grenouilles pendant 10 jours c'est autre chose que l'orgasme, la tumescence, la détumescence est extravagante.

Les approches, décharge, séparation, au nom de l'existence d'un organe érectile loin d'être universel; il y a des animaux qui réalisent la conjonction sexuelle avec des organes non tumescibles, il apparaît que l'orgasme doit prendre chez le mâle une toute autre apparence qui serait susceptible de quelque subjectivation.

Si M. Jones au départ, s'écarte et s'étonne, c'est ainsi qu'il introduit la notion d'aphanésis, le caractère distinct entre l'idée de la castration telle qu'elle se substantie dans l'expérience, à savoir : la disparition du pénis.

La disparition du sujet qu'il s'imagine être, la crainte de voir la disparition du désir. Car le désir se soutient de la crainte de se perdre lui-même il ne saurait y avoir aphanésis du désir. Que le désir en est soutenu, persévéré dans l'être spinozien : "le désir est de l'homme", l'homme ne saurait s'évader d'aucune façon de ce soutien du désir.

Ambiguïté de ne pouvoir supporter sa propre retenue, d'être face de défense en même temps que face de suspension vers la jouissance.

Ce ci prend toute sa valeur dans l'autre bout de la trajectoire, quand Jones, à juste titre, met la femme au cœur de cette façon dont peut se présenter pour elle l'impasse subjective.

Opposé au couple fils-mère il ne parle du couple père-fille. Que nous dit-il ? Tout part ici d'une privation.

L'inceste du père, nous savons quant à nous, que toute notre expérience est analytique, névrosante elle est moins dangereuse au regard de l'inceste mère-fils qui a toujours des conséquences ravagantes. Aun niveau du couple père-fille, la fonction de l'interdit fait qu'elle s'exerce dans ses conséquences dialectique, et prend une forme simplifiée qui met bien en valeur la fonction privilégiée de la femme au regard de la conjonction sexuelle car si la passivité d'une certaine forme de vivants est qu'un organe à la fois érectile, comme tel, privilégié, comme support de la jouissance en soit l'ambocepteur, ça veut que pour elle : pas de problème, faire l'amour est forcément alloplastique impliquant qu'elle aille à celui qui l'a. Petit bonhomme qui en a d'autres qui peut jouir de lui-même comme le petit singe. Mais il ne s'agit pas de ça.

Le père est un interdit et par cette voie entre en fonction le problème. Qu'est-ce que dit Jones en rendant compte de son expérience ? Il dit que là encore la femme va garder son avantage, sera gagnante, mais il faut voir comment !

Voyons ce qu'il en dit : il faut que la femme choisise entre son sexe et son objet, elle renonce à l'objet paternelle et elle va garder son sexe.

"Elle doit changer d'objet ou de désir"

Que va-t-il nous dire ? Dans le premier cas, les désirs féminins s'épanouissent à un niveau adulte, c'est-à-dire : charme érotique diffus. (Narcissisme).

Qu'est-ce à dire ? C'est que Freud ici de son expérience, la première chose qu'il a à mettre en avant quant à ce qui résulte du choix, je ne dirai pas normal, mais de "légal" celui qui renonce à l'objet paternel pour conserver son sexe, ceci veut dire qu'il ne sert à rien de renoncer à l'objet pour conserver quelque chose puisque ce quelque chose qu'on veut conserver au prix d'une renonciation c'est ça qu'on perd justement.

Qu'est-ce qu'a à faire avec la féminité le charme érotique dans le maniement du narcissisme, c'est ce qu'a épinglé Mme Joan Rivière au titre de : "mascarade". "la féminité comme mascarade". La femme prend là place de l'objet "a". La femme né d'une côte de l'homme est un objet "a".

Se soumettre à la loi non seulement pour conserver son sexe ne nécessite (au contraire dans l'autre cas : conservation de l'objet : le père) , quel sera le résultat ?

Le choix homosexuel.

C'est dans l'autre cas que la femme trouve sa féminité car dans toute attitude fonction homosexuelle, ce que la femme trouve à la place de l'objet c'est sa féminité.

Deuxième temps de ce qui se passe à l'intérieur de ce second choix . Ici les termes de Jones ne sont pas équivoques c'est de l'accentuation de la fonction de ce dont il s'agit , à savoir un certain objet perdu, que le choix va se faire, soit que cet objet devienne objet de revendication et que la prétendue homosexuelle devienne une femmevervendique avec les hommes le phallus, soit qu'elle accepte ne pas l'avoir et réaliser le somment de l'amour : donner ce qu'elle n'a pas.

Nous n'aurons de jouissance de la féminité comme telle que de ce départ homosexuel qui ne fait qu'illustrer la fonction médiatrice que prend ce phallus qui alors nous permet de désigner sa place.

Si ce dont il s'agit est de savoir ce que l'être perd à être celui qui pense, il s'agit aussi de savoir ce qui vient prendre la place de cette perte quand il s'agit de jouir. Que l'organe privilégié de la jouissance y soit employé c'est naturel, c'est ce que l'homme a sous la main, mais alors, les choses se passent à deux degrés : cet organe on l'emploie à une fonction.

Il y a des animaux qui ont des organes qui ne servent à rien. (Tel cet animal qui a une scie dans l'estomac). Ce pénis on va en faire un signifiant, ce qui est important ce n'est pas sa fonction comme signifiant, vous regarderez les morphènes et vous saurez la fonction qu'il y a dans la forme du non marqué. Il pourrait y avoir une désignance. Que ce soit à un sens qu'il n'y ait pas à cette place de marque.

Là est l'essence de la fonction de signifiante. Si la femme conserve, portée à une puissance supérieure, ce que lui donne de n'avoir pas le phallus, c'est de pouvoir faire le parfait accomplissement de ce qu'est la castration, le non phallus, de se porter à la fonction de signifiante en ce point d'être non marqué.

Il faut que ce soit un père dominicain qui fasse une remarque sur le complexe de castration dont plus personne ne parle.

-:-:-:-

DOCTEUR LACAN 6- 4 MAI 1966

Il s'agit pour nous de situer notre topologie, de nous situer nous analystes, comme agissant en elle.

Dans une réunion fermée d'un tout petit groupe, quelqu'un me posait récemment à propos de ce que je dis de cette topologie qu'elle n'est pas une métaphore. Qu'en est-il ? Que signifie de nous situer comme sujet dans une référence qui n'est pas métaphorique ? Je n'ai pas répondu, celui qui me questionnais n'était pas présent au dernier séminaire fermé et la réponse elliptique que j'aurais pu donner "nous affronter à la jouissance" aurait été une réponse qui n'aurait pas été suffisamment commentée. Etre situé dans ce qui n'est plus la métaphore du sujet, c'est aller chercher les fondements de sa position non dans la signification de ses effets, mais dans ce qui résulte de la combinatoire elle-même.

Qu'en est-il exactement du sujet dans sa position classique de calieu nécessité par la constitution du monde objectif ? Observez, qu'à ce sujet pur, ce sujet dont les théoriciens de la philosophie ont poussé jusqu'à l'extrême la référence unitaire, à ce sujet, dis-je, on n'y croit pas tout à fait, et pour cause ! On ne peut croire qu'à lui, tout du monde soit suspendu. On sait bien ce en quoi consiste l'accusation d'idéalisme. C'est ici que la structure visuelle de ce sujet doit être explorée. Déjà j'ai approché ce que de matières nous apporte notre expérience analytique au premier chef : l'écran que notre expérience analytique nous apprend comme étant le principe de notre doute : ce qui se voit non pas révèle, mais cache quelque chose. Cet écran pourtant supporte pour nous tout ce qui se présente; le fondement de la surface est au au principe de tout ce que nous appelons organisation de la forme, constellation. Dès lors, tout s'organise en une superposition de plans parallèles et s'instaure dans le labryrinthe sans issue de la représentation comme telle.

Dans un livre que j'ai conseillé : "le paradoxe de la conscience" vous verrez la conséquence de ce renvoi structural. Tout ce que nous concevons comme correspondance point par point, de ce qui est d'une surface sur une autre, si l'image de la représentation d'un point dont les reliefs pourtant traversent ~~max~~^{CBS} deux plans parallèles y manifestant d'ne trace à une autre (de celle sur un plan sur un plan correspondant) d'une fondamentale homotétie, homologie, de telle sorte que de n'importe quelle façon qu'on le manipule il en résulte qu'il faut bien qu'il y ait quelque part ce fameux sujet qui unifie la configuration, la constellation pour la limiter à quelque point brillant qui, quelque part l'unifie en ce quelque chose en quoi elle consiste d'où l'importance du

sujet.

Mais cette fuite dans une unité mythique où il est facile de voir l'exigence du pur esprit unificateur à la fois par lequel je vous mène qui est proprement ce qu'on appelle méthode, aboutit à cette topologie qui consiste en cette remarque : que ce n'est point à rechercher ce qui va correspondre à cette surface au fond de l'oeil qui s'appelle la rétine à quelque point où se forme l'image qu'il s'agit de se reporter comme élément unificateur. Bien sûr, ceci part de la distinction cartésienne de l'étendue et de la pensée.

Cette distinction suppose l'étendue, soit l'espace, comme homogène, en ce sens impensable qu'il est comme dit Descartes à concevoir comme partès et comme extra-partès, à ceci près qu'il est voilé, qu'il est homogène, que chaque point est identique à tous les autres, tout en étant différent, ce qui est proprement ce que veut dire l'hypothèse, à savoir : que toutes ses parties se valent. Or l'expérience de ce qu'il en est de cette structure de l'espace non point quand nous le distinguons de la pensée en tant que la supporte uniquement et fondamentalement la combinatoire signifian-
te, que cet espace n'est^{n'en} effectivement point séparable, qu'il en est au contraire intimement cohérent, qu'il n'y a nul besoin d'une pensée de survol pour le resaisir en cette cohérence nécessaire que la pensée ne s'y introduit pas, d'y introduire la mesure, une mesure en quelque sorte applicable, arpenteuse qui loin de l'explorer le bâtit, je désigne là l'essence de ce qu'il en est du premier temps de la géométrie comme son nom de géométrie au véhicule encore la trace, la géométrie euclidienne entièrement fondée sur ce thème d'une mesure introduite où se cache que ce n'est point la pensée qui la véhicule, mais à proprement parler ce que les grecs ont nommé : mesure, l'homme et la mesure de toutes choses, c'est-à-dire son corps, le pied, le pouce, la coudée.

Or, le progrès de la pensée resté intitulée géométrisante, n'est pas pour rien comme la more geometrico a toujours paru idéale de toute déduction de la pensée et le progrès de cette géométrie montre l'émergence d'un autre monde d'abord, où étendue et combinatoire se nouent d'une façon étroite qui est à proprement parler la géométrie projective. Non point également mesure, effet de recouvrement comme vous vous en souvenez encore, effort souvent pénible pour fonder une première déduction de la géométrie, rappelez-vous du temps où on vous faisait passer la muscade d'un retournement sur le plan : opération qui ne semblait pas impliquée dans les prémices pour fonder le statut du triangle isocèle.

Homothétie, tout ce jeu à partir duquel s'est déplacée en éventail la géométrie euclidienne, se transforme dans la géométrie projective d'introduire de figure à figure la fonction de l'équivalence par transformation. Singulièrement ce progrès se marque historiquement par la contribution d'artistes à proprement parler à savoir : ceux qui se sont intéressés à la perspective.

La perspective n'est pas l'optique, il ne s'agit point dans la perspective, de propriété visuelle, mais précisément de cette correspondance de ce qui s'établit concernant les figures qui s'inscrivent dans une surface à celle qui dans une autre surface sont produites dans cette seule cohérence établie de la fonction d'un point à partir duquel les lignes droites conjoignant ce point aux articulations de la première figure, se trouvent à traverser une autre surface pour faire apparaître une autre figure.

Nous retrouvons là la fonction de l'écran, rien n'est impliqué que d'une figure à l'autre, apparaisse une relation de ressemblance ou de similitude, mais simplement de cohérences que nous pourrions définir entre les deux.

L'écran, ici, fait fonction de ce qui s'interpose entre le sujet et le monde, il n'est pas un objet comme un autre, il s'y peint quelque chose. Avant de définir ce qu'il en est de la représentation, l'écran déjà, nous annonce à l'horizon la dimension de ce qui de la représentation est le représentant avant que le monde devienne représentation, le représentant de la représentation émerge.

Je ne me priverai pas d'évoquer ici une fois, fussa pour y revenir, une notion qui quoi que préhistorique, ne saurait d'aucune façon passer pour archéologique en la matière : l'art pariétal, celui que nous trouvons précisément au fond de ces espaces clos qu'on appelle les cavernes. Est-ce que dans son mystère dont le principal est assurément que nous restions encore dans l'embarras, quant à savoir jusqu'à quel point ces lieux étaient éclairés. Ils ne l'étaient qu'à l'orifice.

Jusqu'à quel point ces lieux étaient visités ? ils semblent l'avoir été rarement, si nous faisons foi aux traces que nous pouvons repérer sous la forme de traces de pas dans des lieux qui pourtant sont favorables à en porter les marques.

L'art pariétal semble nous reporter à rien de moins que de ce qui plus tard, sinon dans le mythe platonicien de la caverne, prendrait une autre portée que métaphorique. Si c'est au sein d'une caverne que Platon tente de nous porter, pour nous faire surgir pour nous la dimension du réel, est un hasard sans doute qui se trouve

sur ses parois où les récentes explorations par des méthodes enfin scientifiques et qui, devant ces figures ne s'essouffent plus à imaginer l'homme des premiers temps dans je ne sais quelle anxiété de rapporter suffisamment pour le repas de midi à sa bourgeoise.

Cette exploration qui se porte non sur l'interprétation qui peut se faire sur la flèche et un animal, surtout quand la blessure porte la représentation d'une trace vulvaire. Cette méthode a fait entrer en jeu l'usage d'une machine électronique nous représentant que ces figures ne sont pas réparties au hasard, la fréquence constante, univoque des cerfs à l'entrée, de bisons au milieu nous introduit directement (encore que M. Leroy-Gourche n'a pu les répartir au hasard), à ceci : qu'il n'y a nul besoin que ceux qui participaient très évidemment autour de ces peintures encore pour nous énigmatiques, à un culte, que ceux-là n'avaient nul besoin d'entrer jusqu'au fond de la caverne pour que les signifiants de l'entrée, les représentent pour les signifiants du fond, qui n'avaient point besoin par contre d'être si fréquemment en dehors des temps, précis de l'initiation visités comme tels.

Tout ce qui accompagne ces cortèges singuliers, lignes de points, flèches, qui ne sont pas particulièrement alimentaires, nous indiquent qu'une chaîne structurale, qu'une répartition signifiante est ce quelque chose qui seul peut nous donner le guide d'une pensée à la fois ferme et prudente au regard de ce dont il s'agit. La fonction de l'écran comme support, comme tel, de la signifiante, voilà ce que nous trouvons tout de suite à l'éveil de ce quelque chose de l'homme qui nous assure que quelque chose fut le ton de voix qu'il y donna, qu'il était un être parlant.

C'est bien ici qu'il s'agit de saisir de plus près le rapport de la signifiante à la structure visuelle, laquelle se trouve par la force des choses à savoir que par le fait qu'il semble qu'en nous n'aurons aucune trace de la voix de ces premiers hommes, c'est du style de l'écriture que nous trouvons les premières manifestations chez lui de la parole.

Je n'ai point besoin d'insister sur un fait singulier, mettant en évidence ces représentations dont on s'extasie, qu'elles soient naturalistes, comme si nous n'avions pas appris dans notre analyse du réalisme que tout art est méthonymique, c'est-à-dire représentant autre chose, cette marque représentant cette ligne oscillante, cet S allongé, je ne verrais pas d'inconvénient à voir se recouper l'S dont nous parlons en ce qui concerne la structure de la beauté, c'est à ce S qu'on se réfère. Pour donner corps bien sûr à ces extrapolations qui peuvent vous paraître hardies, il nous faut maintenant en venir à ce que j'ai appelé : la structure visuelle de ce

de ce monde topologique, celui sur lequel se fonde toute instauration du sujet.

J'ai dit que cette structure était antérieure à la physiologie de l'oeil, et même de l'optique, quelle est cette structure que les progrès de la géométrie nous permettent de formuler comme donnant sous une forme exacte ce qu'il en est du rapport du sujet à l'étendue, certes je suis bien empêché par de simples considérations de décence de vous donner ici un cours de géométrie projective, il faut donc qu'au moyen de quelques indications je suscite en vous le désir de vous y reporter, qu'au moyens de quelques apologues, je vous en donne, je vous en fasse sentir la dimension propre. La géométrie projective est à proprement parler combinatoire, de points, de lignes, de surfaces susceptibles de tracés rigoureux mais dont le fondement intuitif : ce que points, lignes, plans, pour vous évoquent, se dissipent, se résorbent et à la fin s'évanouit derrière un certain nombre de nécessités purement combinatoires qui sont telles que le point se définira comme intersection de lignes, que deux lignes seront définies comme se coupant toujours, car une définition combinatoire ne vaut pas si elle comporte des exceptions de l'ordre intuitif, si nous croyons que les parallèles sont justement des lignes qui ne se coupent pas, deux lignes se couperont toujours en un point et l'on se débrouillera comme on pourra, mais il faut que ce point existe.

Or, il apparaît que ce point existe et que c'est même à le faire exister qu'on fendra la géométrie projective et qu'à c'est bien là en quoi consiste l'apport de la perspective, c'est que c'est précisément à la projeter sur un autre plan qu'on fera sur cet autre plan apparaître d'une façon dont l'intérêt n'est pas qu'il soit là intuitif, à savoir parfaitement visible dans la jonction de deux lignes sur la ligne d'horizon, mais qu'il y repère selon les lois strictes d'une équivalence étendue, de partir des hypothèses purement combinatoires qui sont celles qui se percevront dans les termes : que deux points ne détermineront qu'une seule ligne droite ou qu'une ligne droite ne peut se couper en deux points. Pour vous faire sentir ce qu'il en est de telle définition, je vous rappelle qu'il en résulte qu'à l'encontre des manipulations de la démonstration euclidienne, l'admission de ces principes qui se résument en une forme qu'on appelle : principe de dualité, une géométrie purement projective, non métrique, pourra avec assurance traduire un théorème en termes de points et de lignes, en substituant point à ligne et ligne à point, et en obtenant un énoncé aussi valable que le précédent.

C'est ce qui surgit au XVII^e siècle avec le génie de Pascal, déjà préparé par l'avènement d'une dimension mentale telle qu'elle se présente toujours dans l'histoire du sujet. (Le théorème de Brianchon).

Un hexagone formé par une ligne devient tangent conique, hexagone circonscrit (conique : cone, hyperbole parallèle) ce qui veut dire en l'occasion qu'il s'agit de certaines de leurs formes telles qu'elles sont engendrées dans l'espace et pas simplement sous forme de révélation, le cone se définissant par la forme qui se présente dans l'espace de par l'enveloppement d'une ligne joignant un point à un cercle par exemple, ne le joignant pas forcément d'un point situé perpendiculairement à son centre.

Ces lignes présente^{nt} la propriété que les trois lignes qui joignent des sommets opposés, ce qui est facile à déterminer quelque soit la forme de l'hexagone par une simple conjonction, ces trois lignes convergent en un point du fait de la projection d'une ligne projective.

Un hexagone formé par 6 points reposant sur une conique, hexagone excentré, trois points reposent sur une même ligne, s'ils se réduisent par simple substitution, sans équivoque, de points à lignes et de lignes à points. Il y a là dans le procédé de la démonstration tout autre chose que ce qui fait intervenir : mensuration, règles ou compas, et que s'agissant de combinatoires, c'est bien de points, de lignes, voire de plans en terme de pur signifiant aussi bien de théorèmes qu'il s'agit d'écrire avec des lettres. Ceci va nous permettre de donner une tout autre portée à ce qu'il en est de la correspondance d'un objet avec ce que nous appellerons sa figure.

Ici nous introduirons l'appareil qui nous a servi déjà, comme essentiel à confronter à cette image mythique de l'oeil qui quelque qu'elle soit élude ce qu'il en est de la représentation du rapport de l'objet puisque de toutes façons la représentation sera un double de cet objet.

Ce que j'ai présenté comme structure de la vision en y opposant celle du regard, ce regard je l'ai mis dès le premier abord, là où il se saisit, se supporte, à savoir : là où il s'est appendu dans cette oeuvre qu'on appelle un tableau.

Ce rapport origininaire à la tache ^{telle} que l'homme biologique peut nous faire apparaître sous une forme primitive, de la tache à partir de quoi la sensibilité localisée qu'elle représente dans son rapport à la lumière, peut nous servir d'image, d'exemple de ce quelque chose où s'origine le monde visuel, mais assurément ce n'est là qu'équivoque évolutionniste dont la valeur ne peut prendre, s'affirmer, comme référence, que de se référer à une structure synchronique, saisissable. Qu'en est-il de ce qui s'oppose comme champ de vision, de regard au niveau de cette topologie ?

Le tableau va continuer d'y jouer un rôle, ceci n'est point pour nous étonner si nous avons admis que quelque chose comme un montage, comme un appareil est essentiel à ce que nous faisons pour en avoir l'expérience, à savoir : la structure du fantôme.

Le tableau dont nous allons parler, c'est de sa monture de chevalet que nous allons le prendre, ce tableau est quelque chose qui se tient comme un objet matériel, c'est ce qui nous servira de référence pour un certain nombre de réflexions.

Dans la structure projective, ce tableau va nous servir, sur lequel la percée de chacune des lignes oculaires, lignes qui joignent le point essentiel, départ de notre démonstration que nous allons appeler oeil, et qui est ce sujet idéal de l'identification du sujet classique de la connaissance. N'oubliez pas qu'il s'agit de ce 5 point d'oeil dans les schémas d'identification dont je vous parle.

De ce point, une ligne droite se joint à ce que nous désignerons comme support point-ligne, voire même plan, dans le plan support, ces lignes traverses cat autre point et les points, les lignes où ils le traversent, voire la traversée du point qui se déterminera sur une de ces lignes pour la contenir, cette traversée du plan figure, cette traversée de la ligne oculaire laissant sa trace sur le plan figure c'est à ceci que nous avons à faire dans la construction de la perspective. C'est elle qui doit nous révéler, matérialiser la topologie d'où il résulte que quelque chose se produit dans la construction de la vision qui n'est autre que ce qui nous donne la base, le support du fantôme, à savoir : une perte qui n'est autre que celle que j'appelle la perte de l'objet "a" qui n'est autre que le regard et d'autre part, une division du sujet.

Que nous apprend en effet la perspective ?

Elle nous apprend que toutes les lignes oculaires qui sont parallèles au plan support vont déterminer sur le plan figure, une ligne qui n'est autre que la ligne d'horizon. Cette ligne d'horizon est, vous le savez, le repère majeur de toute construction perspective, à quoi correspond-elle sur le plan support? Elle correspond, si nous maintenons ferme les principes de la cohérence de cette géométrie combinatoire, également à une ligne, cette ligne est à proprement celle que les grecs ont manquée, du fait que pour des raisons que nous laisserons aujourd'hui de côté, que les grecs ne pouvaient que manquer, qui est cette ligne et de par nos principes également, ligne droite qui se trouve à l'infini, supports et ne peut se concevoir "représentant" le tout.

C'est sur cette ligne que se trouvent les points où dans le plan support, les parallèles convergent, ce qui se manifeste dans le point figure de la convergence de presque toutes les lignes parallèles à l'horizon. On imagine ceci en général et on le voit sous la plume des meilleurs auteurs, quand une route s'en va vers l'horizon elle devient plus petite et étroite, on oublie le danger de telles références, tout ce que nous connaissons comme horizon est un horizon de notre boule terrestre, c'est-à-dire un horizon déterminé par la forme sphérique comme on le remarque quand on dit que l'horizon est la preuve de la retombée de la terre, même si nous attendons sur un plan infini il y aurait toujours une ligne d'horizon, ce qui me trouble, c'est à savoir que nous ne la voyons jamais que dans un tableau.

Nous verrons ce qu'il en est de la structure du tableau.

Comme un tableau est limité, il ne nous vient même pas à l'esprit que si un tableau s'étendait infiniment, la ligne d'horizon serait droite jusqu'à l'infini tellement à l'occasion nous nous satisfaisons d'avoir à penser que l'horizon sur le tableau est un horizon dont on peut faire le tour. Un tableau est un tableau, la perspective autre chose.

Nous verrons comment on s'en sert, si vous partez des conceptions que je vous ai données pour ce qui doit venir se tracer sur le plan figure, vous remarquerez ceci : c'est qu'un tableau fait dans ces conditions qui seraient celles d'une stricte perspective, aurait pour effet si vous supposez que vous êtes debout sur un plan couvert d'un quadrillage à l'infini, que ce quadrillage vient s'arrêter à l'horizon, et au-dessus de l'horizon vous allez dire naturellement : le ciel, mais pas du tout, pas du tout...

Au-dessus, ce qu'il y a à l'horizon, derrière vous, si vous y réfléchissez, vous le saisirez, à tracer la ligne qui joint le point que nous avons appelé pendant à ce qui est derrière, sur le plan support dont vous verrez qu'il se projettera au dessus de l'horizon, faisant qu'à cet horizon du plan projectif vient du plan support ce cadre, au même point d'horizon les deux points opposés du plan support, l'un à gauche, de vous, sur la ligne d'horizon du plan support, viendra se coudre à un autre qui est à votre droite. (Une ligne joignant votre œil avec un point quelconque de ce plan support déterminant sur le plan vertical, la correspondance point par point). Ce qui est une ligne que nous ne pouvons définir comme monde puisqu'elle n'est ronde que de votre appréhension quotidienne de la rotundité terrestre, que c'est sur cette ligne du plan support que nous verrons les points se nouer venant respectivement d'en haut et d'en bas et qui viennent s'accrocher dans un ordre inverse à ce qu'il en est de l'horizon antérieur.

Ceci n'est que l'illustration pure et simple de ce qu'il en est quand le plan projectif je vous le présente sous la forme d'un croscap et que vous voyez une certaine bulle se nouant d'une certaine façon, se recroisant elle-même et vient dans un autre plan, s'étant divisé, se renouer à lui-même au niveau de cette ligne d'horizon, se renouer de façon telle qu'à chacun des points de l'horizon du plan support vient se renouer ce qui ^{est} la forme du plan projectif, son point diamétralement opposé, c'est ce qui fait que le point postérieur à droite qui vient souligner le point antérieur à gauche.

Tel est ce qu'il en est de la ligne d'horizon nous indiquant que ce qui fait la cohérence d'un monde signifiant à structure visuelle est une structure d'enveloppe et nullement d'indéfinie étendue.

Il n'en reste pas moins qu'il n'est pas assez de dire les choses telles que je viens de les imager, car j'oubliais dans la question du quadrillage que j'avais mis là pour votre commodité mais qui n'est pas indifférente, le quadrillage parallèle (étant admis que toutes les lignes parallèles de l'espace auront rejoint en un certain point de fuite à l'horizon, un seul point, à savoir : que c'est la direction de toutes les parallèles dans une certaine position donnée qui déterminent l'unique point d'horizon sur lequel dans le plan figure elles se croisent, sur ce quadrillage infini, vous verrez se conjoindre toutes les parallèles en un même point. Ces remarques qui sont fondamentales pour toute science de la perspective et sont ce que tout artiste en mal d'ordonner quoi que ce soit, une série de figure sur un tableau ou aussi bien les lignes de ce qu'on appelle un monument, disposition d'un certain nombre d'objets sur un vide, ce qui est appelé couramment, le point de fuite de la perspective, ce point de fuite est à proprement parler ce qui représente dans la figure, l'oeil qui regarde. L'oeil qui n'a pas à être saisi en dehors de la figure, il est dans la figure, et tous l'on reconnu comme tel et appelé comme tel, il est appelé : l'oeil (de Dürer, Vignola).

Il n'a aussi les choses qui sont entre le tableau. Evidemment elles peuvent par le même procédé, se représenter sur le plan du tableau où elles s'en iront vers des profondeurs que nous pourrions tenir comme infinies, mais elles s'arrêteront en un point qui correspond au plan parallèle, au tableau qui passe par mon oeil, par le point S. Nous avons là deux traces :

La trace de ce par quoi le tableau vient couper le support, c'est l'inverse de la ligne d'horizon, en d'autres termes, c'est ce qui, si nous renversions les rapports, constitue comme ligne d'horizon dans le support, la ligne infinie; dans la figure,

il y a la ligne qui représente la section du support par le plan du tableau, ce sont deux lignes, je vous dirai quelque chose de moins rigoureux en raison du peu de temps qui me reste.

Rigoureusement, ceci veut dire qu'il y a un autre point d'oeil qui est celui constitué par la ligne à l'infini sur le plan de la figure et son intersection par quelque chose qui y est bien, à savoir : la ligne par laquelle le plan de la figure coupe le plan support et qui plus est, elle se coupe en un seul point car ce point est le même sur la ligne à l'infini, pour en rester sur un domaine d'image, je dirai que cette distance des deux parallèles qui sont dans le plan support, celles déterminées par ma position fixée, et de regarder et celle déterminée par l'insertion, la rencontre du tableau avec le plan support, cette béance qui, dans le plan figure ne se réduit que par un point qui se dérobe totalement car nous ne pouvons pas le désigner comme nous désignons le point de fuite à l'horizon, ce point essentiel perdu, si vous vous contentez de cette image qui tombe dans l'intervalle des deux parallèles, quant à ce qu'il en est des deux supports, c'est ce point que j'appelle le point de support du sujet regardant, le point de fuite, le point du sujet voyant, le point intervalle, le point du sujet regardant.

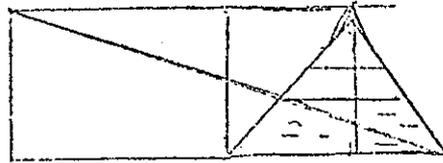
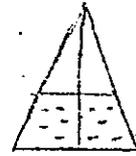
Ceci n'est pas une nouveauté, c'en est une de l'introduire ainsi, d'y retrouver la topologie du \mathcal{Z} , dont il faut savoir maintenant où nous situons le "a" qui détermine la division de ces deux points en tant qu'ils représentent le sujet dans la figure.

Aller plus loin nous permettra d'instaurer un appareil, un montage rigoureux qui nous montre ce qu'il en est du fantasma au niveau de la combinatoire où nous aurons à le situer dans cet ensemble, on le dira par la suite pour que vous ne pensiez pas que je vous emmène dans des endroits abyssaux. Je fais de la géométrie et non de la psychologie des profondeurs.

Cette histoire de la perspective loupée par Euclide, et par M. Foucaut, j'ai essayé de vous en donner quelque chose de support, quant à ces points parfaitement définis comme 2ème point dans la combinatoire de la perspective, je ne l'ai pas inventé on le représente autrement appelé par d'autres, que par moi-même : l'autre oeil connu de tous les peintres. Ce point il choit dans l'intervalle, pour se situer en un point qui est nécessité par l'équivalence fondamentale de ce qui est la géométrie projective, elle a beau être à l'infini, elle s'y trouve, comment elle peut être utilisée par ceux qui ont fait des tableaux utilisant la perspective sous la forme de l'autre oeil, c'est le point qui sert à construire toute perspective plane en tant qu'elle fuit et

qu'elle est dans le plan support.

Elle se construit dans Alberti .



quadrillage dont la base vient s'appuyer sur un repère. Une perpendiculaire me donne à l'horizon le point de fuite qui donnera la hauteur, quelque chose qui nécessite que je me serve de mon autre oeil, je prendrai une certaine distance qui correspond à cet interval de mon plan au tableau. Sur cette distance prenant un point à la même hauteur que le point de fuite, je fais une construction qui passe par une verticale, limite à laquelle terminera mon quadrillage, j'ai donc toute liberté quant à la hauteur que je donnerai à ce quadrillage pris en perspective, c'est-à-dire qu'à l'intérieur de mon tableau, je choisis à mon gré la distance où je vais me placer dans ce quadrillage pour qu'il m'apparaisse en perspective.

Dans beaucoup de tableaux classiques, vous avez une petite tache : indication du point où vous devez vous-même prendre la distance, où vous devez vous mettre, pour que tout plan de perspective puisse être réalisé.

Quand je vous ai dit qu'il n'y a pas le ciel au dessus de l'horizon, il n'est qu'un portait dans la réalité, et le théâtre. Entre vous et le ciel il y a tout une série de portants qui fait que vous puissiez choisir devant votre tableau votre distance. Il est lui-même déjà une prise de distance, vous ne faites pas un tableau de vous à l'orifice de la fenêtre où vous vous encadrez, vous faites le tableau à l'intérieur de ce cadre, votre rapport avec le tableau et le fantôme vous donnera un chiffre assuré dans ce qui par la suite nous permettra de manifester le rapport de "a" avec $\frac{1}{2}$.

Pour ce qui est du savoir, il est difficile de ne pas tenir compte de l'existence du savant, savant ici, pris comme le support, l'hypothèse du savoir en général, sans y mettre forcément la conotation de scientifique. Le savant sait quelque chose, ou bien il ne sait rien, dans les deux cas, il sait qu'il est un savant.

Cette remarque est seulement faite pour vous pointer ce problème préparé depuis longtemps, je dirai même présentifié depuis non pas seulement que j'enseigne, mais depuis que j'ai poussé mes premières remarques sur ce que je vous rappelle de fondamental : l'analyse, et est centré autour de la fonction du narcissisme ou du stade du miroir.

Disons pour aller vite, que le statut du sujet au sens où l'on a encore débroussaillé ce qu'on appelle le sujet, qui veut dire dans le cas que je viens de citer : il y a du savoir, donc, il y a un savant.

Le fait de savoir qu'on est un savant, ne peut pas ne pas s'intriquer profondément dans la structure de ce savoir. Pour y aller carrément, disons que le professeur, puisque le professeur a beaucoup à faire avec le savoir pour transmettre le savoir, il faut charrier une certaine quantité de savoir, qu'il a été prendre dans une accumulation de savoir, faite ailleurs, qui s'appelle dans le domaine de la philosophie par exemple, la tradition.

Il est clair que nous ne saurons négliger que la préservation du statut particulier de savant (j'ai évoqué le professeur, mais il y a bien d'autres statuts, celui du médecin par exemple) que la préservation de son statut est de nature à infléchir, à incliner ce qui pour lui, paraîtra le statut général de son savoir.

Le contenu de ce savoir, le progrès de ce savoir, le point de son extension, ne sauraient ne pas être influencés par la nécessaire de son statut de sujet savant.

Ceci me semble assez évident, si l'on songe que nous en avons devant nous la matérialisation tangible par une consécration sociale de ce statut qui fait qu'un Monsieur n'est pas considéré comme savant, uniquement dans la mesure où il sait et où il continue de fonctionner comme savant, les considérations de rendement viennent loin derrière. Celles d'un statut permanent lui permettant d'accéder à

une fonction savante, tout le monde s'en accomode fort bien, le savant savants dans des endroits désignés, on ne va pas regarder de si près si son savantement se répète ou devient pur semblant de savanterie.

Comme beaucoup de cristallisations sociales nous ne devons pas nous arrêter simplement à ce que la pure exigence sociale, ce qu'on appelle habituellement les fonctions de groupe et comment un certain groupe prend un statut plus ou moins privilégié pour des raisons à faire remonter à des origines historiques.

Il y a quelque chose de structural qui dépasse de beaucoup la simple interrelation d'utilité, on peut considérer que du point de vue du rendement, il y aurait avantage à faire le statut du savant moins stable, mais il faut croire justement qu'il y a dans les mirages du sujet, sinon dans la structure du sujet, quelque chose qui aboutit à ces structures stables.

Si la psychanalyse nous force à remettre en question le statut du sujet, c'est sans doute parce qu'elle aborde le problème de ce qu'est un sujet d'un autre départ, si pendant de longues années, j'ai pu montrer que l'introduction de cette expérience de l'analyse dans un champ qui ne saurait se repérer que de conjindre une certaine mise en question du savoir au nom de la vérité, si la scansion de ce champ va se chercher en un point plus radical, en un point antérieur à cette rencontre d'une vérité qui se pose et se propose comme étrangère au savoir, nous l'avons dit, ceci s'introduit du premier biais de demande qui d'abord dans une perspective qui se réduit, se propose ensuite comme plus archaïque et nécessite d'interroger comment s'ordonnent dans leurs structures, cette demande avec quelque chose qui la désaccorde et qui est le désir.

C'est par ce clivage structural que nous sommes arrivés à remettre en question le statut du sujet, à considérer que loin de nous paraître le point pivot, une sorte d'axe autour de quoi tournerait quels que soient les rythmes, la pulsation que nous accordons à ce qui tourne autour de quoi tourneraient les scansions, les retraits du savoir. Nous pouvons considérer ^{que} le drame qui se joue, fonde l'essence du sujet, tel que nous ^{le donne} l'expérience analytique, en introduisant le désir au cœur de la fonction du savoir.

Le statut de la personne qui a dominé jusque là, voie philosophique qui a pris le rapport de l'homme au monde sous la forme d'un certain savoir, le sujet nous apparaît divisé fondamentalement, en ce sens : qu'à interroger le sujet au point le plus radical, à savoir : s'il sait quelque chose ou non, c'est là la doute cartésien.

Nous voyons ce qui est essentiel dans cette expérience du cogito, l'être du sujet fuit, diverge, là sous la forme d'un rayon d'être qui ne coïncide pas que sous une forme illusoire, l'être qui trouve sa certitude de se manifester comme être au sein de cette interrogation "je pense" "pensant, je suis". Mais je suis ce qui pense et penser je suis, n'est pas la même chose que d'être ce qui pense. Point non remarqué, mais prend son poids, sa valeur de se recouper dans l'expérience analytique de ceci: que celui qui est ce qui pense, pense d'une façon qui n'est pas avertie, celui qui pense, je suis. C'est ce qu'est le sujet chargé de représenter celui qui est le psychanalyste qui va se reposer pour lui ce qu'il en est de la position du savant.

Le rapport du psychanalyste à la question de son statut reprend ici sous une forme qui est posée depuis toujours concernant le statut de celui qui détient le savoir. Le problème de la formation du psychanalyste n'est rien d'autre que par une expérience privilégiée, il permet que viennent au monde des sujets pour qui cette division du sujet ne soit pas seulement quelque chose qu'ils savent, mais quelque chose en quoi ils pensent, il s'agit que vienne au monde quelqu'un qui saurait découvrir ce qu'il expérimente dans l'expérience analytique à partir de cette position maintenue que jamais il ne soit en état de méconnaître qu'au moment de savoir, comme analyste, ils sont dans une position divisée, rien n'est plus difficile que de maintenir, dans une position d'être, ce qui, pour chacun, s'il existe le titre d'analyste a été à quelque moment dans l'expérience éprouvé.

A partir du moment où le statut est instauré, de celui qui est supposé savoir dans la perspective analytique, tous les prestiges de la méconnaissance spéculaire renaissent et ne peuvent que réunifier ce statut du sujet à savoir, laisser éluder celle dont ce devrait être l'effet de cette expérience unique, effet séparatif par rapport à l'ensemble du troupeau. Que certains sachent qu'au moment d'aborder une expérience de l'ordre de la leur, elle soit conforme à ce qu'ils pressentent: ce qu'il en est de cette structure divisée.

Rappeler cette exigence alors que c'est ailleurs que sont les moyens de s'y introduire par une structure qui dépasse de beaucoup son conditionnement social, quelque chose quelle que soit l'expérience du seul fait du fonctionnement où chacun s'identifie à un statut nommable, celui d'être le savant, tend à faire rentrer dans l'ombre l'essentiel de la schize par laquelle peut s'ouvrir l'accès à l'expérience.

C'est en tant que sujet divisé, que l'analyste est appelé à répondre à la demande de celui qui entre avec lui dans une expérience de sujet. C'est pourquoi ce n'est pas pur raffinement, ornement de détail, peinture d'une structure particulière de notre expérience qui illustrerait ce qu'il convient d'ajouter d'information. La pulsion scopique que j'ai développée devant vous la dernière fois. C'est qu'il s'agit pour vous d'illustrer ce qui peut soutenir de son appareil, ce dont il s'agit : la subjectivité de l'analyste se répand. Le point de fuite de sa pensée, dans la force de quelque chose, il se voit rappeler qu'il doit chercher où fonctionne ce point de fuite au moment où il tente à formuler quelque vérité qui, par son expression, s'il n'y prend garde, se trouvera retomber dans les vieux schèmes de la connaissance. Telle l'idée de la totalité dont il doit se méfier dans la synthèse de son expérience.

La dernière fois, essayant par des voies approchées de présentifier ce que nous en sègne l'expérience de la perspectives, encore que ces voies, je les ai choisies aussi praticables; assurément, j'ai eu le sentiment de n'avoir pas toujours réussi à concentrer, sinon l'attention, sinon d'avoir réussi à la récompenser faute de choix, ce que j'entendais repousser pour éviter quelque malentendu. Je vais dire cependant aujourd'hui ce qui, dans l'expérience de la perspective, peut illustrer le rapport de la division du sujet à ce qui spécifie dans l'expérience analytique, la relation proprement visuelle au monde, à savoir: un certain objet "a".

J'ai distingué la fonction du champ de la vision, du regard.

J'ai fait la dernière fois, verbalement, une construction qu'il est facile de retrouver telle quelle dans un ouvrage de perspective et qui implique des éléments à proprement parler non intuitionnables et qui sont pourtant des éléments fondamentaux de ce que l'on peut appeler l'espace. Une géométrie cohérente entourant une parfaite rigueur démonstrative qui n'a rien de commun avec la géométrie, ce que j'appelle le "sol perspectif" pour remplacer un terme que j'avais employé la dernière fois.

La correspondance de lignes tracées sur le sol perspectif avec les lignes résorbables sur le tableau implique qu'une ligne à l'infini sur le sol perspectif se traduit comme ligne d'horizon sur le tableau.

Un point infini suppose un plan parallèle suivant la ligne où le plan parallèle coupe le tableau. L'expérience de la peinture nous dit que n'importe quel point de cette ligne d'horizon est tel que les lignes qui y concourent correspondent à des lignes parallèles qu'elles qu'elles soient sur le sol projectif.

N'importe quelle ligne d'horizon peut être prise comme centre de la perspective.

Ce point est proprement ce qui, dans le tableau, ne répond pas seulement au sol à mettre en perspective mais à la position du point S et comme tel dans la figure représente l'oeil, c'est en fonction de l'oeil, de celui qui regarde, que l'horizon s'établit dans un plan tableau; à ceci, vous ai-je dit, s'ajoute ce qu'il appelle l'autre oeil, à savoir: l'incidence dans la perspective de la distance du point S au tableau.

L'usage qu'on en fait de cette distance est au choix à l'intérieur du tableau, est-ce à dire que du point de vue de la structure du sujet, en tant que le sujet est du regard, d'un monde vu, est-ce à dire que nous pouvons négliger cette partie du sujet, qu'elle ne nous apparaît qu'en une fonction d'artifice, qu'alors la ligne d'horizon est structurale, que le choix de la distance est laissé à mon choix qui regarde, c'est la distance où je me mets mentalement de tel plan, que je choisis dans la procédure du tableau, que ceci soit caduque, secondaire et non structural.

Je dis, c'est structural et jamais personne jusqu'ici ne l'a suffisamment marqué, ce second point dans la perspective se définit de la remarque, que quelle que soit la distance du sujet provisoire S qui est ce que nous avons à mettre en suspens, quelle que soit la distance de ce sujet au tableau, il y a quelque chose qui est entre lui et le tableau, ce qui le sépare du tableau, et que ceci n'est pas simplement quelque chose qui se notera de la valeur métrique de cette distance, que cette distance s'inscrit quelque part dans la structure, c'est là que nous devons trouver, non l'autre oeil, mais l'autre sujet. Ceci se démontre de la façon dont je l'ai fait la dernière fois et qui se fonde sur la remarque que si nous faisons passer un plan parallèle, non plus cette fois au plan perspectif, mais au tableau, il en résulte deux choses: d'abord que ceci nous incite à remarquer qu'il existe une ligne d'intersection du tableau avec le plan où le sol perspectif et dont le nom est connu, qui s'appelle, si j'en crois les livres de Panowski: la ligne fondamentale. Le plan parallèle au tableau qui passe par le point S coupe le plan du sol perspectif en une ligne parallèle: la première.

De la présentation de ces deux lignes sur le tableau, ce que j'appellerai le plan figure, fasse ce que nous appellerons le second point sujet.

En effet, dans la relation triple S - point - sujet, plan - tableau - sol perspectif, nous avons vu qu'à la ligne infinie sur le plan perspectif, je pense avoir indiqué ce que cette ligne infinie veut dire, à la ligne infinie du sol perspectif, correspond la ligne horizon sur le plan tableau. Dans le même groupe de trois, vous pouvez vous percevoir que la ligne b (parallèle à la ligne fondamentale) a la même fonction à la ligne infinie que l'horizon dans le plan tableau par rapport au sol perspectif comme la ligne fondamentale est dans le tableau, l'autre point sujet peut s'inscrire ainsi: le point d'insertion de la ligne infinie du plan tableau avec la ligne fondamentale je représentais la ligne infinie par un cercle intuitif, elle est toujours sur tous les côtés, elle n'est pas un cercle. L'apparent double point de rencontre avec la ligne fondamentale n'est qu'une pure apparence puisqu'elle est une ligne droite comme les autres et que les lignes droites ne sauraient avoir qu'un point d'intersection.

Nous avons deux points sujet dans toute structure d'un monde perspectif ou projectif, qu'il est un point sujet sur le plan de la ligne d'horizon dans le plan figure. La ligne fondamentale expérimente ce rapport du plan figure au sol projectif avec la ligne à l'infini; dans le plan figure, ceci mérite d'être pointé par le chemin où c'est venu, où nous avons pu l'établir, mais une fois établi par cette voie, vous verrez qu'elle n'est pas pour nous sans constituer une trace importante ^{quand} ~~xxx~~ nous aurons à repérer le point sujet.

Si dans le plan, nous dressons une ligne d'horizon parallèle à cette ligne fondamentale, nous dirons que la ligne d'horizon coupe cette ligne. Le point à l'infini est un point unique.

C'est ceci qui sera pour nous, quand il s'agira de mettre en valeur la relation du sujet dans le fantasme et, nommément la relation du sujet à l'objet "a", qui mérite que vous alliez passer le temps nécessaire, ceci doit nous servir de référence chaque fois que nous aurons à opérer quand, au fantasme, s'accouple le sujet divisé et soutenu par une monture commune, l'objet à qui est à chercher où ? En un point d'où il tombe et s'évanouit, sans ça ce ne serait pas l'objet "a".

Il est ici représenté par ce quelque chose qui, ici dans la figure ici présente l'objet "a", c'est ce qui supporte ce point S, ce que j'ai ici figuré par la menée de ce plan parallèle, ce qui y est élidé et ce qui pourtant est toujours

ce que, sous plus d'une forme, j'ai déjà introduit dans le rapport structural du sujet au monde, c'est la fenêtre dans le rapport scopique, le sujet, point S d'où part toute la construction apparaît spécifié, individualisé dans ce mur que représente ce plan parallèle en tant qu'il va déterminer ce second point de sujet; dans ce mur, il faut, une fente, une vue, un regard, c'est ça qui ne saurait être vu de la position initiale de la construction. Nous avons déjà vu cette fonction de la fenêtre nous rendre des services en tant que surface de ce qui peut s'écrire de plus premier, comme fonction de signifiant, appelons-la du nom qu'elle mérite, elle est dans cette structure fermée qui est celle qui nous permettrait de nouer les uns avec les autres, les différents plans représentés, elle est ce quelque chose de troué dans cette structure qui permettrait que s'y introduise l'irruption d'où va dépendre la production de la division du sujet, c'est-à-dire ce que nous appelons l'objet "a". C'est en tant que rapport du regard au monde vu, que nous pouvons représenter la fonction de l'objet "a", la fenêtre aussi bien que la fente des paupières, aussi bien l'entrée de la pupille, aussi bien la chambre noire.

C'est ceci que j'entends vous illustrer aujourd'hui par une oeuvre dont je vous ai dit qu'elle a été mise au premier plan d'un investigateur qui n'est pas très éloigné de notre recherche : M. Foucaut et ce tableau de Vélasquez : les Ménines. Le peintre est au milieu de ce qu'il peint.

Le trait sur la gauche est la ligne qui va de bas en haut du tableau représentant un tableau vu à l'envers, il est sur cette toile. Plan essentiel d'où nous devons partir et que M. Foucaut a éludé dans son remarquable texte.

C'est en effet, le point autour de quoi il importe de faire tourner toute la fonction, la valeur de ce tableau, je dirai que ce tableau est effectivement une sorte de carte retournée et dont nous ne pouvons pas tenir compte qu'il est comme une carte retournée, il est là, fait pour vous faire abattre les vôtres.

Il y a eu en effet, discussion sur ce qu'il en est, de ce que le peintre Vélasquez, est à une certaine distance de ce tableau.

La façon dont vous répondrez à cette question est essentielle. Ceci implique cette dimension que ce tableau subjugue. Depuis qu'il existe, il est la base, le fondement de toutes sortes de débats, cette subjugation a le plus grand rapport avec ce que j'appelle la subversion, c'est de s'y appuyer qu'il prend sa valeur.

Le rapport à l'oeuvre d'art est toujours marqué à cette subversion, ne semblant admis avec ce terme de sublimation.

Si nous avons approfondi le mécanisme de la pulsion, le sujet au sujet, le sujet s'y boucle lui-même après avoir accompli ce demi tour qui fait partie de son endroit qui vient se coudre à son envers.

Il faut faire deux tours pulsionnels pour nous permettre de saisir ce qu'il en est de la division du sujet.

Ce tableau, dont la valeur tient au fait qu'il n'est pas simplement ce à quoi nous nous limitons, ne faisant qu'un tour, et que pour les artistes qui nous consultent l'oeuvre d'art est à usage interne, lui présent, il est clair que ce qui reste de toute appréhension avec cette oeuvre, c'est-à-dire que celui qui la regarde y est bouclé. Il n'est pas un spectateur qui ne soit saisi par la polarité de cette composition qui fait qu'on dit que quelque chose se passe devant le tableau et que nous sommes pris dans son espace, on cherche par quelle astuce de construction perspective ceci peut se produire, à partir de là, on spéculé sur la fonction des personnages et des groupes et on ne voit pas que tout ceci fait une seule et même question. On procède généralement par cette voie qui est la question qui reste au coeur du problème, qui est celle à laquelle j'espère donner la réponse: qu'est-ce que le peintre fait? Qu'est-ce qu'il peint? Ce qui implique: qu'a-t-il voulu faire? Le tableau est fini. Nous nous demandons ce qu'il a voulu faire ou qu'elle idée il veut en donner de ce qu'il est en train de peindre; il y a un rapport avec ce que nous désirons savoir, qui est de l'ordre du désir de l'autre, puisque nous disons: qu'est-ce qu'il a voulu faire ?

Position erronée, nous ne sommes pas en position d'analyser un tableau. Ce qu'il a voulu faire, le peintre ? il l'a fait puisque c'est là. Cette question s'annule elle-même d'être en deça du point où elle se pose puisque nous la posons au nom de ce qu'il a déjà fait dans le retour de boucle. C'est en ceci que ce tableau nous introduit la dialectique du sujet, il y a déjà un tour de fait, nous n'avons qu'à faire l'autre, mais il ne faut pas manquer le premier.

La présence du tableau qui occupe toute cette hauteur mais qui, du fait de cette hauteur nous incite à y reconnaître le tableau lui-même, qui nous est présenté pour ceux qui ont avancé cette thèse que je me permets de considérer comme futile, que c'est d'un autre tableau qu'il s'agit, à savoir le portrait du Roi et de la Reine qui sont dans le fond, et qui présente dans un cadre dont nous au-

rons à discuter de ce qu'il signifie, même dont certains prennent le témoignage qu'ils sont en avant du tableau et que le peintre peint, c'est réfutable.

Je veux remarquer que c'est sur ce fond que la taille de la toile est un argument pour le réfuter, cette toile représente le tableau que nous avons, en tant qu'il est une toile montée sur une armature de bois. Nous avons le tableau comme représentation de la réalité.

Je peux pousser cette porte qui fait que nous retrouvons le recouplement de ma formule qui fait de l'art pictural un vorstellung-représentant, non pas que je dise que le tableau est représentation, donc le support serait le représentant, s'il fonctionne pour nous faire apercevoir ce qu'il y a de vérité, c'est qu'à nous mettre dans le tableau, ce qui est fait pour la première fois, car il y a déjà eu des choses dans un tableau, mais le tableau dans le tableau, ce qui n'est pas le sien dans le sien, c'est quelque chose qui a été fait pour la première fois et guère refait depuis, sauf dans Magritt.

Représentation, c'est bien ce qu'est cette figure de la réalité du tableau, elle est là pour nous montrer qu'au niveau des réalités et des représentations, ce qui est là tracé dans le tableau et le tableau mutuellement se saturent. C'est là qu'il nous est pointé ce qui constitue le tableau dans son essence n'est pas représentation car quel est l'effet de ce tableau dans le tableau, vorstellung représentant, ce sont ces personnages que vous voyez justement en tant qu'ils ne sont pas des représentations, mais qu'ils sont en représentation, que les personnages, quels qu'ils soient dans leur statut, tels qu'ils sont là, dans la réalité quoique morts depuis longtemps, mais qu'ils y sont toujours, sont des personnages qui se soutiennent en représentation et avec une confusion entière, ce qui veut dire précisément que, de ce qu'ils représentent, aucun d'entre eux ne se représentent rien, c'est ça l'effet de ce quelque chose qui introduit dans l'espace du tableau les nous, les cristallise d'être des personnages en représentation, des personnages de Cour.

C'est à partir de là que Vélasquez va se mettre au milieu prend tout son sens mais il va beaucoup plus loin que cette simple touche, si l'on peut dire, de relativisme social, la structure du tableau permet d'aller au-delà.

A la vérité, pour aller au-delà, il aurait fallu partir d'une question, mais d'un tout autre mouvement de la question, je dis qu'il fallait partir de ce qu'impose l'oeuvre telle que nous la voyons là, à savoir la même bouche d'enfance suggérée par le personnage central: la petite Dona Margarita, nous laissant guider

par ce personnage qui est un point d'interrogation, laissant pousser par sa bouche le cri dont il convient de partir pour faire le second tour, "fais voir".

Derrière la toile c'est un "fais voir" que nous sommes plus ou moins prêts à prononcer, de ce seul "fais voir" peut surgir ce qui, à partir de là, s'impose, c'est-à-dire que nous voyons. Nous ne voyons pas que cela, nous voyons la structure du tableau, ce montage perspective; c'est ici que je peux regretter que nous n'ayions pas ici un support qui soit suffisant pour démontrer ces traits dans leur rigueur, ici, le personnage qu'on voit s'encadre dans une porte au fond de lumière, c'est le point précis où concourent les lignes de la perspective, près de son coude se situe le point de fuite, ce personnage sort, il s'appelle aussi Vélasquez, Nieto au lieu de Rodriguez, celui qui a eu voix pour que Vélasquez ait un poste de chambellan. Il le voit, il l'a trop vu, il s'en va. Y a-t-il meilleur moyen pour désigner le point de ce qui s'épanouit dans la fonction de l'oeil, que celui qui s'exprime par un vu définitif.

La présence de Vélasquez dans cette position, ce personnage qui regarde, on le souligne vers nous spectateur, il a le regard le moins tourné vers l'extérieur qui soit, maints auteurs l'ont remarqué, l'aspect rêveur, absent, tourné vers ce quelque chose à quoi se réfère le discours. Le maniérisme (le gongorisme) dans ce discours il n'y a pas de métaphore.

Cette présence de Vélasquez dans sa toile, ça figure pourtant le signe qu'il y est là, comme base et élément d'elle, c'est le point structural par où il nous est désigné, c'est qu'il peut en être, par quelle voie peut se faire qu'apparait celui qui le supporte en tant que sujet regardant.

Il est quelque chose de frappant et dont la valeur ne peut être repérée que de ce que je vous ai introduit dans cette structure topologique: deux traits sont à mettre en valeur, que ce que ce regard regarde et dont chacun nous dit, c'est nous le spectateur pourquoi nous en croire tant. Sans doute, il nous appelle à quelque chose, mais ce que ce regard implique comme aussi bien la présence du tableau retourné dans le tableau, comme aussi bien cet espace qui frappe tous ceux qui regardent le tableau comme étant unique et singulier, c'est que ce tableau s'étend aux dimensions de la fenêtre et la désigne comme telle, ce fait que, dans un coin du tableau, soit créé cet espace en avant du tableau, nous sommes désignés comme l'habitant, comme tel, cette présentation de la fenêtre dans le regard, il y a un recouplement. Il est clair que la distance du peintre dans le tableau est suffisamment accentuée pour nous montrer qu'il n'est pas à portée de l'atteinte et que

la partie où ce qu'on appelle les Ménides, sont en avant du peintre alors qu'ayant l'air d'être en avant, son plateau en arrière, et cet espace entre le peintre et le tableau se présentifie à nous qu'il suffit de désigner par cette trace qui est véritable sillage du passage de cette présence fantômatique du peintre qui regarde. C'est en un point à l'infini que va le sujet regard, c'est de ce point que Vélasquez a fait sous cette forme fantômale spécifiant cet auto portrait qui se distingue par des traits différents du style du peintre qui dirait: cet auto-portrait, croyez-vous que ce soit ainsi que je le verrais.

Tous les personnages portent la vibration, car dans ce tableau où c'est devenu un cliché, un lieu commun (je l'ai entendu articulé dans des bouches) ce tableau dont on dit que ce sont des regards qui se croisent.

Si vous regardez les choses de près, vous verrez qu'à part le regard de Ménine qui ~~xxxx~~ regarde Dona Margarita, personne ne regarde, chacun regarde ailleurs. Il n'y a pas dans ce tableau, deux regards qui s'accrochent, deux regards d'intelligence, de quête, Dona Margarita ne regarde pas la suivante qui la regarde, tous les regards sont ailleurs, le regard de celui qui pourtant n'est plus qu'un regard qui dit: "je te quitte". Que peut vouloir dire ce qu'on amène au centre de la théorie de ce tableau? Le Roi, la Reine, qui sont dans le fond? Le peintre? où qu'il se montre dans le tableau ou entend-il que nous le mettions?

Une des hypothèses qui a le plus séduit est, que puisque le peintre est là et que ceci qu'il a peint, c'est qu'il a dû le voir dans un miroir, nous voilà transformés en miroir, non sans séduction. C'est autour d'une telle expérience que je vous pointerai la différence entre le miroir et la fenêtre.

Le peintre se serait peint ayant vu toute la scène dans le miroir. Rien ne nous indique que Vélasquez fut gaucher! c'est bien ainsi qu'on le voit apparaître, mince raison. Il n'en reste pas moins que s'il en était ainsi, cette théorie serait incompatible avec la présence du roi et de la reine, ou c'est le miroir qui est ici, ou le roi, ou la reine. Si c'est eux, ce n'est pas le peintre qui est devant, l'exigence que le peintre fut devant et non de l'autre côté d'un miroir que nous serions nous-mêmes, nous fait supposer que le roi et la reine sont dans le miroir. Nous ne pouvons mettre dans le trio ou le roi et la reine, ou le miroir et le peintre, ils ne peuvent pas être deux à la fois.

Si le roi et la reine sont là, ils ne peuvent être représentés comme étant dans le miroir, ne serait-ce qu'à leur taille, ils devraient être plus petits. Nous nous trouvons devant la position avancée par les anecdotiers: le roi et la

qui paraît être une religieuse. J'ai retrouvé des oppositions systématiques, celle du miroir support d'une opposition entre le modèle et le spectateur, le miroir en opposition au tableau et à la toile, empêchant que ça définisse le rapport des regards.

Essayant de comprendre les plans du fond vers la surface dans la perspective de Lacan sur la perspective, j'ai essayé d'y retrouver 4 plans :

- Celui de Vélasquez au fond
 - du couple
 - le peintre
 - l'enfant et ses suivantes, le bouffon et le chien en avant de Vélasquez :
- le groupe constitué par l'enfant, l'autre constitué par l'animal et les monstres, le bouffon le chien et l'idiot.

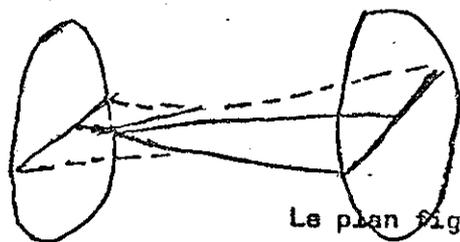
Quelque chose qui ferait de ce tableau la représentation de la représentation classique, mais aussi de la création. Antynomie, les ratés de la création.

Nous ne pouvons pas ne pas voir dans le rapport de la fenêtre combien ça a un rapport avec le fantasme dans lequel nous sommes pris et les rapports avec la création et la scène primitive.

M. Audouard :

Dans la présentation topologique que le Dr Lacan nous a faite, il y a la rencontre du plan support et du plan figure.

Il y a deux manières de ne pas comprendre : celle de dire je n'ai pas compris, une autre : se mettre devant une feuille de papier et de faire un petit grapha.



je suis vu autant que je vois
lignes inversables par projection inverse

Le plan figure : ce qui s'offre à voir.

Dr Lacan :

Ce schéma qui ne correspond ni à l'un ni à l'autre des énoncés de ma part, a des caractéristiques dont la principale est de vouloir figurer une certaine réciprocité de la représentation avec ce qui se produit dans le plan du regard d'où vous êtes parti, c'est bien en effet d'une espèce de représentation strictement réciproque qu'il s'agit et où se marque le vertige permanent de l'intersubjectivité.

Vous introduisez je ne sais quoi où il résulterait quelque chose par quoi l'objet c'est bien d'un objet qu'il s'agit, qui tirerait tout son relief de la non coïncidence de LA perspective qu'il saisit.

Ce n'est pas pour rien que vous représentez dans le plan du regard deux points écartés l'un de l'autre dont je ne sais si c'est pour imager la vision binoculaire.

Vous semblez être prisonnier de quelque chose de confus qui prend son prestige de recouvrir ce que s'efforce de découvrir l'optique.

Il est facile de repérer les défauts de construction.

Le fait que vous soyez parti de ce que vous appelez le plan du regard, c'est là une erreur sensible et déterminante.

Partir de là en disant que ceci dont vous avez tracé la ligne horizontale déterminée par le plan support, vous ne précisez pas le plan sol. Mais supposez que qui que ce soit soit dans le champ du regard, c'est manquer l'essentiel de ce qu'opérait la construction l'autre jour, rien de ce qui est dans ce plan du regard défini comme parallèle au plan figure, rien très précisément ne peut aller se projeter dans le tableau qui soit représentable, ça va s'y projeter selon la ligne à l'infini du tableau.

Ce point est le point à l'infini du plan du tableau, c'est facile à concevoir puisque nous rétablissons les choses comme elles doivent être. Ça peut m'être l'occasion de préciser ce dont il s'agit, nous sommes des psychanalystes, à quoi avons-nous à faire ? A la pulsion scopique.

Si la pulsion est une chose construite comme Freud nous l'inscrit, si à la suite de ce qu'il dit c'est un montage entre des réalités essentiellement hétérogènes : la poussée, le drame, quelque chose comme étant l'orifice du corps où ce drame prend son appui et d'où il tire sa constance, elle ne peut s'élaborer qu'en la supposant émaner d'une surface.

Mouvement d'aller et de retour - toute pulsion inclut en elle-même quelque chose qui est son retour sur sa base et non sa réciproque, quelque chose qui doit

SE concevoir comme inscrit dans l'existence, elle contourne quelque chose que j'appelle l'objet "a". Ceci est illustré d'une façon constante dans la pratique analytique : que l'objet "a" dans la mesure où il est accessible, cerné par l'expérience analytique est ce que nous appelons : le sein, dans des contextes assez nombreux pour que son caractère problématique saute aux yeux de chacun.

Il ne s'agit pas, lorsque nous parlons du sein, de ce quelque chose de charnel, ce n'est pas seulement ce quelque chose où le nez du nouveau-né s'écrase, mais quelque chose qui peut représenter les possibilités d'équivalence dans la pratique analytique.

Il doit être défini d'une autre façon, de quelque façon que vous l'appeliez : l'excrément. Nous avons quelque chose de clair et cerné, quand nous poussons dans le registre de la pulsion scopique.

L'article de Freud met en valeur cette fonction d'aller et de retour dans la fonction scopique, c'est ici que nous essayons de cerner la fonction de l'objet "a" qu'on appelle le regard.

C'est de la structure scopique qu'il s'agit et non du champ de la vision.

Tout de suite nous voyons là qu'il y a un champ où le sujet est impliqué d'une façon immanente. Nous voyons que ce sujet scopique intéresse la fonction du signe. Quelque chose qui introduit autre chose que la dimension physique, le champ visuel en soi-même.

Si nous faisons quelque chose sur quelque point précis qu'il s'appelle : histoire de la subjectivité. Que nous définissions ~~un~~ un champ ou un champ historique comme vous l'avez fait pour "L'Histoire de la clinique", il est clair que la fonction du signe apparaît comme essentielle. Je n'ai pas eu le temps de soulever tous les termes qui ~~me~~ me paraissent converger vers l'analyse que je fais.

Vous aboutissez au fait que ce tableau serait la représentation du monde des représentations, système infini d'application réciproque constituant la caractéristique du monde de la pensée. Rien ne saurait plus nous instruire pour la satisfaction que nous donne son éclat telle entreprise.

Je ne pense pas vous apporter une objection en disant qu'en fin de compte, ce n'est qu'en faveur d'une fin didactique, à savoir de poser le problème qu'imposerait une certaine limitation par les systèmes de repères, qu'il est en effet important qu'une telle saisie de ce qu'a été la pensée pendant les XVIIème et XVIIIème siècles nous soit proposée comme procédé, autrement dit, si nous voulons même commencer à

souçonner sous quel biais les problèmes qui se proposent à nous, il n'est rien de plus éclairant que de pouvoir saisir dans quelle perspective pourraient se situer les erreurs de lecture pour nous permettre une lecture.

(à M. Foucaut :) je vous pose la question : est-ce que vous croyez ou ne croyez pas qu'en fin de compte, quelque soit le tracé, le témoignage que nous pouvons avoir des lignes où s'est assurée la pensée d'une époque, il s'est toujours posé à l'être parlant, je veux dire qu'il était dedans, que de ce fait nous ne pouvons pas ne pas partir de la pensée, que les problèmes structurés de la même façon se posaient pour eux comme pour nous. Je veux dire que ce n'est pas là un pré-supposé métaphysique, plus précisément Heidegger parlant de la vérité s'est toujours posé de la même façon et qu'on s'y est refusé de plusieurs façons.

Dans la succession de chapitres que vous donnez que vous n'ayiez pas fait de chapitres comptés est remarquable, quand je dis comptés je ne parle pas seulement d'arithmétique; en plein cœur de la pensée du XVIIème siècle, quelque chose qui est resté méconnu, de celui qui a reçu des pommes cuites, G. Deasaye.

Le tableau de Vélasquez n'est pas la représentation de ce que je dirai tous les modes de la représentation, il est selon un terme qui est celui de représentant de la représentation, qu'est-ce que ça veut dire ? Nous avons eu un témoignage éclatant.

Quand il s'agit du champ scopique (il y a longtemps qu'il sert dans cette relation à l'essence de la vérité) Heidegger le souligne dans un ouvrage de Platon sur la vérité, il est là pour nous donner comme renseignement que Platon a fait usage de ce que j'appellerai : le monde scopique, usage plus astucieux et rusé qu'on ne peut l'imaginer. Tout le matériel y est, le trou, l'obscurité, la caverne, l'entrée, que j'appellerai la fenêtre et derrière : le monde solaire.

C'est bien l'entière présence de tout le bataclan qui permet à Heidegger d'en faire l'usage éblouissant, de faire dire à Platon plus que ce qu'on y lit d'ordinaire.

Quelque chose lie la vérité à une certaine formation, à savoir : ces mouvements qu'on connaît bien, que ceux qui suivent mon enseignement connaissent bien la valeur : mouvement de celui qui se retourne et doit se maintenir dans ce retournement. Il n'en reste pas moins que la suite des temps montre à quelle confusion peut mener un tel départ, si nous ne savons pas désigner la différence de structure dans le monde scopique.

L'apologue de la fable de Platon telle qu'elle est d'habitude reçue

implique que quelque chose qui est un point d'irradiation de la lumière, un objet qu'il appelle objet véritable, quelque chose qui est l'ombre, que ce que voient ceux qui sont prisonniers de la caverne ne soit qu'ombre, c'est là ce qui est reçu de mon enseignement.



Cette façon de partir de la centralité de la lumière vers quelque chose qui est une sorte de dégradé de réalité qui va introduire en quelque sorte au cœur même de tout ce qui apparaît : Scheinen, une sorte de mythologie qui est celle sur laquelle repose l'idée même de l'idée ^{de Bien} qui est où se trouve l'intensité de la réalité et où émane toutes les enveloppes qui ne seront plus qu'enveloppes d'illusion croissante : représentation de représentation.

Ce que nous apporte notre expérience analytique est centré sur le phénomène de l'écran au point que le fondement inaugural de ce qui est la dimension de l'analyse soit quelque chose co-qui en un point quelconque le primitif de la lumière de par elle-même fait surgir des ténèbres la forme de ce qui existe, ayant à faire à cette problématique qui est l'écran, il est sûrement écran, mais en même temps, il indique quelle structure porte ce bâti de l'écran d'une façon qu'il l'intègre strictement à l'existence du sujet, c'est là le point tournant à partir duquel nous avons comme conoté de terme scopique. Nous n'avons pas à faire seulement au souvenir écran, mais au fantasme, à ce que Freud appelle : représentant de la représentation, à tout une série de termes dont nous avons à savoir s'ils sont synonymes, c'est pourquoi nous nous apercevons que ce monde scopique est à penser dans une structure qui, heureusement nous est fournie, elle est présente dans toute la mesure où tel et tel l'ont manqué.

Certains théorèmes de Pappus inscrits dans ceux de Pascal et de Planchon sur la du point de rencontre d'un hexagone en tant qu'il est inscrit dans une conique. Hexagone inscrit dans deux droites se croisant, on ne s'était pas aperçu que c'était une conique.

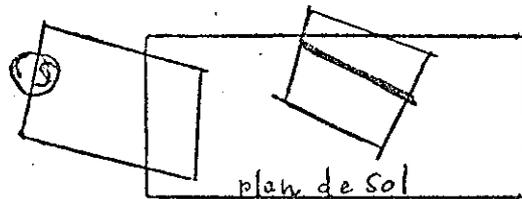
A chaque époque où la géométrie projective n'était pas méconnue, c'est qu'il y avait une certaine relation avec la pulsion scopique.

Qu'est-ce que nous cherchons si nous voulons rendre compte de la possibilité par rapport au réel, tel qu'institué s'y manifeste la structure du fantasme. Avoir quelque chose qui co-note la présence de l'objet "a", en tant que cet effet dont nous avons à rendre compte dans la psychanalyse qui est la division du sujet.

Savoir si vous maintenez la position du cogito et de la pensée, pour nous, là où c'est impensé, ça pense.

Vous indiquez quand vous parlez de la psychanalyse que c'est en soi qu'elle se trouve mettre en question les sciences humaines. Ce dont il s'agit c'est d'une géométrie qui permet d'être non seulement représentation dans un plan figure ce qui est dans un plan support, mais qui inscrit ce tiers terme qui est le sujet et qui est nécessaire à sa construction (c'est pourquoi j'ai repris cette construction) toute cette géométrie Dessaryenne reprise à l'aide des plus simples usages de la perspective nous retrouvons que pour autant qu'il va à distinguer ce point sujet, ce plan figure, le plan support, quelque chose est repérable d'une façon double qui inscrit le sujet dans ce plan figure qui n'est pas simplement enveloppe, illusion détachée de ce qu'il s'agit de représenter, mais en lui-même constitue une figure qui de la représentation est la représentant.

La ligne d'horizon pour autant qu'elle est déterminée par le point sujet (sujet nécessaire à la construction, mais qui n'est pas le sujet car le sujet est engagé dans l'aventure de la figure) il indique que son autre point soit éliminé.



Si cette ligne d'horizon est déterminée par un plan parallèle, elle implique le choix d'un point sur cette ligne d'horizon, une première présence du point sujet dans le plan figure, c'est un point quelconque de la ligne d'horizon. N'importe quel point, il doit y en avoir un comme il y en a plusieurs à des fins déterminées, de même que lorsque nous avons plusieurs mois idéaux, c'est à certaines fins, c'est là une nécessité de la perspective (Alberti - Pélerin - Dürer, avaient l'autre oeil) la perspective n'a rien à faire avec ce qu'on voit et le relief, contrairement à ce qu'on imagine, la perspective c'est le mode par lequel le peintre, comme le sujet se met dans le tableau.

Au temps de Vélasquez, il a l'air de s'y mettre, mais à quel point : c'est à l'état d'absence, il y est dans un certain point que j'ai décrit : le point d'où il vient. Le point qui est l'autre point sujet dans le champ du tableau qui est celui qui se détermine en tenant compte qu'il y a un plan, un seul parallèle, au plan du tableau qui ne saurait nullement s'inscrire au plan du tableau. Combien est problé-

matique la présence du point S, le point d'indifférence de nature à nous suspendre sa primauté.

Tenant compte de cette ligne, ligne d'intersection - plan - qui passe par le point S, avec le point d'intersection support. Il a une introduction facile à saisir, ceci constitue une ligne d'horizon par rapport à quoi : la ligne infinie sera d'adverse.

A l'intersection de cette ligne fondamentale à l'infini se place le second pôle du sujet, c'est de ce pôle que Vélasquez vient. Il nous indique assez que c'est quelque part, hors du tableau qu'il vient surgir.

La forme de ce qui m'a été apporté comme interrogation nécessitait que je précise.

Depuis toujours critiques et spectateurs sont fascinés, inquiétés par ce tableau des Ménines, le jour où quelqu'un a fait la découverte que c'était formidable, ce roi et cette reine dans le tableau, tout le monde s'est exclamé que c'était génial, à la lumière, nous travaillons dans un champ hotopique. Ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe entre ce point S virtuel qui ne sert qu'à la construction mais il joue quand même son rôle, s'il y a quelque chose que ce tableau nous impose c'est grâce à cet artifice : que dans le tableau qui est le tableau vous n'en doutez pas, que c'est le tableau que nous voyons, que ce tableau soit celui ou il fait le portrait du roi et de la reine, ces deux pauvres petits qui sont là au fond.

C'est cette représentation qui suture le tableau en tant que réalité, on peut dire quelque chose sur ce tableau qui aille au-delà de cette remarque, qu'est-ce que c'est que ce tableau ? Je l'ai souligné la dernière fois : toutes les interprétations qui ont été données. Il faut partir de l'idée que ce qui nous est caché a une fonction de chose cachée, de carte retournée, pour dire des choses extravagantes, il suffit de les rapprocher pour aboutir et voir par exemple le peintre qui peint devant le miroir, il faudrait qu'ils soient eux aussi à la place du miroir, toutes sortes de difficultés se présentent : nous disons maintenant que le tableau est dans le tableau comme représentation de l'objet tableau, c'est pour autant que ce n'est pas une oeuvre avec une perspective habituelle, tentative folle.

Cette distance entre le point S et le premier tableau : effort captatif, je connais d'autres peintres.

C'est le problème du peintre que le tableau soit un piège à regard, il s'agit de piéger celui qui est devant jusqu'au niveau du point S, ce qui s'évanouit

toujours, ce qui chute : l'objet "a", que nous ne pouvons jamais saisir spécialement pas dans le miroir pour la raison que c'est la fenêtre que nous constituons nous-mêmes en ouvrant les yeux.

Devant le tableau nous sommes pris comme mouches à la glue, nous baissons le regard comme on baisse culotte, c'est parce qu'il y a cet intervalle entre cette table et le cadre.

Vous n'avez rien introduit du dialogue qu'il suggère.

Les relations du sujet à l'autre ne sont pas réciproques.

Qui parle en avant ? Qui demande à Vélasquez "fais voir ?"

Qui est là derrière le tableau.

Cet intervalle qui coupe le plan support en deux plans parallèles que Dessargues appelle "essieu" pour nous faire sentir cet intervalle, c'est ce qui est indiqué dans notre rapport, dans ce tableau où Vélasquez est là pour nous marquer cette distance, il n'est même pas à portée de ce tableau avec son pinceau, ce fait est capital : que ces deux points de fuite, qu'est-ce qu'il en dit ? Il fait dire les choses en un langage lacanien, il nous dit en réponse à "fais voir !" - : "Tu ne me vois pas d'où je te regarde", formule fondamentale à expliciter, ce qui nous intéresse dans toute relation du regard.

Dans l'expressionnisme nous sommes là pour voir comment ce tableau s'inscrit dans le fantasme en tant qu'il est constitutif. Fantasme inconscient : 2 sujets et un objet, où nous perdons une des trois pièces qu'il y a dedans, ne croyez pas que je vais vous apporter le fantasme. Ce qui trouble c'est que chaque fois qu'on parle du fantasme inconscient on parle dans l'espoir de le voir. Ceci introduit d'autres fonctions. J'essaie de donner un bâti que je ne désespère pas faire entrer dans la peau, tel est le but que je poursuis.

Je vous conseille de voir les tableaux de Balthus.

DOCTEUR LACAN - 25 MAI 1966

(bref compte-rendu du séminaire de l'année dernière).

Je vais entrer en matière en rappelant la situation du séminaire de cette année, il s'est occupé de la fonction repérés dans la relation psychanalytique au titre de la relation d'objet, elle domine pour le sujet analysable, sa relation au réel, les objets : oral, anal, y sont promus dans un statut incertain, ils reposent sur la relation de la demande, les autres exigent une théorie plus complexe.

Y peut être méconnue une division du sujet impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention, la division dont se supporte le désir, le regard et la voix si nous laissons venir l'objet dans la castration en présentifie la partie élidée comme libidinale, comme tel, ils font reculer l'appréciation de la pratique quotidienne leur recouvrement par la relation spéculaire avec les identifications du moi qu'on y veut respecter.

Sur la pulsion scopique et son objet éminent le regard, nous avons donné la topologie qui permet de concevoir la présence du perçipiens dans un champ qui est pourtant perceptible, de trop même, dans les effets de la pulsion.

Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie perspective n'est pas à prendre au rang de métaphore, mais pour représenter la structure elle-même. Cette topologie rencontre l'empiricité du perceptum scopique en retrouvant ce que nous avons cru devoir indiquer dans un article "de la question préliminaire à tout traitement de la psychose", la présence du perçipiens irrécusable de la marque du signifiant quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychothique.

La théorie du désir ou rapport et rectification des infléchissements de la pratique à l'auto-critique nécessaire de la position de l'analyste qui risque sa propre subjectivation s'il veut répondre à la demande.

-0-0-

Je vais aujourd'hui poursuivre sur cet objet exemplaire que j'ai choisi de prendre pour fixer devant vous les termes dans lesquels se situe cette problématique de l'objet "a" et de la division du sujet, pour autant que puisque l'obstacle dont il s'agit c'est celui que procure l'identification spéculaire, ce n'est pas sans raison, c'est en raison du rôle particulier à la fois par sa latence et l'intensité de sa présence que constitue l'objet a au niveau de cette pulsion.

La relation du tableau (les Ménéges) au sujet est foncièrement différente du tableau au miroir. La place de l'objet "a" peut s'inscrire et la relation de la division du sujet.

J'ai introduit ceci par la mise en avant dans le tableau de la mise en perspective en tant que c'est la mode à partir d'une certaine date. Le peintre s'est fait présent dans le tableau pas seulement en tant que sa position détermine le point de fuite de ladite perspective, je désigne le point où les artistes parlant en tant qu'artisans, ce point qui règle la distance à laquelle il convient de se placer, cet autre point que j'ai caractérisé comme étant le point à l'infini; ceci est à distinguer dans le champ scopique, la fonction du tableau de celle du miroir, ils ont tous deux en commun le cadre, ce que nous voyons dans le miroir c'est quelque chose qui n'a pas plus de perspective que dans le monde du réel.

Vous avez le monde tout bête, c'est-à-dire cet espace où vous repérez avec les expériences de la vie, commun en tant qu'elle est dominée par un certain nombre d'intuitions où se conjugue non seulement le champ de l'optique mais aussi le champ de vos propres déplacements.

C'est à ce titre qu'on peut dire que le tableau structuré différemment est dans son cadre qui ne peut être isolé d'un autre point de référence : celui occupé par le S dominant sa projective que le tableau n'est que le représentant de la représentation. Il est le représentant de ce qu'est la représentation dans le miroir, il n'a pas disons le sens d'être la représentation. L'art moderne nous l'illustre, un tableau, une toile avec une simple merde dessus, une merde réelle, car qu'est-ce d'autre après tout, qu'une grande tache de couleur ? Et ceci est manifesté d'une façon provocante par certains extrêmes de la création artistique est un tableau autant qu'est une œuvre d'art le Reidimède de Duchamp, aussi bien que la représentation devant vous d'un porte-manteau accroché à une tringle. Il est une structure différente de toute représentation, c'est à ce titre que j'insiste sur la différence essentielle que constitue ce terme emprunté à Freud de représentant de la représentation - le Vorstellung - représentant. C'est que le tableau de par sa relation au point S du système projectif manifeste ceci encadrant de point S lui-même dans ce plan parallèle au plan du tableau, ce que j'appelle la fenêtre à savoir : ce quelque chose que vous pouvez matérialiser comme un cadre parallèle à celui du tableau en tant qu'il donne sa place à ce point S qui l'encadre.

C'est dans ce cadre où est le point S qu'est, si je puis dire, le prototype du tableau, celui où effectivement le S se sustente non point réduit à ce point qui

réduit à ce point qui nous permet de construire dans le tableau la perspective mais comme le point où le sujet lui-même sustente dans sa propre division autour de cet objet "a" présent qui est sa monture, c'est bien en quoi l'idéal de la réalisation du sujet serait de présentifier ce tableau dans sa fenêtre et c'est l'image provocante que produit devant nous un peintre comme Magrith quand il vient "faire un tableau dans un tableau devant une fenêtre qui m'a servie à illustrer le fantasme.

Image sans contradiction.

L'accomplissement parfait de cet idéal plongerait la salle dans l'obscurité c'est bien en quoi le tableau doit être produit quelque part en avant dans ce plan où il s'institue comme place du sujet dans sa division et que la question est de savoir ce qu'il advient de ce quelque chose qui tombe dans l'intervalle à ce que le sujet écarte de lui le tableau, ce qu'il adhérent, ce que l'objet exemplaire autour de quoi je travaille devant vous manifeste, c'est que le sujet sous sa forme divisée peut s'inscrire dans le plan figure, dans le plan écarté du fantasme où se réalise l'oeuvre d'art.

Tout artiste renonce à la fenêtre pour avoir le tableau, c'est là l'ambiguïté que je donnais sur la fonction du fantasme, il est là statut de l'être du sujet et le mot fantasme implique ce désir de voir se projeter le fantasme, cet espace de recul entre deux lignes parallèles grâce à quoi toujours insuffisant mais toujours désiré, à la fois visible et impossible, le fantasme peut être appelé à apparaître de quelque façon dans le tableau, le tableau pourtant, n'est pas représentation, une représentation ça se voit. Comment ce "ça se voit" le traduire ?

"Ça se voit" c'est : n'importe qui le voit. Mais aussi la forme réfléchie, de ce fait il y a immanent dans toute représentation ce "se voir", la représentation comme telle, le monde comme représentation et le sujet comme support de ce monde, qui se représente, c'est le sujet transparent à lui-même de la conception classique, c'est là justement ce sur quoi il nous est demandé par l'expérience de la pulsion scopique ce sur quoi il nous est demandé de revenir. C'est pourquoi quand j'ai introduit la question de ce tableau avec le "fais-voir" mis dans la bouche du personnage sur lequel nous allons revenir aujourd'hui, Dona Margarita "fais-voir", la réponse a été d'abord celle qu'en mes termes je vais donner à Vélasquez dans le tableau "tu ne me vois pas d'où je te regarde" qu'est-ce à dire ?

Comme je l'ai déjà avancé, la présence dans le tableau de ce qui seulement dans le tableau est représentation, celle du tableau lui-même, qui lui, est là comme représentant

de la représentation a la même fonction dans le tableau qu'un cristal dans une solution sursaturée. C'est que tout ce qui est dans le tableau se manifeste comme n'étant plus représentation, mais représentant de la représentation comme il apparaît à voir, faut-il que je vois de nouveau resurgir l'image que tous les personnages qui sont là à proprement parler, ne se représentent rien et justement pas ceci : qu'ils représentent. Ici prend toute sa valeur la figure du chien que vous voyez à droite pas plus que lui, aucune des autres figures ne fait autre chose que d'être en représentation, figures de Cour qui miment une scène idéale où chacun est dans sa fonction d'être en représentation en le sachant à peine encore, que là gît l'ambiguïté, qui nous permet de remarquer que comme ils se voient sur la scène, quand on y traîne un animal, le chien est lui aussi très bon comédien. "Tu ne me vois pas d'où je te regarde", puisque c'est une formule frappée de ma façon qu'il s'agit, je me permettrai de vous faire remarquer que dans mon style, je n'ai point dit : "tu ne me vois pas là d'où je te regard" le là était éliminé.

Ce là sur lequel la pensée moderne a mis tant d'accent sous la forme du *das ein* comme si tout était résolu de la fonction de l'être ouverte à ce qu'il y ait un être là. Il n'y a pas de là. Vélasquez ici, je le fais parler, invoque dans ce "tu ne me vois pas là tu me regardes", de cet intervalle non marqué est ce là où se produit la chute de ce qui est en suspens sous le nom de l'objet "a". Il n'y a point d'autre là dont il s'agit dans le tableau, que cet intervalle que je vous y ai montré expressément dessiné, prend dans ce que je pourrai tracer et que vous pouvez aussi imaginer, des deux glissières qui dessineraient un trajet dans ce tableau comme sur une scène de théâtre du monde par où arrivent ces portants et ces praticables dont le tableau est au premier plan. L'autre tracé à travers le groupe dont je vous ai appris à reconnaître son sillage par lequel le peintre que je fais introduire pour se faire déposer à la bonne distance de ce tableau, un peu trop loin, pour que nous n'ignorions rien de son intention.

Cet intervalle cet "essieu" que constitue cet intervalle pour reprendre ce terme de la terminologie baroque de Dessargue, là est seulement le *das ein*. C'est pourquoi l'on peut dire que Vélasquez le peintre, parce qu'il est un vrai peintre, n'est donc pas là pour trafiquer son *Das ein*. La différence entre la bonne et la mauvaise peinture, entre la bonne et la mauvaise conception du monde c'est que de même que les mauvais peintres ne font jamais leur propre portrait, quelque portrait qu'ils fassent et que la mauvaise conception du monde du microscope et du microscope

que nous serions. Vélasquez même quand il s'introduit dans le tableau comme auto-portrait, ne se peint pas dans un miroir, non plus qu'il ne se fait d'aucune façon un bon auto-portrait, le tableau quel qu'il soit, même auto-portrait, n'est pas mirage du peintre mais piège à regards.

C'est donc la présence du tableau dans le tableau qui permet de libérer le reste de ce qui est dans le tableau, de cette fonction de représentation et c'est en cela que ce tableau nous saisit et nous frappe, si ce monde a fait surgir Vélasquez dans ce tableau, nous verrons dans quel projet si ce monde est ce que je vous dis, il n'y a rien d'abusif à y reconnaître ce qu'il manifeste, ni ce qu'il suffit de dire pour le reconnaître, quelle est cette scène étrange qui a eu pour les siècles cette fonction problématique, si ce n'est quelque chose d'équivalent à ce que nous connaissons bien dans la pratique qu'on appelle les jeux de la société, et qu'est-ce d'autre qu'un jeu de la société, à savoir : le tableau vivant.

Ces êtres qui sont là sans doute en raison des nécessités même de la peinture projetée devant nous qu'est-ce qu'ils font ? Sinon que de ^{nous} se représenter cette sorte de groupe qui se produit dans ce jeu du tableau vivant, qu'est cette attitude presque gourmée de la petite princesse, de la suivante qui lui présente ce petit pot inutile, ces autres qui ne savent point où placer leur regard, dont on s'obstine à nous dire qu'ils sont là pour s'être croisés ?

Ce personnage auquel Green a fait état n'est pas une religieuse,

Vélasquez en peintre au milieu de tout ce gynécée ?

Nous reviendrons sur ce que signifie les questions étranges qu'on peut se poser sur ce tableau, le nom qu'on lui donne : "la famille du Roi".

Ce tableau vivant, je dirai que c'est ainsi dans ce geste figé qui fait de la vie une nature morte, qui fait que ces personnages se sont effectivement présentés, c'est bien en quoi tout morts qu'ils soient, ainsi que nous les voyons, ils se servent d'être dans une position qui du temps de leur vie n'a jamais changé.

Nous allons voir en effet ce que nous suggère cette fonction du miroir. Est-ce que ^{c'est} ~~est~~ être dans cette position de vie fixée dans cette mort qui nous le fait surgir à travers les siècles comme presque vivant à la façon de la mouche géologique prise dans l'ambre ? Est-ce que pour avoir fait passé son "fais-voir" de notre côté nous n'évoquons pas à son propos cette image du saut d'Alice qui nous rajointrait, de plonger selon un artifice dont la littérature Carollienne et Cocteau ont su user et abuser : la traversée du miroir ?

Dans ce sens il y a quelque chose à traverser de ce qui est figé dans le tableau, mais dans l'autre., non dans le tableau.

La question qui vous est posée par ce tableau à vous qui vous croyez vivants, de ceci qui est une fausse croyance, qu'il suffirait d'être là pour être au nombre des vivants, c'est bien ce qui vous tourmente, ce qui prend chacun aux tripes à la vue de ce tableau, comme de tout tableau en tant qu'il vous appelle à entrer dans ce qui est le vrai et qu'il vous présente comme tel, ceci que les êtres sont non point, là, représentés, mais en représentation. C'est bien là fond de ce qui rend pour chacun si nécessaire de faire surgir cette surface invisible du miroir dont on sait qu'on ne peut pas le franchir, c'est la vraie raison pourquoi au Musée du Prado vous avez sur la droite et de trois quart un miroir pour que vous puissiez vous y raccrocher en cas d'angoisse. Car il faut bien pour ceux à qui ça pourrait donner le vertige, qu'ils sachent que le tableau n'est qu'un leurre, une représentation.

Car après tout, dans cette perspective (c'est le cas de le dire !) à quel moment poser une question : vous distinguez une des figures du tableau en tant qu'elles sont là au naturel en représentation et sans le savoir, c'est ainsi qu'en parlant du miroir à propos du tableau, qu'on brûle, bien sûr, car il n'est pas là seulement parce que vous le rajoutez, nous allons dire en effet, jusqu'à quel point ce tableau c'est cela même, mais pas par le bout que j'ai cru à l'instant, devoir écarter. Ces petites ménines avec leur temps du Dasein encore affilé

Je ne veux point faire de l'anecdote; et il ne convient pas de confondre le rappelle de panachage d'observations et d'anamnèse avec ce qu'on appelle la clinique, si on oublie la structure, nous sommes ici pour cette structure, la dessiner.

Qu'en est-il donc de cette scène étrange où ce qui vous retient vous-même de sauter ce n'est pas simplement que dans le tableau il n'y ait pas assez d'espace si le miroir vous retient ça n'est pas par sa résistance ni par sa dureté, c'est par la capture qu'il exerce en quoi vous vous manifestez très inférieur à ce que fait le chien en question, ce qu'il nous montre, c'est que du mirage du miroir il en a vite fait le tour, il a vu qu'il n'y a rien derrière.

Si le tableau est au Musée en un endroit où si vous faites le même tour vous serez rassurés, vous verrez qu'il n'y a rien, il n'en est pas moins vrai, que tout à fait à l'opposé du chien si vous ne reconnaissez pas ce dont le tableau est le représentant, c'est justement de manquer cette fonction qu'il a de vous rappeler, qu'au regard de la réalité vous êtes vous-mêmes inclus dans une fonction analogue à

celle que représente le tableau, c'est-à-dire : pris dans le fantasme.

Dès lors , interrogeons-nous sur le sens de ce tableau.

Le Roi et la Reine au fonds, et semble-t-il, dans un miroir, tel est l'indication que nous pouvons en retirer, j'ai déjà indiqué la visée du point où nous devons chercher ce sens. Ce couple royal, sans doute a-t-il à faire avec le miroir et nous allons voir quoi ? Si tous ces personnages sont en représentation, c'est à l'intérieur d'un certain ordre, de l'ordre monarchique dont ils représentent les figures majeures, ici notre petite Alice dans sa sphère représentative est bien en effet comme l'Alice Carrollienne, ou au moins un élément qui j'en ai déjà employé la métaphore, se présente comme des figures de cartes, ce roi et cette reine dans cette profération déchaînée dit : "coupez-lui la tête" .Observez- à quel point cette pièce n'est pas seulement meublée de ces personnages mais aussi d'innombrables autres tableaux, c'est une salle de peinture et on s'est pris au jeu de savoir ...

Où sont-ils ce roi et cette reine, ? autour de quoi en principe, se suspend toute la scène à proprement parler ? Car il n'y a pas que la scène primitive, la scène inaugurale, il y a aussi cette transmission de la fonction scénique qui ne s'arrête à nul moment primordial.

Observons que la représentation est faite pour qui ? Pour quoi ? Pour leur vision. Mais de là où ils sont, ils ne voient rien. Car c'est là qu'il convient de se souvenir de ce qu'est le tableau, non point une représentation autour de quoi l'on tourne , pour laquelle on change d'angle, ces personnages n'ont pas de dos. Le tableau s'il est là, retourné, c'est pour que ce qu'il a sur sa face (ce que nous voyons) nous soit caché. Ce n'est pas dire qu'il s'offre pour autant aux princes.

Cette vision royale elle est exactement ce qui correspond à la fonction quand j'ai essayé de l'articuler explicitement du grand Autre dans la relation du narcissisme . Reportez-vous à mon article dit : "remarques sur un certain discours qui s'est tenu au Congrès de Royaumont".

Il s'agissait alors de donner sa valeur, de restaurer dans notre perspective de thématique qui avait été produite par un psychologue qui mettait l'accent sur le moi idéal et l'idéal du moi. Fonction si importante dans l'économie de notre pratique , d'y voir rentrer la psychologie inductible avec ses références consciencielles.

Le moi qu'on se croit être et l'autre celui qu'on veut être; avec toute l'amabilité dont je suis capable quand je travaille avec quelqu'un , je n'ai fait que cueillir ce qui, dans cette amorce, pouvait être favorable à rappeler ce dont il s'agit, c'est-à-dire une articulation qui rend nécessaire de maintenir dans ses

fonctions leur structure avec ce que cette structure impose du registre de l'inconscient que je figurais par une image, le point S.

On voit se mettre à l'aide de ce miroir par où je définis, dans ce schéma, le champ de l'autre.

On peut voir grâce au miroir d'un point qui n'est pas celui qu'il occupe ce qu'il ne pourrait voir autrement, du fait qu'il se tient dans un certain champ à savoir ce qu'il s'agit de produire dans ce champ et que j'ai représenté par un vase retourné sous une planchette, profitant d'une expérience de physique amusante, prise pour modèle.

Chaque fois que nous nous référons au modèle optique : métaphore. Une image réelle peut être produite d'une image cachée sous une planchette si nous avons là un bouquet de fleurs ?

Pour le voir il faut être dans un champ conique, à partir d'un miroir sphérique, on peut se faire transférer dans une vision à certain point du miroir ^{se} sans trouver dans le champ conique qui vient du miroir sphérique, c'est-à-dire que c'est ici qu'on voit le résultat de l'illusion, à savoir : les fleurs entourées de leur petit vase. Ceci n'est point la structure. Le miroir sphérique n'a point d'autre rôle, ce qui dans le cortex peut donner à son fondement cette image du corps, ce qui fait pour nous le prix de cette image dans cette fonction narcissique, c'est ce qu'elle vient à enserrer, cacher de cette fonction du "a".

Latente à l'image spéculaire, il y a la fonction du regard. Pourtant je suis étonné, sans savoir à quoi le rapporter, la distraction, j'espère, non pas au manque de travail, ou simplement au désir de ne pas s'embarrasser soi-même, n'y a-t-il pas quelque problème là.

Je vous ai dit que l'objet "a" n'est pas spéculaire.

Dans cette image le bouquet de fleurs se reflète dans le miroir c'est toute la problématique de la place de l'objet "a". A qui appartient-il dans ce schéma de la batterie de ce qui concerne le sujet en tant qu'il est intéressé dans la formation de ce moi idéal, incarné dans la voie de l'identification spéculaire où le moi prendra son assiette ou bien à quelque chose d'autre. Ce modèle n'est point exhaustif, il y a là champ de l'autre, vous pouvez l'incarner dans le jeu de

l'enfant, dans la référence, ^{de} sans l'image qu'il voit dans le miroir se retourne, la problématique de l'objet "a" reste entière à ce niveau du schéma.

Ai-je besoin d'insister pour vous permettre de reconnaître dans ce tableau, une image identique à celle que je vous ai là, représentée. Qu'est-ce qui ressemble plus à cette sorte d'objet secret, sous une brillante vêtue qui est d'une part représentée dans le bouquet de fleurs voilé, enserré autour de cette robe qui est à la fois image réelle, mais saisie au virtuel du miroir et l'habillement de cette infante modèle préféré de Vélasquez. Vous n'avez qu'à aller voir au Louvre, où elle est peinte la même année. Combien elle est captivante. Qu'es-ce que c'est que cet objet étrange que la petite fille que nous connaissons bien, elle est là selon la bonne tradition de l'Espagne qui veut que la Reine n'ait pas de jambes. Le centre de ce tableau est pour nous : l'objet caché. Ce n'est pas avoir l'idée mal tournée de l'analyste, pour l'appeler par son nom et qui s'appelle : la fente.

Il y a beaucoup de fentes dans ce tableau, vous pouvez les compter : Dona Maria, L'infante, Isabelle, l'idiote, la suivante, ne trouvez-vous pas que les autres personnages soient d'une nature autre qu'à être des personnages à rester dans un gynécée en toute sécurité. ? Même le cabot, qui tout comédien qu'il soit, paraît être bien tranquille.

Il est singulier que Vélasquez se soit mis là au milieu, il fallait le vouloir.

Ce qui est important, c'est le contraste de ceci. Comme toute cette scène qui ne se supporte que d'être prise dans une vision, et vue par des personnages dont je viens de vous souligner que par position, ils ne voient rien, tout le monde leur tourne le dos, et ils ne présentent que ce qu'il n'y a pas à voir.

Tout ne se soutient que de la supposition de leur regard.

Dans cette béance gît une certaine fonction de l'autre qui est justement celle d'une vision monarchique au moment où elle se fonde de même à maintes reprises pour ce qui est de la condéption du Dieu classique omniprésent, omniscient, omnivoyant.

Je vous pose la question : Ce Dieu peut-il croire en Dieu ?

Sait-il qu'il est Dieu ?

Ce qui ici dans la structure même s'inscrit, c'est cette vision d'un Autre qui est cet Autre vide, pure vision, pur reflet, ce qui se voit à la surface proprement de miroir de cet autre vide, de cet autre complémentaire, du "je pensé" cartésien, de cet autre en tant qu'il faut qu'il soit là, pour ne pas être supporté, la vérité qui est là dans le tableau c'est un Autre vide, ce Dieu d'une théologie

abstraite, pure articulation de mirage. Dieu d'une théologie de Fénelon liant l'existence de Dieu à celle du moi. Comme je vous l'ai dit, il faut qu'il y ait aussi le regard, c'est ceci qui est employé dans cette théologie qui dure toujours, pour autant que la philosophie moderne croit qu'il y a eu un pas de fait avec la formule de Nietzsche qui dit que Dieu est mort. Et Après ? Ça a changé quelque chose ?

Tout est permis dit le vieil imbécile Karamazoff ou Nietzsche.

Tu es toujours dans la même position : rien n'est permis.

La place et la fonction du regard, le statut de ce qu'il est advenu du regard de Dieu n'est pas philosophiser, c'est pour ça que je peux vous parler du Pari de Pascal, parce que nous sommes engagés et que les histoires de ce pari ça tient toujours.

Nous en sommes toujours à jouer à la balle entre notre regard, le regard de Dieu et quelques autres menus objets comme ceux que nous présentons dans ce tableau : l'infante. Ceci me permettra de terminer sur un point essentiel pour la tenue de mon discours. Ces menus objets appelés cross-cap ou plan projectif ou la chute de l'objet a fait apparaître cet S doublement enroulé qui est le sujet.

Il est clair que la béance créée par cette chute de l'objet, le regard du peintre, ce qui vient d'y inscrire, c'est l'objet double car il comporte un ambocepteur. Je vous en montrerai la nécessité dans ma démonstration topologique.

À la place de son objet, le peintre dans cet objet qu'il produit pour nous, vient placer quelque chose qui est fait de l'Autre, de cette ~~vision~~^{vision} aveugle qui est celle de l'Autre en tant qu'elle supporte cet autre objet. Cet objet central : l'infante, la petite fille, la girl en tant qu'elle égale : phallus, qui est ce signe que je vous ai désigné, comme la fente. Qu'en est-il de cet objet ? Est-il l'objet du peintre ? Ou dans ce couple royal dont nous savons la configuration dramatique, le roi veuf qui épouse sa nièce. Tout le monde s'esbaudit : 25 ans de différence, très bon intervalle d'âge ! peut-être pas quand l'époux a environ 40 ans ! Il faut attendre un peu !

Entre les deux de ce couple, où nous savons que ce roi impuissant à conserver le statut de cette monarchie qui comme son image n'est plus qu'une ombre et un fantôme, cette femme jalouse, quand nous voyons dans ce tableau que nous appelons "la famille du roi", alors qu'il y en a une autre Marie-Thérèse qui épousera Louis XIV, pourquoi n'y est-il pas ? L'objet a, l'infante.

Nous resterons sur la question quand il est mis en jeu dans une perspective aussi dominante que celle d'un Vélasquez.

Quand il se produit ce quelque chose qui n'est pas la psychanalyse du Roi, puisque ce serait de la fonction du Roi et non du Roi lui-même, quand vient apparaître dans cette prise parfaite, cet objet central où vient se conjoindre ces deux lignes croisées qui départagent le tableau au centre, nous isoler cette image brillante, est-ce que ce n'est pas fait pour nous, analystes ? Que c'est là le rendez-vous d'une fin d'analyse ?

Nous nous demandons comment ce transfert, cette dialectique de l'objet a, le rendez-vous où le sujet doit se reconnaître. Qui doit là fournir ? Oui ou non ? Est-ce que nous n'avons pas autant à faire que Vélasquez dans cette construction ?

Ces deux points, ces deux lignes qui se croisent, partant de l'image même du tableau, se bâtit la monture, les deux montants qui se croisent, c'est là où je veux laisser suspendue la suite de ce que j'ai à dire, non sans y ajouter ce petit trait :

Il est singulier que si je termine sur la figure de la croix, vous puissiez me dire que Vélasquez la porte sur cet espèce de blason avec manches, apprenez-en une que je trouve bien bonne : Vélasquez avait pour le Roi démontré la monture de ce monde qui tient tout entier sur le fantôme, sur ce qu'il a fait peindre. D'abord il n'y avait pas de croix sur sa poitrine. Il n'était pas encore chevalier de Santiago. Ça nous mène en 1659, il meurt en 1660 et la légende dit qu'après sa mort c'est le roi lui-même qui est venu par quelque subtile revanche peindre sur sa poitrine cette croix.

Cette chose centrale est bien difficile à cerner.

L'objet "a" c'est là, dans cet espace du trou qu'il est proprement, disons, représentable du fait qu'il n'est nullement représenté. Nous allons voir les choses se boucler, à savoir : pourquoi nous en venons à une référence située dans ce champ topologique.

Dès maintenant, vous pouvez voir qu'il y a sûrement quelque cohérence entre le fait que dans le dernier temps au cours des séminaires fermés, un temps s'est passé à propos d'un tableau très éminent, accentué par le peintre, la fonction de la perspective. J'ai poussé aussi loin en tant qu'il n'a jamais été étudié, jamais été isolé, je parle là où j'ai à parler, à savoir : dans le champ psychanalytique, où il est tout de même bien étrange qu'on ne se soit pas aperçu qu'il y avait là quelque chose à isoler autrement que pour l'évoquer sans le nommer, de grossières analogies d'un auteur au nom de Masfenichel qui nous a montré les analogies des identifications scopophylliques. Ce n'est pas à l'intérieur de la scopophyllie isolée de quelque objet. Il s'agit de : quelle est sa fonction.

Il y a bien d'autres choses par où le regard aurait pu faire son entrée, au point où nous en sommes, et où une partie d'entre vous a pu m'entendre après l'avoir situé, ce regard, au centre du tableau caché quelque part sous les robes de l'infante, de ce point enveloppé, leur donner leur rayonnement et où j'ai fait remarquer qu'il était là. Par quel office s'il est vrai que ce que le peintre nous représente c'est l'image qui se produit dans l'oeil vide du roi, cet oeil qui comme tous les yeux est fait pour ne point voir et qui supporte en effet cette image telle qu'on la peint non dans le miroir, mais son image dans le bon sens à l'endroit.

Ici le regard est ailleurs, dans l'objet qui est l'objet "a" par rapport à ceux qui tout au fond, le couple royal en posture de ne rien voir et de voir par leur reflet quelque part au fond de la scène, là où nous sommes cet objet "a" devant ce miroir existant, de l'autre, nous avons posé la question de savoir de qui il est l'appartenance et ceux qui le supportent en cette vision vide du peintre ici placé comme sujet regardant qui fait surgir la transmutation de l'oeuvre d'art. Cette ambiguïté de l'appartenance de l'objet "a" c'est là ce qui nous permet de le rapporter, de renouer à cette file précédente que nous avons laissée pendante autour de la fonction de l'enjeu en tant que nous l'avons illustré, du pari de Pascal, l'objet "a" rejoignant ici sa place universelle, combinatoire, c'est ce qui est en jeu

entre S et A en tant qu'aucun d'entre eux ne saurait coexister avec l'autre, sinon d'être marqué du signe de la barre, c'est-à-dire d'être en position d'être divisé, précisément de l'incidence de l'objet a.

S A
 . a

l'impasse ; l'écartèlement où est mise la fonction du sujet dans la fonction du pari, ce pari absurde, vraiment crucial pour tous ceux qui se sont penchés sur son analyse, je rappelle que j'en ai fait le chapitre d'introduction à l'avancée de mon exposé cette année sur l'objet "a".

Il s'agit aujourd'hui de placer ce que j'avance ainsi, de le replacer dans l'économie de ce que vous connaissez, de ce qui vous sert depuis dans la doctrine de Freud, car aussi bien, il ne doit pas être oublié pour situer la portée de ce que je vous enseigne du procédé de mon enseignement qu'il n'est autre que ce qu'il s'est déclaré être à l'origine qui lui donne sa chair et son lien, car autrement on pourrait soutenir de tel ou tel détour de mes chemins, pour qui reprendra ce que j'énonce depuis quelques 15 ans, dans le recueil qui en a toujours été fait avec soin, sinon avec succès, qui permettra au moins d'en garder le réseau général, on verra qu'il n'y a rien qui n'ait été à chaque fois commenté par ceci : que ce qui m'est demandé est quoi ? Repenser Freud. Voilà comment je n'avancerai d'abord, prêtant là, à toutes sortes d'ambiguïtés, voire de malentendus, retour à Freud ai-je dit, à un moment où ceci prenait son sens, les manifestations confusionnelles d'un prodigieux dévoiement dans l'analyse. Il est d'importance secondaire qu'il apparaisse si peu que ce soit, c'est plus ou moins de cette contingence que je m'autorisais, l'idéal bien classique de toutes sortes d'idéalisations d'un retour aux sources n'est certes pas ce qui me poignait, repenser, voilà ma méthode.

J'aime mieux ce second mot si justement ^{VOUS} ~~un~~ penchant sur lui pour le diviser vous vous apercevez que le mot méthode peut vouloir dire : voie, reprise peu après. Toujours un objet d'étude extraordinairement rémunérant s'il y a un mot à propos duquel on peut dire ~~xxx~~ que toute espèce de prééminence dans la linguistique donnée à l'explication qui se perd dans un labyrinthe, c'est bien la préposition, la diversité, l'éventail du terme : méta. Vous verrez que rien à faire, ce que je fais en vous montrant sur la bande de Möbius qui joue dans deux de ses formes, la fonction, le rapport fondamental, exemplaire, la fonction de support de ce qui est leur structure qui est aussi latent, la troisième cette bande de Möbius qui explique la nécessité

dans une structure du double tour, je veux dire que par un seul tour en bouclant, que ce qui s'y cerne faisant retour à notre point de départ à cette seule condition d'y voir renversée votre orientation, surface non orientable, qui veut dire qu'après l'avoir perdu deux fois, vous ne la retrouvez qu'à faire deux tours. C'est le sens que je donnerai à ma méthode au regard de ce qu'a enseigné Freud/ Et il y a en effet quelque chose d'étrange, que ce soit le caractère bouclé, fermé, s'achevant, quoique marqué d'une torsion par quelque chose qui se rejoint dans ce point où je l'ai longtemps souligné, là où choit sa plume : sur la spaltung de l'ego : il revient chargé du sens accumulé au cours d'une longue exploration. Point original d'où il partait, de la notion différente du dédoublement de la personnalité, disons que cette notion courante qu'il a su complètement transformer par les repères de l'inconscient, c'est ^à celle-là qui, sous la forme de division du sujet, il donnait son sceau définitif.

Ce que j'ai à faire, c'est très exactement de faire une seconde fois le même tour, mais dans une telle structure, que la faire une seconde fois n'a absolument pas le sens d'un pur et simple redoublement, et cette nécessité structurale a quelque chose de tellement premier qu'il ne nous est pas permis d'y accéder que par la voie d'un difficile repérage, quelque chose que je dirai presque, nécessite une sorte de boussole à laquelle il me faut bien de la façon dont j'ai un peu, parlant à des praticiens, définie, de vous fier à la mienne en tant qu'elle se supporte d'une combinaison de la pratique analytique et d'une lecture de Freud mais dont la trigonométrie a quand même sa sanction, à savoir : si ça colle ou pas, que ceux qui viennent là pour m'entendre peuvent recouper avec une construction qui semble souvent s'appareiller d'éléments bien étrangers, c'est à ce point de rendez-vous étrange, que je me trouve rencontrer (Freud) et d'une façon qui éclaire toute perspective, le point sur lequel il a mis l'accent de la valeur.

J'ai dit qu'il n'était pas tellement important, pendant le temps où je poursuis cette opération, que quelque chose se manifeste du côté de ce qui s'annonce du courant de la psychanalyse comme un renversement du mouvement. Il faut bien que je me résigne, que ce que j'enseigne ne porte pas immédiatement ce qu'il est fait pour engendrer et se contente d'abord de rassembler ceux qui peuvent y trouver matière, car aussi bien, il est un certain ordre d'opérations auxquelles je n'ai pas à donner de nom général sinon qu'il exemplifie ce que je viens de définir, à savoir : l'achèvement d'une structure dont il n'est pas tellement essentiel qu'il se sanctionne

immédiatement par ses effets de communication au grand étonnement de quelqu'un que j'évoque ici dans le souvenir, j'ai pu énoncer que ce que j'avais dit un jour devant un auditoire qui n'était pas le vôtre, pas de tellement mauvaise qualité, un auditoire peu informé : "dialectique du désir et subversion du sujet". Comment, m'avait-on dit, pouvez-vous croire qu'il y a ait le moindre intérêt à énoncer ceci devant des gens si peu faits pour l'entendre ? Qu'une certaine boucle ait été faite, si peu que quelque chose en reste indiqué quelque part, justifie qu'on se donne la peine d'en faire l'énoncé. C'est ici que la notion d'intersubjectivité devient tout à fait secondaire, le dessin de la structure peut attendre une fois qu'il est là, il se soutient par lui-même et à la façon si je puis dire de la métaphore extemporanée, à la façon d'un piège, d'un trou, d'une fosse, il attend que quelque sujet du futur vienne s'y prendre. Il n'y a donc que peu à s'inquiéter de ce qu'on peut appeler la défaillance d'une certaine communauté dans l'occasion psychanalytique, où plutôt qu'il y a à repérer à ce propos, en quoi cette défaillance consiste, précisément dans la mesure comme je la fais quelquefois, on peut y repérer qu'elle porte témoignage en faveur de la structure qu'il y a à dessiner.

Vous me direz : où sont les critères de celui qui donne la bonne structure ? Mais précisément c'est la structure elle-même, dans le champ où il s'agit d'un sujet. Si la structure n'est pas telle que dans l'esquisse, le projet que vous faites d'un champ d'objectivation, il n'est pas impliqué comme nécessaire que vous deviez trouver la marque, l'empreinte, la trace éclatée du sujet lui-même, si c'est exclu d'avance si je puis dire au nom de cette fausse modestie expérimentale, qui, croyant s'autoriser de ce qui a été réussi dans la science physique, croit pouvoir se permettre de projeter cette sorte d'objectivation pleine de plein droit et de pouvoir retirer son épingle du jeu à l'abri de cette fausse modestie expérimentale.

Nous dirons qu'il est un critère, un registre de l'épreuve qui est valable logiquement, que j'appellerai de ces termes : qu'il y a des structures initiales de la démarche de la pensée dont on ne peut rien dire de plus qu'elles peuvent ou ne peuvent pas être soupçonnées d'être vraies. Là est le test de la structure si faussement modeste qu'elle soit, celle qui s'avance dans son champ, celui que j'ai nommé tout à l'heure d'une façon qui ne présente pas en elle la nécessité de cette déchirure, de cette béance, de cette plaie qui se retrouvera, c'est le signe, dans un certain nombre de paradoxes et aussi bien le champ de cette science réussie qui est la nôtre pour autant que dans tout son champ elle a réussi à forclure le sujet, ne peut donner son fondement, son principe mathématique qu'à retrouver cette

même béance sous la forme d'un certain nombre de paradoxe, en ce point elle continue à pouvoir être soupçonnée d'être vraie. Toute cette plaie que nous laissons s'étendre sous le prétexte de ne pas savoir motiver ce qui veut dire qu'elle ne saurait en aucun cas être soupçonnée d'être vraie. Voilà ce qui laisse le champ libre à cette béance que vous pouvez encore épinglez du terme médico-pédagogique, c'est bien là la gravité du cas des psychanalystes, car c'est toute leur force, je pense que ce que les mots que je dis ont assez de poids et de portée pour que ce qui concerne leur place, vous donniez son sens à ce prestige, il n'en est pas d'autre dans le champ de la science, qu'ils peuvent bien être soupçonnés d'être les représentants d'une représentation qui serait véridique, c'est bien dans ce registre, et ce qui accroche et ce qui arrête, devant ce qui serait normal, une pure et simple position de rejet; puisqu'aussi bien ils n'ont pas encore réussi à donner un statut valable au matériel qu'il apporte, Or, c'est bien là qu'est le glissement et l'alibi qu'une formation répandant à une définition de la structure par quoi elle peut être soupçonnée d'être vraie, ce qui, puisqu'il n'y a que soupçon, ne veut pas dire suffisance, mais implique un "il faut" au-delà duquel peut-être rien d'adjoint ne peut décisivement apporter la suffisance, telle est la définition de ce soupçon.

C'est bien là en effet notre problématique dans ce que nous propose le symptôme comme position de vérité. Chaque fois que nous avons à faire diversement campé dans un savoir à cette interrogation de la vérité, la même ambiguïté se présente comme support et qu'incarne le terme de représentant de la représentation, car c'est bien ainsi que depuis toujours sur le leur que je vais dire la critique par l'Aufklärung de la religion. Leur en quoi consiste ces représentants de la vérité, de l'attaquer sur les représentations qu'elle en donne, eux-ci, les représentants eux-mêmes, c'est-à-dire les personnages diversement sacrifiés le savent fort bien, ils encouragent les assiégeants de la citadelle, discutent de la flamboyance, de l'arrêt du soleil, pendant la bataille, par Josué, ou de telles autres histoires du texte sacré. La question n'est pas à porter dans la structure qu'il entend porter sur la vérité, sur les représentations quelles que puissent être les représentations de cette structure, mais sur les représentants de la représentation. Ceci, mieux que la bataille, se porte sur des thèmes d'autant plus inexpugnables de la révélation, qu'on peut les pourfendre aussi longtemps qu'on le voudra, comme ils sont la matière même de la structure, c'est-à-dire pas de la même matérialité que les épées qui les traversent, ils se porteront encore

longtemps fort bien.

Ainsi, inverse est ce que nous pourrions appeler la trahison des psychanalystes, c'est que pour être les représentants d'une position qu'on peut soupçonner d'être vraie, ils se croient devoir donner corps par tous les autres moyens que ceux qui devraient découler du cernage le plus strict de leur fonction de représentants, ils s'efforcent au contraire d'autentifier les représentations de toutes les façons les plus étrangères qu'ils puissent chercher pour leur donner le sceau du généralement reçu. Voici donc la fin de ce que nous cherchons à construire : les critères de la structure en tant qu'ils répondent à ses exigences, étant donné ce qui est abordé, à savoir : la structure du sujet qu'une doctrine puisse être soupçonnée d'être vraie, ce qui implique chez ceux qui en sont les représentants quelque chose d'autre que de s'appuyer sur des critères étrangers.

Voilà ce qui justifie non seulement la méthode, mais les limites selon lesquelles nous devons aborder certains éléments clés de cette structure et concernant l'objet et celui par exemple du champ scopique. Nous imposons cette discipline qui ne va pas sans puritanisme faire peu de cas de la richesse de ce qui en est offert. Comment ne pas remarquer quel point de concours est ce regard sur lequel Freud nous a appris à repérer la fonction, la valeur du signe de l'Unheimlichkeit. Ceux qui ont ici l'oreille ouverte sur ce qui peut être information larvée, savent quand je dis l'histoire de l'oeil (livre anonyme par un des personnages les plus représentatifs d'une certaine inquiétude essentielle à notre époque et qui passe pour un roman érotique).

L'histoire de l'oeil est riche de tout une trame bien faite pour nous rappeler l'équivalence, la connexion entre eux de tous les objets "a" et de leur rapport avec l'organe sexuel. Bien sûr ce n'est pas sans effet que nous pourrions rappeler que ce n'est pas en vain, que c'est en ce point de la fente palpébrale, que se produit le phénomène du pleur dont on ne peut pas dire que nous ayons à cette occasion appelé l'attention sur son rapport la signification structurale donnée à cette fente; comment ne pas voir que ce n'est pas en vain que l'oeil, plutôt cette fente, joue le rôle pour nous, de porte du sommeil. En voilà beaucoup, et assez, pour nous égarer, trop de richesses, d'anecdotes sont faites pour nous faire retomber dans l'ornière de je ne sais quelle référence manquée dans l'histoire. Rechercher une fois de plus les temps spécifiques dans l'histoire qui, quelque soit l'intérêt de ces repères ne font que dissimuler, sans qu'il s'agisse de définir la fonction occupée par ce champ scopique dans une structure qui intéresse le rapport

du sujet à l'autre.

Il est bien étrange qu'au cours de tout ce temps où nous avons promu la fonction de la communication dans le langage comme étant ce qui essentiellement, devait centrer ce qui regardait l'inconscient, alors que nous n'avons cessé de réentendre ces objections : qu'il y a du préverbal, du verbal, alors qu'il y a du geste, de la mimique, de la pâleur, toutes les formes cénestésiques ou autres où pourrait passer quelque communication inavouable. Ce que nous n'avons jamais contesté, personne ^{ns} rien promu dans l'ordre des communications qui ^{ns} passe par le regard, ça ce n'est pas du langage.

C'est justement ce qui vient à l'appui de la portée de mon recentrement du maniment de l'inconscient sur ce qui est du langage et du regard, Freud en a exclu le regard. Le fait qu'on l'ait éliminé et qu'on l'oublie prouve comme on est à côté.

Cet objet a, en cause dans le champ scopique, pourquoi est-ce lui que nous avons mis en avant et sur lequel nous nous sommes trouvés focalisés ce qu'on appelle l'attention. L'objet a est l'enjeu de ce qu'il y a de fondateur du sujet et de son rapport à l'autre. Notre question est suspendue sur le sujet, de son appartenance, regardons de plus près de quoi il s'agit et en partant du plus élémentaire, de ce qui est donné dans l'expérience à propos de ce que les analystes appellent la relation d'objet. S'ils ont nettement laissé s'infléchir ce rapport du sujet à l'Autre, à le réduire au registre de la demande, prenons en faveur les deux plus connus de ces objets : les objets types, la fonction, qu'en fait l'analyse, l'objet de la demande faite à l'autre du bon sein. C'est l'objet de la demande qui vient de l'Autre. Celui qui donne sa valeur à l'objet excrément.

Il est clair que tout ceci nous laisse enfermer dans une relation parfaitement duelle. Quand je dis parfaitement, je ne veux y inscrire nul accent de satisfaction, mais de fermé, de parfaitement clos. On sait ce qu'il en résulte de toute réduction aussibien théorique, compréhensive, clinique, pédagogique que de s'enfermer dans le cycle cohérent de la frustration ou non frustration. La réduction de la fonction de la demande de ce qui doit en surgir comme autre dimension, du seul fait que cette demande s'exprime par le moyen du langage en tant qu'il donne aux yeux de l'autre la primauté, permet de donner un statut suffisant à la dimension du désir. Quand la dimension du désir vient à se manifester, le caractère spécifique de l'objet a qui le cause en tant que cet objet prend cette valeur absolue, nous découvrons dans

l'efficience de l'expérience que ce n'est pas de la satisfaction du besoin qu'il s'agit, (que l'enfant soit rempli, que rempli il s'endorme) , c'est que quelque chose qui permet de trouver l'équivalent dans la tétine, le biberon, ou même le petit coin de mouchoir pourvu que ce soit le mouchoir sale de la mère, qui présentifiera la fonction de cet objet oral comme étant la cause du désir. Cette fonction à laquelle est portée un certain objet définissable comme terme structural, c'est sur quoi il importe de mettre l'accent pour en donner les caractéristiques car en effet, c'est quelque chose qui est emprunté au domaine charnel et qui devient l'enjeu d'une relation qu'on peut appeler inter-subjectivité, ^{quel} ~~quelles~~ est de cet objet l'exact statut ?

C'est précisément ce que nous sommes en train d'essayer de définir pour les deux premiers objets que j'ai pointés, ils sont en jeu dans la demande, mais pourtant pas sans qu'il intéresse le désir de l'Autre, la valeur prise par l'objet réclamé, dans la dialectique autant orale qu'anale, joue sur le fait que en le donnant où en le refusant, le partenaire quel qu'il soit, fait valoir ce qu'il en est dans son désir de son consentement ou de son refus, la dimension du désir, surgie avec l'avènement de cet objet qui n'est pas l'objet de la satisfaction du besoin, mais d'un rapport de la demande du sujet au désir de l'autre. Il est à l'inauguration de la fonction du désir et il introduit dans cette dimension de la demande qui s'origine du besoin, de la ^{condition} ~~condition~~ absolue du rapport au désir de l'Autre.

Voici pourquoi ces deux objets se trouvent prévalents dans la structure de la névrose , pourquoi à rester dans un horizon borné, que c'est eux-mêmes qui le bornent; depuis que j'ai parlé d'objet scopique, les psychanalystes se contentent d'une théorie qui mette l'accent sur la frustration sans s'apercevoir que c'est la caractéristique de la névrose : que son désir vise la demande de l'Autre.

Dans cet entrecroisement, gît la limitation de la structure névrotique. Et une autre dimension, s'agit-il pour les autres objets : la voix et le regard.

Il est remarquable, ^{que} je ne me soies pas cette année, étendu sur la voix, sans doute ai-je mes raisons.

Pour ce qui est de la voix en tous cas, l'objet est directement impliqué et immédiatement au niveau du désir. C'est ce qui est évident, si le désir du sujet se fonde dans le désir de l'autre, ce désir comme tel se manifeste au niveau de la voix, la voix, l'instrument où se manifeste le désir de l'autre. Ce terme

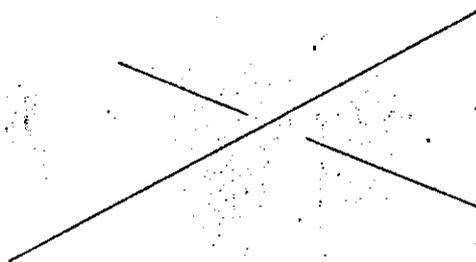
est parfaitement cohérent constituant le point sommet par rapport aux deux sens de la demande soit à l'Autre, soit venant de l'Autre.

Comment situer ce champ scopique et ce sujet. A en laisser par parallélisme des termes : demande et à, pour nous ouvert par l'évocation de la fenêtre qu'on appelle volontiers un regard, par cette dimension de désir à l'Autre d'ouverture, d'aspiration par l'Autre qui est à proprement parler ce dont il s'agit à ce niveau.

C'est alors que nous pouvons voir pourquoi il prend de la topologie elle-même cette fonction privilégiée puisqu'en fin de compte à quelque réduction combinatoire nous puissions pousser ces formes topologiques dont je fais état, il semble qu'il reste quelques résidus de ce que peut-être faussement, on appelle intuitivité et qui est proprement cet objet à que j'appelle le regard.

Je vais pour terminer aujourd'hui, et pour fournir simplement un point de scansion, évoquer sous une forme qui aura l'avantage de vous montrer les polyvalences de recours qu'on a au niveau de la structure évoqué une autre figure topologique.

Pour trouver un point de chute, ~~xxxxx~~ je vous ai présenté comme une bonne plaisanterie Le Roi mettant une croix de Santiago sur la poitrine du peintre en prenant lui-même le pinceau. Ce trait aurait ému quelques bonnes âmes qui y auraient vu quelque allusion à ce que j'ai à traîner moi-même. Que ces bonnes âmes se consolent, je ne me sens pas crucifié, c'est que la croix d'où je parlerai qui va du point d'horizon passant par la porte, du personnage qui sort, celle qui parle de l'oeil de Vélasquez vers la gauche, la ligne infinie du tableau sont deux lignes qui, toutes croisées qu'elles paraissent, ne se croisent pas pour la bonne raison qu'elles sont dans des plans différents. C'est bien toute la croix à laquelle j'ai à faire dans mes rapports avec les analystes.



Nous avons deux lignes qui ne sont pas dans le même plan (travail de gens qui se sont occupés des coniques) quand on prend pour axe une troisième ligne quelconque entre ces deux précédentes et qu'on fait tourner là comme une toupie, qu'est-ce qu'on produit ?

On produit ce qu'on appelle un diabol, autrement dit : une surface ainsi modelée :



à ceci près qu'elle s'en va à l'infini.

Cette surface se démonte, hyperboloïde de révolution, c'est-à-dire ce que l'on obtient en faisant tourner une hyperbole autour d'une ligne qu'on appelle sa directrice. Qu'est-ce que c'est qu'une hyperbole? Ligne dont tous les points ont la propriété de ce que leur distance à ce qu'on appelle leur foyer, a une différence constante. Il en résulte que la mesure de cette différence est donnée par la distance qui sépare les deux sommets de cette courbe, les points où elles s'approchent sans parvenir à se toucher.

On peut tracer une série de lignes de droites qu'on peut continuer à l'infini ce sont ^{toujours} des lignes droites qui peuvent se dessiner, se déployant autour de la surface définie, et qui peuvent être complexes.

On se trouve sur une hyperbole de révolution, qui a la même propriété de ligne droite.

Qu'en résulte-t-il ? C'est que chacun des points qui est sur cette hyperbole a cette propriété d'avoir par rapport à chacun des foyers une distance telle que la différence des deux distances soit constante, nous voilà donc en mesure d'illustrer quelque chose représenté par une sphère caractérisée par le fait d'avoir comme diamètre la mesure de cette différence, que ceci représente quelque chose qui à l'intérieur de cette surface hyperbolique est tordu, ce qui vient de passer à son point d'étréouitesse maximum. Telle est une autre représentation des rapports de S et de A ce qui nous permettrait de caractériser d'une autre façon l'objet a.

Ce qui est important ce n'est pas de trouver un support structural, mais la fonction dans laquelle nous pouvons l'inclure. Nul élément ne peut avoir la fonction d'objet a, s'il n'est associable à d'autres objets de ce qu'on appelle une structure de groupe.

Cette structure de groupe implique qu'on puisse employer un quelconque de ces objets avec un signe négatif. Qu'est-ce que ceci veut dire et où cela nous conduit-il ? C'est ce qui nous permettra la prochaine fois de venir avec quelque chose qui achève la définition structurale impliquant la fonction combinatoire de l'objet a, et la valeur qu'il peut prendre dans ce qui est le fondement même de la dimension freudienne du désir et du sujet, c'est à savoir : la castration.